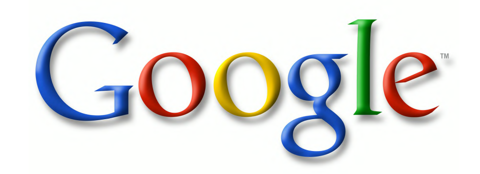





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME QUATRIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

par cet endroit, lui reſſemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui eſt commun, & ne comprenoit jamais bien que les choſes abſurdes & hors de toute vraiſemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une ſeule fois de penſer; à peine en tout un jour, lui arrivoit-il de ſe taire une minute. Il diſoit pourtant de lui modeſtement, qu'à l'égard de la vivacité d'eſprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir ſon pareil.

Aucun des plaiſirs qui ſont dépendants de l'eſprit, ne touchoit le ſultan : tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaiſoit; & cependant il n'étoit pas déſœuvré. Il avoit des oiſeaux, qui ne laiſſoient pas de l'amuſer beaucoup; des perroquets qui, graces aux ſoins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes perroquets des Indes, ſans compter des ſinges auxquels il donnoit une aſſez grande partie de ſon temps; & ſes femmes, qui, après tous les animaux de ſa ménagerie, lui paroiſſoient fort propres à le divertir.

Malgré de ſi grandes occupations, & des plaiſirs auſſi variés, il fut impoſſible au ſultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas juſqu'à ces contes fameux, objets perpétuels de ſon

étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu, sur peine de la vie, de faire la critique, qui, à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusque dans l'appartement de ses femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder, & faire des découpures; arts pour lesquels il avoit une estime singuliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & auxquels il voulut enfin que tous ses courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le sultan ne connoissoit aucune autre espece de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talents, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon général, ou un excellent ministre. Pour prouver à quel point il en étoit persuadé, il avoit élevé à la place de premier visir un de ces courtisans désœuvrés, de ceux qui ne sachant à quoi employer leur temps, le passent à ennuyer les rois de

la leur. Celui-ci, qui avoit été long-temps confondu dans la foule, se trouva heureusement pour lui un des premiers découpeurs du royaume, lorsqu'il plut à Schah-Baham de révérer la découpure; & sans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la supériorité de ses talents l'honneur éclatant de découper auprès de son maître, & la premiere place de l'empire.

Entre toutes les femmes du sultan, on distinguoit la sultane reine, qui par son esprit, faisoit les délices de ceux qui, dans une cour aussi frivole, avoient encore le courage de penser & de s'instruire. Elle seule y connoissoit & y soutenoit le mérite, & le sultan lui-même osoit rarement n'être point de son avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ses goûts ni ses plaisirs: il se contentoit, lorsqu'elle le railloit sur ses singes & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique, défaut que les sots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa cour dans l'appartement de ses femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: je ne m'étonne point,

dit-il en bâillant, si je m'endors; nous ne disons mot. Oh! je voudrois de la conversation, moi!

Eh! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la sultane? Que sais-je, reprit-il, suis-je fait pour deviner cela? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît? Savez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'esprit que vous vous en croyez; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du temps je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile? Pensez-vous, par exemple, que si la sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même, & sans en être priée par ma tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris; que quelqu'un ne sache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou que actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux, sire, dit le visir; & je puis

aſſurer votre majeſté, que non-ſeulement j'en ſais, mais que j'ai même le talent d'en faire de ſi bizarres, que ceux de feu madame votre grand'mere n'ont rien qui les puiſſe ſurpaſſer.

Viſir, viſir, dit le ſultan, c'eſt beaucoup dire! ma grand'mere étoit une perſonne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la ſultane, il en faut beaucoup pour faire des contes! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte eſt le chef-d'œuvte de l'eſprit humain? Et cependant quoi de plus abſurde? Qu'eſt-ce qu'un ouvrage (s'il eſt vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom;) qu'eſt-ce, dis-je, qu'un ouvrage, où la vraiſemblance eſt toujours violée, & où les idées reçues ſont perpétuellement renverſées; qui s'appuyant ſur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute puiſſance de la féerie, ne bouleverſe l'ordre de la nature & celui des éléments, que pour créer des objets ridicules, ſinguliérement imaginés, mais qui ſouvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore, ſi ces miſérables fables ne gâtoient que l'eſprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui bleſſent la pu-

deur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses?

Propos de *caillette*, dit gravement le sultan, grands mots qui ne signifient rien : ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau; il saisit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que.... Au fond, il ne s'agit ici que de savoir si vous avez raison; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas : car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément; mais puisqu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un conte ne soit pas une chose frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un sultan peut être une bête; d'ailleurs, c'est-à-dire par parenthese, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends par-là une de ces choses..... que je dirois bien, si c'étoit de cela qu'il fût question... mais parlons de bonne foi; que nous importe, après tout? Je soutiens, moi, que j'aime les contes, & qu'au surplus je ne les trouve plaisants que quand ils sont, ce qu'on appelle entre gens sensés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité..... si vive! au reste, j'entends, je comprends bien : c'est comme si vous me disiez que

vous ſavez des contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je penſois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des hiſtoires; quand je dis des hiſtoires, je m'entends bien! Je veux des événements ſinguliers, des fées, des taliſmans; car ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien! nous convenons donc tous de faire des contes? Mahomet veuille m'aſſiſter! mais je ne doute pas que même ſans ſon ſecours, je n'en faſſe de meilleurs que qui que ce ſoit; & la raiſon de cela, c'eſt que je ſors d'une maiſon où l'on n'ignore pas que l'on en ſait faire, & ſans vanité d'aſſez bons.

Au reſte, comme je ſuis ſans partialité quelconque, je déclare que l'on parlera chacun à ſon tour; que ce ſera le ſort qui décidera les places, & non ma volonté; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des contes, & chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, ſelon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au ſort toute ſa cour: malgré les vœux du viſir, il tomba ſur un jeune courtiſan qui, après en avoir reçu la permiſſion du ſultan, commença ainſi.



LE SOPHA,

CONTE MORAL.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du livre.

SIRE, votre majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas là même loi qu'elle, & que je ne reconnois pour dieu que Brama.

Quand je le saurois, dit le sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre conte? Au reste, ce sont vos affaires : tant pis pour vous si vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent fois, que vous fussiez mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le docteur ? car, au fond, cela ne m'importe guere. Après.

Nous autres sectateurs de Brama, nous croyons la métempsycose, continua Amanzéi, (c'est le nom du conteur) c'est-à-dire, pour ne point embarrasser mal-à-propos votre majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre ame passe dans un autre, & ainsi successivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le dogme de la métempsycose soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur ame. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carriere avec une ame aussi neuve, & aussi susceptible d'erreurs & de vices, que lorsque Brama la tira, pour la premiere fois, de cet immense tourbillon de feu, dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils aient raison. Nos ames destinées pendant une longue suite de siecles, à passer de corps en

corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misere rend plus à plaindre encore que les animaux les plus vils, ne soutiendroit pas, sans désespoir, sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'ame d'ailleurs, se trouveroit nécessairement surchargée d'un grand nombre d'idées qui lui resteroient de ces vies précédentes; &, plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher ami, dit alors le sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire.

Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi; il me reste cependant à dire à votre majesté, que Brama permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, sur-tout quand il nous a infligé quelque peine singuliere; & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le sultan, allons, cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour un autruche, de me faire de ces contes là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Votre clémente majesté a de l'humeur aujourd'hui, dit la sultane: il est dans son auguste caractere de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-vous, répliqua le sultan, terrassé par l'objection? Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne pusse... Mais, parbleu, j'ai raison. Je ne saurois en conscience croire ce que dit Amanzéi: est-ce donc pour rien que je suis musulman?

A merveille, répondit la sultane : hé bien ! écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah ! oui, reprit le sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais, parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé ! dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de rose, bordé d'argent. Tant mieux, dit le sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ses déréglements. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit minaudier, coquet, tracassier, médisant, grand connoisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'apperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-

Bahaur, savoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme ; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avoient de singulieres idées. Je ne sais si je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que lorsque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le temps que je passois pour fausse : on me croyois coquette, dans l'instant que j'étois tendre ; j'étois sensible, l'on imaginoit que j'étois indifférente. On me donnoit presque toujours un caractere qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvements, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentiments les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me saisissoient le mieux ; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans

cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le savois, dit le Sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-temps, pour moi, que j'y ai renoncé, mais laissons-là cette matiere, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois savoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étois galante dans ma jeunesse, que je ne savois ni haïr, ni aimer; que née sans caractere, j'étois tour-à-tour ce qu'on vouloit que je fusse, ou ce que mes intérêts & mes plaisirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amusé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espece. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort, que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle

carriere, que quand deux perſonnes ſe donneroient mutuellement, & ſur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le ſultan, bien du galimathias, pour dire que.... N'allez vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela ? demanda la ſultane. Pourquoi pas ? reprit-il, j'aime aſſez les choſes claires. Cependant ſi vous n'êtes pas de mon avis, je conſens qu'Amanzéi ſoit auſſi obſcur qu'il le voudra. Graces au prophete ! il ne le ſera jamais pour moi.

Il me reſtoit aſſez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour ſentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour longtemps dans le meuble qu'il m'avoit choiſi pour priſon ; mais la permiſſion qu'il me donna de me tranſporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuſe ; d'ailleurs, mon ame étoit auſſi ſenſible aux ridicules d'autrui que lorſqu'elle animoit une femme, & le plaiſir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus ſecrets, & d'être en tiers dans les choſes que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de ſon ſupplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il tranſporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'ouvrier alloit livrer à une

femme de qualité, qui passoit pour être extrêmement sage : mais s'il est vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi, qu'il y a pour leur Sopha bien peu de femmes vertueuses.



CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs, & se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fût somptueux, ni que rien y parût trop recherché ; tout y sembloit au premier coup-d'œil, plus noble que galant, mais à le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas, & dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de temps après que je fus dans le cabinet, ma maîtresse entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & severe s'ouvrit; je vis un autre maintien, & d'autres yeux; elle m'essaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'ôtoit rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je savois que ces ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, & qu'enfin elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je conclus de cela que Fatmé étoit paresseuse, & je me serois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La premiere chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secretement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalés; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de

dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le sultan, étoit-elle jolie, votre femme raisonnable ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroissoit. On sentoit même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les desirs, elle auroit pu ne céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, sans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenoit mal, & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une démarche lente & posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas jusqu'à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes : ses habits étoient simples, de couleurs obscures ; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix : elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille, & sous l'attirail de l'austérité, il il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la

propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, composées par un bramine. Soit qu'elle crût avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrete, & qui étoit un roman dont les situations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, & savoir jusqu'à quel point son ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout

événement de l'ouvrage du bramine ; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa physionomie, & la richesse de ses vêtements, je le pris d'abord pour un des esclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejeta long-temps, & avec aigreur, les instantes prieres qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la seule chose qui le rendît si docile ; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la premiere fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, seroit mille fois mois embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement

& respectueusement de répondre à son ardeur, elle s'en défendit long-temps de mauvaise grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qu'il auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle soupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne sais quelles étoient alors les idées de Fatmé ; mais, soit que la reconnoissance la rendît plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves & mesurés, succéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'est pas moins que sa froideur, ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle dissipation! Quelle vie! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit

prit que ce n'étoit point par ſon abſence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots aſſez ſinguliers qu'elle prononça, quand elle ſe vit ſeule, m'euſſent abſolument mis au fait de ce qu'elle penſoit là deſſus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïſſoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte ſur ſes paſſions, ſe croyoit obligée au moins d'être hypocrite; que cette femme auroit raſſuré de gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la ſolitude & la liberté du cabinet.

Oui-dà, dit le ſultan, eſt-ce que c'étoit une femme, qui dans le fond...... comme il y en a qui font ſemblant...... C'eſt que cela arrive, au moins? Il ne faut pas du tout croire que ce ſoit une choſe ſi peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je penſe?

A la façon dont ſa majeſté s'explique, reprit Amanzéi, il n'eſt pas bien difficile de deviner ce qu'elle deſire, & ſans vouloir me vanter de trop de fineſſe, j'oſe croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le ſultan en riant, eh bien! voyons un peu, qu'eſt-ce que je penſois?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'eſt cela, ou je meure, interrompit le Sultan; continuez, vous avez réellement bien de l'eſprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaiſirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de ſûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeuneſſe à l'éclat, à la diſſipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-temps la honte & le mépris de leur ſiecle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement; plus mépriſables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Aſſez heureuſe pour être née avec cette fauſſeté qu'inſpirent aux femmes, la néceſſité de ſe déguiſer, & le deſir de ſe faire eſtimer, (deſir qui n'eſt pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit ſenti de bonne heure qu'il eſt impoſſible de ſe dérober aux plaiſirs, ſans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, ſans s'expoſer à une honte, & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'impoſture dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle avoit moins ſongé à corriger les penchants vicieux de ſon cœur, qu'à les voiler ſous l'apparence de la plus auſtere vertu. Son ame, naturellement...... Dirai-je voluptueuſe! Non, ce n'étoit pas le caractere de Fatmé : ſon ame étoit portée aux plaiſirs : peu délicate mais ſenſuelle, elle ſe livroit au vice, & ne con-

noissoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore vingt ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes ne prenoit rien sur elle ; une figure aimable, beaucoup d'esprit, lui inspiroient peut-être des desirs ; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ses passions étoient choisis parmi des gens non suspects, engagés par leur genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mysteres de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colere, orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger à son caractere, il n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zele pour Brama, le chagrin que lui causoit le déréglement des autres, le desir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ses vices. C'étoit toujours à si bonne fin qu'elle nuisoit ! Elle étoit si saintement vindicative ! Son ame étoit si pure ! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincere, d'être conduit dans ses haines, par quelque motif qui lui pût être personnel ?

CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraiſemblables.

APRÈS le départ de ſon mari, Fatmé alloit reprendre ſa lecture, lorſqu'un vieux Bramine, ſuivi de deux vieilles femmes, dont il ſe diſoit conſolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé ſe leva, & les reçut d'un air ſi modeſte, ſi recueilli, qu'il étoit impoſſible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de ſe proſterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit ſi bien le cas qu'il faiſoit de lui-même; il paroiſſoit ſi content de ce qu'elle faiſoit pour lui, ſi perſuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impoſſible de ne pas rire en moi-même de la ſotte vanité de ce ridicule perſonnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des perſonnes d'un ſi rare mérite, la converſation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'eſt point que les gens qui vivent dans la diſſipation, ne médiſent ſouvent; mais plus occupés des ridicules que des vices, la médiſance n'eſt pour eux qu'un amuſement, & ils ne ſont point aſſez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuiſent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légéreté & le goût des plaiſirs ne leur

permettent, ni de la conſerver long-temps, ni de ſonger à la mettre à profit. Cette façon aigre & peſante de parler mal des autres, & qu'on trouve ſi néceſſaire pour les corriger, qui ſans cette vue même, paroîtroit ſi condamnable, leur eſt inconnue; ils.... Aurez-vous bientôt fait, interrompit le ſultan en colere? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore ſur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occaſions où elles ſont indiſpenſables. Et moi, je prétends, répliqua le ſultan, que cela n'eſt pas vrai; & quand cela ſeroit.... En un mot, puiſque c'eſt à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les faſſe à ma fantaiſie. Divertiſſez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finiſſent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de ſultan, que je tuerai le premier qui oſera me faire une réflexion. Nous verrons à préſent comment vous vous en tirerez.

En me préſervant des réflexions, répondit Amanzéi, puiſqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à votre majeſté. Fort bien cela, dit le Sultan : allez.

Jamais on n'eſt ſenſible au plaiſir de dire mal des autres, qu'on ne le ſoit à celui de parler bien de ſoi-même. Fatmé & les perſonnes qui étoient chez elle, avoient trop de raiſon de s'eſtimer beaucoup, pour ne pas mépriſer tous ceux qui ne leur reſſem-

bloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit nécessaire pour jouer, elles commencerent une conversation qui ne démentit point leur caractere. Le vieux bramine cependant, dit du bien d'une femme que Fatmé connoissoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroissoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus estimables, rien ne pouvoit la sauver de la haine de Fatmé; mais qu'elle eût les vices les plus déshonorants & les plus odieux, & qu'on ne pût pas nommer son amant, c'étoit pour elle une personne respectable, & dont on ne pouvoit assez révérer la vertu.

La femme que le bramine louoit étoit, malheureusement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges ? Le bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables, & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuse & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout

d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas ! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincere ! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre caractere sont facilement trompées ; je le sens par moi-même, quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne saurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré sincérement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que les vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en imposer au monde sur des déréglements auxquels on est encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham en bâillant, cette conversation m'est mortelle ; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même ? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle pût aller, on revint aux médisances générales, & j'appris en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute

l'aigreur & toute l'avarice poſſible, & l'on ſortit.

J'étois ſur les épines, dit le ſultan, vous venez de m'obliger conſidérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien! reprit le ſultan, pour vous prouver que je ſais récompenſer les ſervices qu'on me rend, je vous fais émir; d'ailleurs, c'eſt que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous ſortirez bien de votre conte, enfin...... Tout cela me fait plaiſir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel émir, après avoir rendu graces au ſultan, pourſuivit ainſi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la viſite de ces trois perſonnes avoit fait ſur elle le même effet que ſur votre majeſté, & que ſi elle en eût été la maîtreſſe, elle auroit employé ſa journée à d'autres amuſements qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Auſſi-tôt qu'elles furent ſorties, Fatmé ſe mit à rêver profondément, mais ſans triſteſſe: ſes yeux s'attendrirent, ils errerent languiſſamment dans le cabinet, il ſembloit qu'elle deſirât vivement quelque choſe qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A ſa voix un jeune eſclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, ſe préſenta. Fatmé, le fixant avec des yeux où régnoit l'amour & le deſir, parut cependant irréſolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle,

enfin, viens, nous ſommes ſeuls, tu peux ſans danger te ſouvenir que je t'aime, & me prouver ta tendreſſe.

Dahis à cet ordre, quittant l'air reſpectueux d'un eſclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de deſirs, ne connoiſſant point l'art de les ſatisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne ſentant point de certaines choſes, ne détaillant rien, mais s'occupant eſſentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amuſement, c'étoit quelque choſe de plus néceſſaire. Dahis louoit groſſiérement; mais le peu de fineſſe de ſes éloges, ne déplaiſoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inſpiroit des deſirs, croyoit toujours être louée aſſez bien.

Fatmé ſe dédommagea avec Dahis de la réſerve avec laquelle elle s'étoit forcée avec ſon mari. Moins fidelle aux ſéveres loix de la décence, ſes yeux brillerent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres, & les plus ardentes careſſes; loin de lui dérober de tout ce qu'elle ſentoit, elle ſe livroit à tout ſon trouble. Plus tranquille, elle faiſoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de ſa complaiſance, & que de lui-même il n'auroit pas deſirées.

Dahis cependant paroiſſoit peu touché;

ses yeux s'arrêtoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé lui présentoit, c'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui, son ame grossiere ne sentoit rien, le plaisir ne pénétroit même pas jusqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis, & sa stupidité ne choquoient point son amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raisons, pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes, pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux transports d'un petit-maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux desirs de Dahis, annonçoit assez qu'elle avoit aussi peu de délicatesse que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la finesse de l'ame, & la politesse des manieres rendent supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les sont eux-mêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses, qui ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, & qui sont meilleurs à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusements de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortiroit bientôt, je me trompois : c'étoit sur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas longtemps qu'elle étoit toute aux réflexions dont

Dahis lui avoit fourni si ample matiere, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un bramine sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de bramine, peu fait pour les graces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, aussi étoit-il le bramine d'Agra le plus recherché, le plus consolant & le plus employé. Il parloit si bien, disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les ames le goût de la vertu ; le moyen sans lui de ne pas s'égarer ! Voilà ce qu'en public on disoit de lui ; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux bramine s'approcha de Fatmé d'un air doucereux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modeles, & le bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les êtres heureux destinés au service de brama. Vous élevez mon ame à une extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé,

d'un air languiſſant, lui répondit ſur le même ton, & le bramine n'en changeant point, il s'établit entr'eux une converſation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'euſſe jamais compris leurs diſcours.

Fatmé, qui naturellement faiſoit aſſez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle en dît, n'eſtimoit pas beaucoup celle du bramine même, fut la premiere à s'ennuyer du ſentiment. Le bramine à qui il ne plaiſoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt auſſi, & cette converſation ſi fade, ſi doucereuſe, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il eſt vrai cependant que Fatmé, en faiſant les mêmes choſes, étoit plus ſoigneuſe des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le bramine, qui pour le caractere & la figure, reſſembloit aſſez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les compliments que lui prodiguoit ſans ceſſe la complaiſante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendreſſe ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent enſemble du plaiſir qu'il y a à tromper les autres, & ſe firent mutuellement des leçons d'hypocriſie. Ces deux odieuſes perſonnes ſe ſéparerent enfin; Fatmé alla déſeſpérer ſon mari, & faire parade de ſes mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuser ses loisirs, que celles que j'ai racontées à votre toujours auguste majesté.

Fatmé toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que seule avec son bramine, elle se livroit à ses transports, son mari que le hasard conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs, & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laissoient si peu imaginer ses amusements particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partoient les soupirs, & les étranges paroles qui venoient de frapper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crût reconnoître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fît desirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frappa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instants douter de ce qu'il voyoit, & ne savoir à quoi se déterminer. Perfides ! s'écria-t-il enfin, recevez le châtiment dû à vos vices & à votre hypocrisie.

A ces mots, sans écouter ni Fatmé ni le bramine, qui s'étoient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelque affreux que fût ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la

mort, pour qu'ils puſſent être plaints, & je fus charmé qu'une auſſi terrible cataſtrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux perſonnes qu'on y avoit ſi long-temps regardées comme des modeles de vertu.



CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choſes qu'il ſe pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.

APRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit ſon eſſor, & vola dans un palais voiſin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y penſoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu ſenſées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie, comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule. Elle étoit jeune, & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A ſon air ſimple & modeſte, au ſoin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui ſembloit régner dans ſon cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroiſſoit. Sage ſans contraine & ſans vanité, elle

ne se faisoit ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse; sa vertu étoit douce & paisible; elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriser les autres, & elle étoit, sur cet article, beaucoup plus réservée que ne le sont ces femmes qui, ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempte de reproche. Son esprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est fort ennuyeux. Elle ne médisoit point & n'en savoit pas moins amuser. Persuadée qu'elle avoit autant de foiblesses que les autres, elle savoit pardonner à celles qu'elle leur découvroit. Rien ne lui paroissoit vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendoit pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Fatmé, que celles qui sont défendues. Sa maison étoit sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra se faisoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractere, tous la respectoient, & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les

mêmes choſes, & je confondis, au premier coup-d'œil, la femme vertueuſe avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un eſclave, ou bramine, ſans croire qu'on me mettroit de la converſation, & je fus longtemps étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oiſiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maiſon, m'ennuya enfin, & perſuadé que ce ſeroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matiere à obſervations, je quittai le Sopha de cette dame, charmé d'être convaincu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuſes, mais deſirant aſſez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les ſpectacles que ſon état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maiſon obſcure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triſte, meublée au deſſous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus aſſez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoit aſſez que c'étoit à ſes dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je ſuſſe chez qui j'étois, la premiere idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet ſervoit de retraite à une fille aſſez jolie, & qui, par ſa naiſ-

ſauce, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaiſe compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, compoſent la bonne. C'étoit une jeune danſeuſe qui venoit d'être reçue parmi celles de l'empereur, & dont la fortune & la réputation n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particuliérement preſque tous les jeunes ſeigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ſes bontés, & qu'ils l'aſſuraſſent de leur protection. Je doute même, quelque choſe qu'ils lui promiſſent, que ſans un intendant des domaines de l'empereur qui prit du goût pour elle, ſa fortune eût ſi-tôt changé de face.

Abdalathif, c'eſt le nom de cet intendant, par ſa naiſſance & par ſon mérite perſonnel, ne faiſoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement ruſtre & brutal, & depuis ſa fortune, il avoit joint l'inſolence à ſes autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulût être poli; mais perſuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politeſſe froide & ſeche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui, dans Abdalathif, étoit le comble de la ſottiſe & de l'impertinence. Né dans l'obſcurité la plus profonde, non-ſeulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour ſe donner une origine illuſtre; il couronnoit ſes travers en jouant perpétuellement le ſeigneur; vain & inſolent,

ſa familiarité outrageoit autant que ſa hauteur; ignoble, & ſans goût dans ſa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'eſprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne ſe crût connoître, & dont il ne voulût décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il ſavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient aſſiduement ſes complaiſants & ſes flatteurs, & leurs femmes mêmes étoient ſur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouſſoit à l'excès, ou de ne rien refuſer à ſes deſirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra, il étoit quelquefois bien aiſe de ſe délaſſer des trop grands empreſſements des femmes de qualité, & de chercher des plaiſirs, qui, pour être moins brillants, n'en étoient pas moins vifs, & (ſelon ce qu'il avoit l'inſolence de dire,) ſouvent guere plus dangereux.

Ce fut un ſoir en ſortant de chez l'empereur, devant qui Amine avoit danſé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans ſon triſte & obſcur logement, des regards orgueilleux & diſtraits, puis en daignant à peine lever les yeux ſur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'eſt autant pour moi que pour vous, que je veux que vous ſoyez plus convenablement logée. On ſe moqueroit de moi, ſi une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à ſe faire reſpecter. Après ces paroles, il s'aſſit ſur moi, & la

tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de desirs, elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vu haute & capricieuse avec les seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif, des airs familiers, le traitoient avec un extrême respect, & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit desirer qu'elle le fît. Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée: sans tout cela, nous ne serions pas long-temps bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi: vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous, j'y vais pourvoir, bon jour.

En achevant ces mots, il sortit; Amine le reconduisit respectueusement, & revint sur moi, se livrer à toute la joie que lui causoit sa bonne fortune, & compter avec sa mere, les diamants & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaisante des meres, exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient, à celui dans lequel elles alloient se trouver, faisoit mille réflexions sur la providence des

Dieux qui n'abandonnent jamais ceux qui le méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des ſeigneurs qui avoient été amis de ſa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile ! mon enfant ; lui diſoit-elle ; auſſi, c'eſt bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui eſt un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaiſie. Je ne dis pas qu'on ne ſe ſatisfaſſe quelquefois, à Dieu ne plaiſe ! mais il ne faut pas tellement ſe ſacrifier à ſes plaiſirs, qu'on en néglige ſa fortune ; il faut ſur-tout éviter qu'on ne puiſſe dire qu'une fille comme vous, peut-ſe livrer quelquefois à l'amour, & malheureuſement vous avez donné là-deſſus matiere à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'eſpere que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les perſonnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaiſances gratuites. Quand on ſait qu'une fille eſt dans la malheureuſe habitude de ſe donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une foibleſſe à ſe reprocher, auſſi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles ſont riches ! profitez bien de leur exemple, ce ſont des filles bien raiſonnables !

Hé oui ! ma mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y ſongerai ; mais me conſeilleriez-vous pourtant de n'être qu'au monſtre que j'ai actuellement ! cela eſt impoſſible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la mere, à l'égard de ſon cœur, on n'en eſt pas la maîtreſſe ; je dis ſimplement qu'il faut que vous renonciez aux ſeigneurs de la cour, à moins que vous ne les voyiez *incognito*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons, qu'ils n'en ont eues juſqu'ici. Si vous voulez, je leur parlerai, moi. Vous avez Maſſoud que vous aimez, c'eſt un bon choix, il n'eſt connu de perſonne, il ſe prête à tout, vous le faites paſſer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce monſieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres, en vous conduiſant avec prudence, il ne ſe doutera de rien, &.... Croyez-vous, ma Mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamants ? Ah ! oui, il m'en donnera. Ce n'eſt pas, ajoutoit-elle, que j'aie de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on eſt bien aiſe d'être comme tout le monde. Là-deſſus elle ſe mit à compter toutes les filles qui ſeroient déſeſpérées, & des diamants & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'aſſez bonne heure, un char vint la prendre, & mon ame curieuſe de voir l'uſage qu'Amine feroit des

conſeils de ſa mere, la ſuivit. On la conduiſit dans une jolie maiſon toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée.

Je me plaçai, en y arrivant, dans un Sopha ſuperbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu perſonne dans une auſſi ſotte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'offroit à ſes yeux. Après avoir examiné tout, elle vint ſe mettre à ſa toilette. Les vaſes précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamants, des eſclaves bien vêtus, qui, d'un air reſpectueux, s'empreſſoient à la ſervir, des marchands & des ouvriers qui attendoient ſes ordres, tout la tranſportoit & augmentoit ſon ivreſſe.

Quand elle en fut un peu revenue, elle ſongea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de ſpectateurs. Elle parla à ſes eſclaves avec hauteur, aux marchands & aux ouvriers avec impertinence, choiſit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, ſe remit à ſa toilette, y reſta longtemps, & en attendant les magnificences qui lui étoient deſtinées, ſe revêtit d'un déſhabillé ſuperbe qui avoit été fait pour une princeſſe d'Agra, & qu'elle trouva à peine aſſez beau pour elle.

Elle paſſa la plus grande pratie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le ſoir enfin, il parut. Hé bien! petite, lui dit-il, com-

ment vous trouvez-vous de tout ceci ? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui jusqu'alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu des sottises, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.



CHAPITRE V.

Meilleur à passer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue conversation. Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jeta sur une table d'un air négligent. Serrez ceci, lui dit-il, vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison, & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un cuisinier, c'est, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y serons pas toujours seuls : des seigneurs de mes amis, avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos compagnes, des plus jolies, s'entend ; cela sera des soupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois, & la mere d'Amine, cette femme respectable, qui jusque là avoit été présente à la conversation, se retira, & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à votre majesté; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours, lui déplaisoient, & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, son éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées; votre majesté imagine sans peine, qu'il se tint des propos qu'il seroit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le sultan, peut-être les trouverois-je fort bons? Voyons un peu? Voyez, dit la sultane en se levant, mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas, vous trouverez bon que je sorte.

Voyez-vous cela! s'écria le sultan, la belle modestie! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe, détrompez-vous. Je connois les femmes à présent, & je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoissoit aussi-bien que moi, ou à peu près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne

ne doivent pas entendre ; par conséquent, si vous sortez, ce n'est pas que vous ayez envie de sortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela sera précisément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le sultan avoit raison, & après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainsi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'Amine, qui fut plus long qu'intéressant, on servit. Comme je n'étois pas dans la salle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-temps après. Quoiqu'ils eussent soupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours, Abdalathif s'endormit sur le sein de sa dame.

Amine, toute complaisante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffroit aussi du peu de cas qu'il paroissoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés sur la façon dont elle avoit soutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient énorgueillie, & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalatif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathif ouvrant pe-

ſamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton bruſque, l'heure qu'il étoit. Il ſe leva ſans attendre ſa réponſe. Adieu, lui dit-il, en la carreſſant brutalement, je vous ferai dire demain ſi je puis ſouper ici. A ces mots il voulut ſortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laiſſât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle pouſſât la fauſſeté juſqu'à pleurer de ſon départ, il fut inexorable, & ſe débarraſſa des bras d'Amine, en lui diſant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut ſorti, elle ſonna, en l'honorant à demi-bas des épithetes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, ſa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ſes eſclaves, enfin, elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule. Peu de moments aprés que ſa mere & ſes eſclaves ſe furent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un negre mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embraſſer avec emportement.

Amanzéi, dit le ſultan, ſi vous ôtiez ce negre-là de votre hiſtoire, je penſe qu'elle n'en ſeroit pas plus mauvaiſe. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le ſultan, puiſque vous n'avez pas l'eſprit de le voir. La premiere femme de mon grand-pere Schah-Riar couchoit avec tous les negres de ſon palais. Ça été, graces à Dieu, une choſe aſſez notoire. En conſéquence de

ce, mon susdit grand-pere, non-seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, jusqu'à ma grand-mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de negres, comme si je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi, après avoir demandé pardon au sultan de son étourderie, continua ainsi. Ah! Massoud, dit Amine à son amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir! Que je haïs le monstre qui m'obsede! qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune!

Massoud, à tout cela, répondoit assez peu de choses. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicasse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner, & se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine, ils commencerent une sorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet, elle paya fort généreusement Massoud, de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorsqu'elle vit paroître le jour, & la mere d'Amine, qui par une porte de son appartement qui don-

noit dans celui de sa fille, l'avoit introduit, le fit sortir par la même voie.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine, de quelques jeunes omras, & de trois beaux esprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empresserent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, & la sûreté de ses lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance ou leurs talents, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la bassesse & la fausseté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine; mais à la vérité c'étoit d'une façon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que subalterne, & que sans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle aussi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se dispersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation étoit selon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit assez peu les dames qui devoient souper chez Amine, & qu'elles ne s'en offensoient guere.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon ame dans

le lieu où l'on mangeoit, je ne pus entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précéderent le souper, & ceux qui le suivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif, noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à son cuisinier avoit rendus plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laissât bientôt Amine en état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller, pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'état, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si-bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au prince & au peuple, qu'il le convainquit qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, sans que l'état ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine, & le jeune homme qui venoit de haranguer si-bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne

ſaurois croire qu'une ame ſi belle eût pu être ſenſible à l'intérêt) l'introduiſit diſcrétement dans l'appartement de ſa fille, & ne ſe retira qu'après qu'il lui eut donné parole poſitive, de ne faire à Amine aucune propoſition, qui pût alarmer la pudeur d'une fille auſſi ſage & auſſi modeſte.

En vérité, dit Amine au jeune homme, quand ils furent ſeuls, il faut que je vous aime bien tendrement, pour m'être déterminée à ce que je fais! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidelle. J'ai tort, je le ſens bien; mais l'amour eſt une terrible choſe, & ce qu'il me fait faire aujoud'hui eſt bien éloigné de mon caractere. Je vous en ſais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embraſſer. Oh! pour cela, répliqua-t-elle en le repouſſant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre: de la confiance, du ſentiment, du plaiſir à vous voir, je vous en ai promis; mais ſi j'allois plus loin, je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle? Qu'eſt-ce donc que le jargon dont tu te ſers? Je te crois tout le ſentiment du monde, aſſurément; mais à quoi veux-tu qu'il nous ſerve? Eſt-ce pour cela que je ſuis venu ici?

Vous vous êtes trompé, répondit-elle, ſi vous avez attendu de moi quelqu'autre choſe. Quoique je n'aime point le ſeigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidelle,

& rien ne peut m'y faire manquer. Ah! petite Reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidelle. Hé! dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie? ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse. Oh! tu ne m'étonnes point, répliqua-t-il; vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupule, & vous en avez en général, beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé; mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées. Tiens, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis, je suis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Conviens-en du moins. Que vous êtes badin! répondit-elle en se saisissant de la bourse, vous me connoissez bien peu! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous..... Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciements, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi: aussi bien dans le marché

que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étois en premier, & tu sais bien que cela n'est pas dans les regles. Il me semble que si, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, &..... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finissons, quoique tu aies de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défiât de lui, mais il pouvoit lui-même s'être trompé; enfin, elle ne se rendit à ses desirs, que quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroître, la mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit temps qu'il se retirât: il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation, cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prieres, il seroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir, autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa mere lui avoit donnés, recevoit

indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la desirer, pourvu cependant qu'ils fussent assez riches pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il est vrai que comme elle avoit des principes & des scrupules, il en coûtoit plus aux étrangers, à ceux sur-tout qu'elle regardoit comme des infideles, qu'à ses compatriotes & à ceux qui suivoient la même loi qu'elle. Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ses répugnances, & après qu'elle s'étoit donnée, triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là-dessus des arrangements singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un guebre, pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix mahométans.

Soit qu'Abdalathif fût trop persuadé de son mérite, pour croire qu'Amine pût être infidelle, soit qu'aussi ridiculement, il comptât sur les serments qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-temps avec elle dans la plus parfaite sécurité, & sans un événement imprévu, quoiqu'il ne fût pas sans exemple, il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire, répondit Amanzéi. Ah! oui, reprit

le ſultan, je vois à préſent que c'étoit toute autre choſe, cela ſe devine : lui-même il la ſurprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Je ne ſais donc plus ce que c'étoit, dit Schah-Baham : au fond ce ne ſont pas mes affaires, & je n'ai pas beſoin de me tourner la tête, pour deviner quelque choſe qui ne m'intéreſſe pas.



CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amuſant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs, les diamants, les richeſſes qu'Amine poſſédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour ſe conſoler de leur perte, lui reſtoit-il le ſouvenir d'un beau ſonge, & Abdalathif, ſuppoſé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait auſſi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triſte qu'à l'ordinaire, ſa maiſon la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus aſſez imbécille pour

croire que les remords dont elle étoit agitée, causoient seuls le chagrin qu'elle paroissoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractere, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude, me la fit former. Je ne fus pas long-temps à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois imaginé.

Amine, l'air embarrassé, pensif, sombre, étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa vue, elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette visite inopinée lui déplut. Confuse & timide, à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de temps en temps il lançoit sur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle, vraisemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, sans doute, savoit ce que c'étoit, car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque temps le silence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidelle! Oh! parbleu, ma Reine, parbleu! On saura vous apprendre à être sage, & vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être, du moins quelque temps.

Quel est donc ce discours, Monsieur? lui répondit Amine d'un air de hauteur, est-ce à une personne comme moi, qu'il peut ja-

mais s'adresser ? Mesurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'insolence d'Amine, dans la situation présente, parut si singuliere à Abdalatif que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le dessus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir; Amine voulut alors entrer en justification, mais Abdalatif qui sans doute avoit des témoins convaincants de ce dont il l'accusoit, lui ordonna brusquement de se taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalatif avoit raison de se plaindre; mais il lui paroissoit si peu possible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même devoir à son tour l'accabler de reproches sur ses infidélités, lui faire même des remontrances sur les mauvais choix qu'il faisoit; toutes choses qu'elle ne lui disoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle osoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence si soutenue impatienta enfin Abdalathif au point qu'il pensa s'échapper tout-à-fait. Amine voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de sa hauteur ni de ses reproches, & craignant, à la fureur où elle le voyoit, que cette scene ne finît pour elle, de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il

avoit, mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pandant lesquels il auroit, sans doute, tout brisé dans la maison, si tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé, & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela, augmentoit sa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût osé manquer d'une façon si cruelle, à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en consoloit, en jetant de temps en temps les yeux sur les diamants & les autres choses qu'elle croyoit qui lui resteroient; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçants & les plus douloureux. Sa mere alors entra, se jeta mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaiser beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du Bonze parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Hélas! ajoutoit tristement la mere d'Amine, nous

ſommes bien punies de nous être fiées à un infidele. Ma fille ſait ce que j'en penſois, & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalathif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, ſe faiſoit tout reſtituer par ordre. Lorſque cela fut fait; à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laiſſe; il n'a pas tenu à moi, petite Reine, que vous n'ayez été plus heureuſe. Cette mortification-ci vous rendra ſans doute plus prudente, je le deſire ſincérement; allez, ajouta-t-il, je n'ai plus beſoin de vous ici. Rendez graces au ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ſes eſclaves de les faire ſortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomiſſoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curioſité de voir l'uſage qu'Amine feroit de ſon humiliation, me fit réſoudre, malgré le dégoût que ſes mœurs me cauſoient, à la ſuivre dans ce réduit obſcur d'où Abdalathif l'avoit tirée, & où elle retourna cacher ſa honte, & la douleur de n'avoir pas ſu le ruiner.

Ce fut dans ce triſte lieu que je fus témoin de ſes regrets, & des imprécations de ſa vertueuſe mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore conſidérables, les conſolerent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien ! ma fille, disoit un jour la mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé ? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même, mais est-il donc le seul à qui vous puissiez plaire ? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuse ? Non, ma fille, où l'espece manque, il faut se dédommager par le nombre. Si quatre ne suffisent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être que cela est sujet à des accidents, cela est vrai ; mais quand on ne se met au dessus de rien, que l'on craint tout, on reste dans l'infortune, & dans l'obscurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces sages conseils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en servir aussi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalathif, lui avoit si bien donné dans Agra la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce, que, hors le fidele Massoud, de qui la tendresse étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant longtemps que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir, plutôt sans doute pour jouir de son malheur, que pour l'en consoler.

Le temps qui efface tout, effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée, on imagina que les réflexions qu'on lui avoit laissé le temps de faire

l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les amants revinrent. Un ſeigneur Perſan, qui arriva dans ce temps à Agra, & qui n'en ſavoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeants, qui ne s'occupent que du noble ſoin de procurer des plaiſirs aux autres, l'aſſura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en ſavoir d'autant plus de gré, que ce ſeroit la premiere foibleſſe qu'elle auroit à ſe reprocher.

Tout autre auroit crû la choſe impoſſible, le Perſan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore auſſi mépriſées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triſte maiſon qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un palais ſuperbe où brilloit tout le faſte des Indes. Je ne ſais ſi Amine uſa ſagement de ſa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la ſienne, alla chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être auſſi mépriſables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins, & l'amuſoient davantage.

Je m'envolai dans une maiſon, qu'à ſa magnificence, & au goût qui y régnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles

où je me plairois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possible, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La maîtresse de ce palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon ame y trouveroit des amusements. Je restai quelques temps dans son sopha sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit & elle étoit aimée. Poursuivie par son amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle sembloit se le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déjà obtenu la permission de lui parler de son amour; mais quoiqu'il fût aimable & pressant, que même il eût déjà persuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) renonçoit avec peine à sa vertu, & Zulma trop respectueux pour être entreprenant, attendoit du temps & des soins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en ressentoit pour elle. Mieux informé que lui des dispositions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître aussi peu son bonheur. Phénime, à la vérité, ne lui disoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ses yeux le lui disoient

toujours. Lui parloit-elle d'une chose indifférente; sans qu'elle le voulût, même sans qu'elle s'en apperçût, sa voix s'attendrissoit, ses expressions devenoient plus vives. Plus elle s'imposoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de son amant ne lui paroissoit indifférent, elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui imposoit silence, & l'oubliant, à l'instant même, elle continuoit la conversation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il la trouvoit seule (& sans s'en appercevoir, elle lui en donnoit mille occasions,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiser la main ou de se jeter à ses genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne se fâchoit pas; c'étoit même si tendrement qu'elle se plaignoit de ses entreprises!

Et cependant, interrompit le sultan, il ne les continuoit pas? Non assurément, Sire, répondit Amanzéi, plus il étoit amoureux... Plus il étoit bête, dit le sultan, je le vois bien. L'amour n'est jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand.... Oui, timide, interrompit encore le sultan, voilà un beau conte! Est-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette dame? A la place de cette femme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'eſt pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu ; mais Phénime qui réellement deſiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à ſon amant de ſa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les ſcrupules de Phénime, plus il s'aſſuroit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'eſt pas ſaiſi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'eſt l'amour qui le donne, il ſemble que moins on le ſaiſit, plus il s'empreſſe à le rendre. J'ai cependant oui dire, répliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime penſoit différemment & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus reſpectueux qu'elle-même ne l'avoit encore deſiré. Et, demanda encore le ſultan, lui arrivoit-il ſouvent de s'y méprendre ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois ſi groſſiérement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime : il y avoit plus d'une heure que livrée à ſa tendreſſe, elle ne s'occupoit que de lui ; elle avoit commencé par le deſirer vivement, & ſon imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueuſement à ſon déſordre ; il étoit au plus haut point lorſque Zulma ſe préſenta à ſes yeux ; ſon trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant ; ah ! s'il eût deviné ce qui faiſoit alors rougir Phénime ! s'il eût oſé même la preſſer, mais

il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes, que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le temps où elle ne se seroit offensée de rien.

Ah! le butor, s'écria le sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi; tout le temps que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de moments que je n'en ai vu saisir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvements qui les portent à la tendresse, & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a su donner.

Je me rappelle qu'étant chez une femme célebre par sa rare vertu, j'y fus assez longtemps sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui manquent d'agréments. Celle-ci joignoit à sa laideur un caractere d'esprit dur & sévere, qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fût hasardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devînt. Par je ne sais quel hasard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes,

un jour se trouvant seul auprès d'elle, osa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dît assez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentiments; il lui baisa la main, elle en tressaillit; son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de sûrs garants du désordre qui s'élevoit dans son ame. Il lui répéta, en la serrant dans ses bras avec transport, qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne sais, (pendant qu'elle continuoit à s'en étonner,) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai, mais cette modestie dont elle s'étoit armée, commença à céder à l'évidence. De quelque nature que fût la preuve qu'il lui offroit, en la convaincant, elle acheva de la subjuguer. Soit que des objets si nouveaux pour elle lui imposassent, soit qu'en ce moment, elle se sentît fatiguée du poids de sa vertu, à peine se souvint-elle que la bienséance demandoit au moins qu'elle combattît, & elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à résister le moins. Cet exemple & quelques autres de même genre, m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuses qu'on ne puisse attaquer sans succès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre, que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour; mais je reviens aux deux amants dont je faisois l'histoire à votre majesté.



CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN ſoir, en quittant Phémine, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir; quoiqu'elle craignît beaucoup ſa préſence, elle ne ſavoit pas s'en paſſer, ainſi après avoir rêvé quelque temps, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime qui ſentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être ſeule avec lui, avoit penſé avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour perſonne que pour Zulma. Il lui ſembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de ſon amour, plus par mille choſes qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé; & l'on eſt ſi clair-voyant dans le monde! Elle entendoit ſi-bien Zulma! La méchanceté des ſpectateurs ne pouvoit-elle pas leur donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient ſeuls, puiſque alors il ſavoit être reſpectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas aſſez prudent : donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il ſeroit poſſible.

D'ailleurs il étoit ſi triſte quand il ne pouvoit pas lui parler ! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaiſir que juſqu'alors elle avoit trouvé ſi peu de riſque à lui accorder.

Toutes ces raiſons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, ſoit ſur les uſages, ſoit ſur des choſes qui lui paroiſſoient auſſi ſenſées, ce que l'amour ſeul lui faiſoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire ſon bonheur, elle s'étoit dit tout ce que peut ſe dire une femme qui veut ſe vaincre elle-même, ſur ce qu'elle oppoſe à ſon amour ; elle s'étoit exagéré la conſtance & les ſoins de Zulma, ce deſir toujours ſi preſſant qu'il avoit de lui plaire : elle ſe ſouvenoit même avec plaiſir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidele. Zulma d'ailleurs étoit jeune, ſpirituel, bienfait, toutes choſes ſur leſquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc ? demanda le ſultan ; cette femme-là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi, huit ans dont une ſeule foibleſſe alloit lui enlever tout le mérite ; en effet, s'écria le ſultan, voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle eſt, pour une femme qui penſe, plus conſidérable que votre majeſté ne le croit,

répondit Amanzéi. La vertu eſt toujours accompagnée d'une paix profonde, elle n'amuſe pas, mais elle ſatisfait. Une femme aſſez heureuſe pour la poſſéder, toujours contente d'elle-même, peut ne ſe regarder jamais qu'avec complaiſance : l'eſtime qu'elle a pour elle eſt toujours juſtifiée par celle des autres, & les plaiſirs qu'elle ſacrifie ne valent pas ceux que le ſacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le ſultan, croyez-vous que, ſi j'avois été femme, j'euſſe été vertueuſe ? En vérité, Sire, répondit Amanzéi, ſtupéfait de la queſtion, je n'en ſais rien. Pourquoi n'en ſavez-vous rien, demanda le ſultan ? Mais, eſt-il croyable que l'on faſſe de pareilles queſtions, dit la ſultane ? Ce n'eſt pas vous que j'interroge, répliqua-t-il, je veux ſeulement qu'Amanzéi me diſe ſi j'aurois été vertueuſe. Sire, je crois qu'oui, repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis au reſte, ajouta-t-il en s'adreſſant à la ſultane, ce n'eſt pas pour vous dégoûter d'être vertueuſe, vous ; ce que je penſe là deſſus n'eſt que pour moi, & peut-être bien que ſi j'étois femme je changerois d'avis : ſur ces ſortes de choſes chacun penſe comme il veut, & je ne contrains perſonne. Votre maître s'embarraſſe, dit en ſouriant la ſultane à Amanzéi, & je vous réponds qu'il vous ſera fort obigé, ſi vous pourſuivez votre conte. Ce que j'entends n'eſt pas mau-

vais, répliqua le sultan, ne diroit-on pas que c'est moi qui interrompt?

Zulma entra, reprit Amanzéi; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laissa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trouviez coupable! Phénime ne s'apperçut que dans cet instant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire; elle voulut s'excuser, & ne sut que répondre. Zulma sourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu sourire. Il se jeta à ses genoux, & lui baisa la main avec une ardeur extrême; elle fit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les choses les plus tendres, elle ne lui répondoit pas; mais elle l'écoutoit avec une attention, & une avidité qu'elle se seroit sûrement reprochée si elle avoit pu démêler ses mouvements. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'apperçut qu'il y portoit ses yeux, & voulut rapprocher sa robe. Ah! cruelle, lui dit Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légere faveur qu'elle lui accordoit, sans qu'il pût rien en conclure contr'elle, elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent, sans s'enflammer, s'attacher long-temps sur l'ob-

jet que Phénime lui avoit abandonné. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit, ses yeux se troublerent, elle regarda Zulma languissamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le sultan; mais il ne voyoit pas cela, lui! Ah! la cruelle bête!

Phénime, malgré le désordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzéi, s'apperçut de celui de son amant, & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres desirs, & de ceux de son amant, plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Il se regarderent quelque temps en gardant le silence. Phénime enfin lui dit qu'elle vouloit jouer. Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma, il ne savoit pas résister aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité, que si c'eût été lui qui eût desiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha ex-

trêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime, ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle se sentit émue, & plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu, mais il lui inspira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui, causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoit, & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi, elle pressa son amant d'en prendre un autre, il obéit en soupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce désordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire, sembloient par la violence qu'elle se faisoit, s'accroître & prendre plus d'empire sur son ame. Abymée dans la rêverie, elle croyoit regarder son jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds soupirs qu'il poussoit, ses larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvements qu'il lui inspiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; soit qu'enfin elle fût confuse de l'état où elle se trouvoit, soit qu'elle ne pût plus

soutenir les regards de Zulma, elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla se jeter à ses pieds; ou Phénime, trop occupée, ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foiblesse pour lui baiser la main qu'elle avoit libre, & il la baisa avec plus de transport qu'un amant ordinaire n'en éprouve, en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes mêmes où ils en étoient ensemble, il n'osoit pas encore espérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime, quel devoit être son destin. Elle avoit toujours la tête appuyée sur sa main, il s'en empara doucement, & Phénime, en se découvrant le visage, le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verser lui-même. Ah, Phénime! s'écria-t-il, en poussant un profond soupir. Ah, Zulma! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles ils se regarderent, mais avec cette tendresse, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour seul, & l'amour le plus vrai peut faire sentir.

Zulma enfin, d'une voix entrecoupée par les soupirs, reprit la parole: Phénime, dit-il avec transport; ah! s'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laissez du moins à ces yeux charmants, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur.

Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si-bien mérité. Je vous aime, Zulma; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit..... Zulma! mon cher Zulma! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces, & si peu attendues, Zulma pensa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit, l'autorisoit à mille choses qu'à peine jusqu'à ce moment il avoit osé imaginer, le respect qu'il avoit pour elle l'emportant sur ses desirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de son sort.

Phénime connoissoit trop Zulma, pour se méprendre au motif qui suspendoit ses empressements; elle le regarda encore avec une extrême tendresse, & cédant enfin aux doux mouvements dont elle étoit agitée, elle se précipita sur lui avec une ardeur que les termes les plus forts, & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité! que de sentiment dans leurs transports! non, jamais spectacle plus attendrissant ne s'étoit offert à mes yeux! Tous deux enivrés, sembloient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'étoit point ces mouvements momentanés que donne le desir;

c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour toujours cherchés, & si rarement sentis. O dieux! dieux! disoit de temps en temps Zulma, sans pouvoir en dire davantage; Phénime, de son côté, abandonnée à tout son trouble, serroit tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejetoit, le regardoit encore. Zulma, lui disoit-elle avec transport, ah, Zulma! que j'ai connu tard le bonheur!

Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénetre.

Zulma cependant avoit bien des choses encore à desirer; & Phénime, à qui son ardeur les rendoit en ce moment presqu'aussi nécessaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses desirs, s'y livra aveuglément. Il sembloit même qu'il fît encore plus pour elle qu'elle ne faisoit pour lui; plus elle s'étoit défendue contre son amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien sa résistance lui avoit coûté, & lui faire une sorte de satisfaction sur les tourments qu'elle lui avoit fait éprouver si long-temps. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui si souvent gêne & corrompt les plaisirs, & qui paroissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour, laisse au milieu du bonheur même, un bonheur encore plus doux à desirer. La tendre, la sincere Phénime se seroit crue coupable envers Zulma, si elle

lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit ; elle voloit avec empressement au devant de ses caresses, & comme quelques moments auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports ; Phénime ! lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettiez trop de vérité dans tous vos mouvements, pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez ; pourquoi avez-vous retardé si long-temps cet aveu ?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raison s'est long-temps opposée à mes sentiments. Plus je me sentois capable de la passion la plus sincere, plus je craignois de m'engager ; sans avoir aimé, je sentois que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer ; vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouerai-je, Zulma ? cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-temps combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans désespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la douce certitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah, Zulma ! ajouta-t-elle en le serrant dans ses

bras, que tu me rends odieux tous ſes moments que je n'ai point paſſés à te prouver ma tendreſſe ! Qui, moi ! Zulma, j'ai pu te réſiſter ! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui ! pardonne-le moi, j'étois plus malheureuſe que toi-même ! Oui, Zulma, je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois, & je pouvois ſonger à l'eſtime des autres ! Ah, puis-je encore mériter la tienne !

Votre majeſté devine ſans doute, continua Amanzéi, quelle fut la ſuite d'une pareille converſation ; quelque plaiſir qu'elle m'ait donné, il me ſeroit impoſſible de me rappeller les diſcours de deux amants qui, enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient, & ne ſe donnoient jamais le temps de ſe répondre, & dont les idées n'ayant alors entr'elles aucune liaiſon, ne peignoient que le déſordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois ſurpris, & de la vivacité de leur paſſion, & des reſſources qu'ils y trouvoient. Ils ne ſe ſéparerent que fort tard, & Zulma fut à peine ſorti, que Phénime qui lui avoit conſacré tous ſes moments, ſe mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux moments. Malgré le penchant qui

me portoit à changer ſouvent de demeure, je ne pus réſiſter au deſir de ſavoir ſi Zulma & Phénime s'aimeroient long-temps, & cette curioſité m'arrêta chez elle près d'un an ; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, ſembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicateſſes, à toute la vivacité de la paſſion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaiſirs.

CHAPITRE VIII.

EN ſortant de chez Phénime, j'entrai dans une maiſon où ne voyant que de ces choſes qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-temps. Je fus encore quelques jours ſans trouver dans les différents endroits où mon inquiétude & ma curioſité me conduiſirent, rien qui m'amuſât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on ſe rendoit par vanité ; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les ſeuls motifs des foibleſſes dont on me faiſoit le témoin. Je rencontrois aſſez ſouvent ce mouvement vif & paſſager que l'on honore du nom de goût, mais je ne retrouvois nulle

part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui, chez Phénime, avoient fait si long-temps mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli, est cependant ce que l'on éprouve le moins, je commençai à m'ennuyer de ma destinée, & à desirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois-je quelquefois; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une espérance vaine; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit seule. Quoiqu'elle fût encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyans, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez elle,

celui qu'elle paroissoit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fût chef d'un college de Bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaise humeur, à cet extérieur sombre, je le pris d'abord pour une de ces personnes plus farouches que vertueuses, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles se livrent en secret; je le pris enfin pour un faux dévot. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage & réglé. Quoique je me sois rarement mépris en pensant mal d'eux, je me trompois sur Moclès; & lorsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & sa vertu sincere. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne fût réelle, & que, quelques durs que fussent ses principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entr'elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent désavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes, la

méchanceté du public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde, &, soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés. Communément ils agitoient quelques points de morale ; Moclès dans ces discussions, faisoit toujours briller ses lumières & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit ; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si resserrées, n'eussent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit son panégyrique, & se louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque temps. Ce n'étoit pas que j'espérasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse ; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde ; sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre par-

ter morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fût seulement ce qui la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah, vraiment! s'écria le sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez prise; mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que vous avez à parler, sans doute vous iriez loin, mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore que rien n'est moins salutaire que la morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès qui n'y sentoient pas de danger, ou s'y croyoient supérieurs, ne craignoient point assez de disserter sur la volupté; il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exage-

roient la honte & ſes dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne ſe trouve que dans le ſein de la vertu, mais ils en convenoient ſéchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir beſoin d'être diſcutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faiſoient l'examen du plaiſir; ils s'étendoient ſur une matiere ſi intéreſſante, & s'appeſantiſſoient ſur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'oſai eſpérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les ſoirs ils s'amuſoient de ces peintures vives que je croyois ſi peu faites pour eux; & quelque ſujet qu'ils traitaſſent d'abord, ils retomboient toujours ſur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui inſenſiblement ces diſcours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à ſon ordinaire, s'y amuſoit davantage, & en ſortoit plus tard. Almaïde, de ſon côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaiſir, l'écoutoit avec moins de diſtraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarraſſé, & elle-même ne paroiſſoit pas être plus contente. Enfin les laiſſoit-on ſeuls, je remarquois ſur leur viſage cette joie que reſſentent deux amants, qui, long-temps troublés par une viſite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir ſe livrer à leur tendreſſe. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de

l'autre avec empressement, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux-mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à peu près la même façon de se parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aisément) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit excessivement Almaïde sur sa vertu; pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aie été sage: dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme ils la corrompent. C'est une espece de sottise à vous de n'être pas galants, en nous c'est un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple qui me louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont, répondit-il gravement, on imagineroit que je suis en effet plus estimable que vous, & l'on se tromperoit. Il est aisé à un homme de résister à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'est pas la tendresse qui les y porte, ce sont les sens. Au défaut de ces deux mouvements qui causent tous les jours tant de désordres, elles ont la vanité qui, pour être la source de leurs foiblesses que l'on doit excuser le moins, n'en est peut-être pas la

moins ordinaire ; & ce qui, ajouta-t-il en soupirant & en levant les yeux au ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le désœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses ; l'imagination naturellement vicieuse les adopte & les étend : la passion déjà née, en prend plus d'empire sur le cœur ; ou s'il est encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on se plaît à se présenter, le disposent à la foiblesse. Quand, seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme ; moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister ; c'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible, qu'a-t-elle à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté se contenteront-ils toujours d'illusions ? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment, (& qui sera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un amant tendre, ardent, empressé viendra gémir à ses genoux, & y porter en même temps ses larmes & ses transports, elle trou-

tra dans un cœur qu'elle a tant de fois li-
ré volontairement aux charmes de la mol-
ſſe, ces principes qui ſeuls pouvoient la
ire triompher d'une ſi dangereuſe occa-
on ?

Ah, Moclès! s'écria Almaïde en rougiſ-
nt, que la vertu eſt difficile à pratiquer!
ous êtes moins faite qu'une autre pour le
oire, répondit-il, vous qui, avec tous les
;réments poſſibles, née pour vivre au mi-
:u des plaiſirs, avez tout ſacrifié à cette
ême vertu, qu'aujourd'hui l'on ſacrifie
ıx choſes mêmes qui ſembleroient devoir
moins l'emporter ſur elle. Je ne me flatte
›int, répliqua-t-elle modeſtement, d'être
rivée à la perfection; mais il eſt vrai que
ıi tout craint, ſur-tout ce déſœuvrement
›nt vous venez de parler, & ces livres,
ces ſpectacles pernicieux qui ne peuvent
ı'amollir l'ame. Oui, je le ſais, reprit-il,
c'eſt à ce ſoin continuel de vous occuper,
ıe vous devez principalement votre ſageſſe,
r (& je le vois par nous-mêmes) rien ne
›us livre plus aux paſſions que l'oiſiveté;
ſi elle prend tout ſur nous, qui ſommes
:s moins fragiles, jugez de ce qu'elle
:ut ſur vous. Il eſt vrai, répondit-elle, que
›us avons tout à combattre. Infiniment plus
ıe nous ne penſons, répliqua-t-il, & c'étoit
que je vous diſois. Il faut de plus, que
›us conſidériez que les femmes ſont tou-
urs attaquées, & que (ſi vous en exceptez
ıelques-unes ſans pudeur & ſans principes,

qui même sans aimer, osent les premieres dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces soins, ces pleurs, & cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple.... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage sur vous ; l'exemple doit même d'autant plus vous entraîner, que vous êtes galants par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'ame, que l'on appelle le plaisir d'aimer : moi, par exemple, je suis dans ce cas là. Quand cela ne seroit pas, répliqua-t-elle, né assez heureux pour être inaccessible aux passions, vous aurez toujours...... Ici, Moclès leva les yeux au ciel en soupirant. Quoi ! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque chose ! Ah, Moclès ! si vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oser l'être de soi ? Quoi ! vous auriez voulu connoître l'amour ? Oui, répondit-il tristement ; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre sans doute à vos yeux avec des foiblesses dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable ; mais en vous

tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse, je crains de vous faire trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté, qu'il n'est glorieux de résister à la tentation. En vous confiant mes foiblesses, je suis forcé de vous parler de mes triomphes; ce que je perds d'un côté, il semble que je veuille le regagner de l'autre; & je ne sais si je ne dois pas craindre que vous n'attribuyez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le mensonge.

En achevant ce modeste discours, Moclès baissa les yeux. Oh! vous ne risquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois: Eh bien! vous avez donc été quelquefois tenté de succomber; vous ne m'étonnez pas; on a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'est malheusement que trop prouvé, répondit-il. Hélas! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je sois exempte de ces foiblesses que vous vous reprochez! Quoi, lui dit-il, vous aussi, Almaïde! J'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a longtemps étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens & les confond, soit indépendant de nous-mêmes: cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui

naturellement devoient y rendre mon ame moins acceſſible. Quelquefois je le combattois avec aſſez de ſuccès, dans d'autres temps, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'aſſerviſſoit, entraînoit mon imagination, ſe ſoumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvements ſubjuguent une ame qui ſe plaît à les nourrir, & qui ne ſe trouve heureuſe qu'autant qu'elle y eſt en proie, je n'en ſuis pas ſurpriſe; mais pourquoi y eſt-on expoſé, quand on fait le plus grand, & le plus continu de ſes ſoins, de les anéantir?

Ce que l'on appelle ſageſſe, répondit Moclès, conſiſte beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à ſavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, ſi pour l'être l'on n'avoit pas d'obſtacles à ſurmonter. Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, dites-moi de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le ſang coulant dans les veines avec moins d'impétuoſité, vous rend moins ſuſceptible de deſirs, ſentez-vous encore ces mouvements affreux? Ils ſont beaucoup moins fréquents, repartit-elle, mais j'y ſuis encore ſujette. Je ſuis auſſi dans le même cas, répondit-il en ſoupirant.

Mais nous ſommes fous de parler comme nous faiſons, dit Almaïde en rougiſſant, & cette converſation n'eſt pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit

Moclès en souriant d'un air vain : il est bon de se défier de soi-même, mais ce seroit aussi avoir trop mauvaise opinion de nous, que de nous croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons, ramene nécessairement à de certaines idées; mais il est bien différent de le discuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de se séduire; & nous pouvons, je crois, sans nous tromper, nous répondre de nos motifs, & nous reposer sur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyez que ces sortes d'objets, si dangereux pour les gens qui vivent dans le désordre, puissent faire la même impression sur nous : par eux-mêmes ils ne sont rien; des personnes de la vertu la plus pure, sont quelquefois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matierés prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent les plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrette, & je ne puis cependant y résister; je voudrois savoir si jamais on ne vous a fait de

propositions d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entiere) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver; enfin, prenant son parti; mais oui, répondit-elle avec embarras, & puisque vous voulez le savoir, je vous avouerai naturellement qu'un jour un jeune étourdi qui, (car je ne veux rien vous dissimuler) malgré mon aversion pour les hommes, me paroissoit assez aimable, me trouvant seule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous ne sommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect, ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls; je lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât, il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête, qu'à la lui faire valoir; il osa même m'assurer que je l'aimerois; vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi, & me prenant brusquement entre ses bras, il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi, de grace, du reste d'un récit qui

blesseroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes sens. Qu'il vous suffise de savoir..... Non, interrompit Moclès, vous me direz tout : c'est moins, je le vois, (& ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos sens, ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible, & ce motif, loin d'être louable, ne sauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il est vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuse, vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir, sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées ? Oserez-vous compter sur vous-même, quand vous ne vous serez pas éprouvée ? Ainsi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles sont ses forces ! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire ; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous, que vous pourrez apprendre jusqu'où vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu, ou [ce qui est encore plus essentiel] ce qu'il vous reste encore à dé-

truire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs, qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès; je lui connoissois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui, dans cet instant, le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi! me dis-je avec étonnement; c'est Moclès qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur, & porter à la corruption! L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention, & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances, autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès, que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre, Almaïde continua son histoire.



CHAP.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande question à décider.

JE vous obéirai aveuglément, répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche, & je vais m'en punir en vous confiant, sans déguisement, les circonstances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me semble, que ce jeune homme, dont je vous parlois, m'avoit renversée sur un Sopha; je n'étois pas encore revenue de mon étonnement, qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permît à peine de lui exprimer ma colere, il la lut aisément dans mes yeux, & voulant se précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent; il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée, je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui me trahissoit me porta bientôt ce baiser dans le fond du cœur; il se mêla tout d'un coup à ma colere des mouvements qui ne la laisserent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent, un

feu inconnu se glissa dans toutes mes veines; je ne sais quel plaisir qui, en le détestant m'entraînoit, remplit insensiblement toute mon ame, mes cris se convertirent en soupirs, & emportée par des mouvements auxquels, malgré ma colere & ma douleur, je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible situation! Eh bien! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je, reprit-elle? Quand je le pouvois, je lui faisois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit, je dis que je le crois, car je n'oserois l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes forces & ma fureur: une confusion singuliere régnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue; mais quelle résistance! qu'elle étoit foible; & que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend aussi présent que si je gémissois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu! Ah, Moclès! comment, sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre,

trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi? Comment des craintes si vives ne m'arrachoient-elles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu? Je souhaitois, (mais avec quels efforts! combien ne souffrois-je pas à souhaiter?) que l'on vînt m'arracher au sort qui me menaçoit. En même-temps que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agissoit sur moi avec la derniere violence, & qui cependant déplaisoit moins que le premier, me faisoit desirer vivement que rien ne s'opposât à ma défaite. En rougissant de ce que je sentois, je brûlois d'en sentir davantage; sans imaginer de nouveaux plaisirs, j'en souhaitois; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un supplice pour moi, & à fatiguer mes sens.

Quelle que fût l'ivresse dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse, continuoit de me la reprocher, lorsque ce jeune homme remarquant, sans doute, l'impression qu'il faisoit sur moi, poussa enfin jusqu'au bout les outrages qu'il me faisoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ses baisers dont il m'accabloit sans cesse, je n'avois point pris d'ailleurs de pré-

cautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle insulte réveilla ma fureur; hélas! ce ne fut pas pour long-temps. Je sentois bien-tôt augmenter mon désordre; jusqu'aux efforts que je faisois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables, dans un ravissement dont il me seroit impossible de vous donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement, entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglants affronts.

Quel état! s'écria Moclès, & que j'en crains les suites! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne sais pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il est extraordinaire, dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même paroissoit au comble de l'égarement, ses yeux, dont je ne pouvois soutenir l'éclat & l'impression, changerent; une sorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur: il chancela, & en me pressant dans ses bras, avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juste punition des maux qu'il m'avoit faits!) aussi foible que je l'étois moi-même.

En ce moment, mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit; mais cette confusion secrette dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas, aux mouvements que j'avois éprouvée, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il est important d'essayer, son ame; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il fait sur vous les impressions que vous

de vertu ; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence ? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs ; & quoique pour toutes les femmes, cette loi ne soit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs savoit-elle comment Moclès la prendroit ? Peut-être si elle eût été sûre qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se seroit-elle étourdie la-dessus ; mais, s'il s'en tenoit simplement au mépris !

Après qu'ils eurent agité quelque temps en eux-mêmes de quelle maniere ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentiments auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le sophisme ; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réussît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour se défendre,

ſeulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de ſe ſéduire, ou à ſe juſtifier de ſa ſéduction !

Oh ! parbleu, dit alors le Sultan, on peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne ſera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne ſais pas pourquoi vous êtes ſi étonné qu'il ait fait tant de réflexions; il me ſemble que la ſituation où il ſe trouvoit exigeoit qu'il en fît quelques-unes. Quelques-unes, paſſe, répondit Schah-Baham, & c'eſt préciſément, parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas beſoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fuſſent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le temps qu'ils ſe donnoient pour cela. Vous avez riſqué de faire une remarque judicieuſe, reprit la Sultane. Vous avez riſqué ! dit Schaha-Baham, oſerois-je bien vous demander ce que cela veut dire ? Vous avez de petites façons de parler auſſi peu reſpectueuſes que j'en connoiſſe, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la ſultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuſes, qui occupoient Almaïde & Moclès, ſe ſuccédoient avec une extrême promptitude; & ſi vous vouliez bien y penſer, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas ſuſpendre deux minutes leurs réſolutions. Eh bien ! répliqua le Sultan, le conteur eſt donc une bête, s'il

emploie tant de temps à rendre ce que les gens dont il parle, penserent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il; mais je ferois encore mieux que tout cela; car, ce que je trouverois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air si sérieux & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si long-temps le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, repartit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en soyez pas surprise, continua-t-il, & ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il sera dans ma bouche. Je suis désolé que ce jeune téméraire qui vous ménegea si peu, n'ait pas eu le temps d'achever son crime. Ah, Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi? Parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-temps, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point

répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi d'interroger sur ce qui m'agite, une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractere & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire sans rien risquer. C'est cela même, reprit-il, qui me feroit presque desirer que vous fussiez plus instruite, car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me confier jusqu'à vos plus intimes mouvements, m'en auroit convaincu. Sachons toujours ce qui vous occupe, répliqua-t-elle, peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout .... Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe, est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage, je vais vous dire ce que c'est, & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être sur un pareil article, dans une si profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous êtes, vous ne soyez pas tourmentée des mêmes

idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaïde, parlez, je vous en conjure. Eh bien! lui dit-il, je pense qu'il est possible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il! s'écria-t-elle, & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour; [car, quelque chose que vous en puissiez croire, il n'est pas douteux que ce qui vous est arrivé avec ce jeune homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite] moi, je l'ai toujours fui, est-ce là de quoi nous croire si parfaits? mais, direz-vous, nous avons eu des desirs, & nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle-là? savions-nous ce que nous desirions? sommes-nous même bien sûrs d'avoir eu des desirs? non, notre orgueil nous a trompés: ce que nous avons pris pour les desirs les plus ardents, étoient, sans doute, de bien légeres tentations. Ce n'est, peut-être, que par ignorance que nous nous y sommes mépris; plût au ciel! mais s'il est vrai [comme je le crains bien] que la seule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire seulement que nous en remporterions, nous ait trompés là-dessus, dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu? Nous nous sommes flattés d'être vertueux, pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous

osions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela est vrai, dit Almaïde, vous venez de faire là une affligeante réflexion! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua-t-il d'un air triste, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à savoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi; mais, comme je vous le disois tout à l'heure, nous ne savons réellement ce qui en est, & vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu? dans la privation absolue des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut savoir quelle est la chose qui les flatte le plus? celui-là seul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas; que peut-il donc sacrifier? Rien, une chimere; car, quel autre nom donner à des desirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore? & si, comme cela est décidé, la difficulté du sacrifice en fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une

idée ? Mais après s'être livré aux plaisirs, & s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde, il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laissant à Almaïde le temps de la réflexion, elle ne sentît combien les raisonnements qu'il employoit étoient faux; nous avons osé le croire, & dès ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien aise, continua-t-il, & je vous loue sincérement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un & sur l'autre que des idées fausses. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul, on est sans cesse tourmenté du desir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité, en a sûrement plus de négligence sur ses devoirs; en proie à des distractions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le temps que sans cette tourmentante idée qui l'obsede toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle savoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle seroit plus tranquille, elle

ſeroit plus parfaite : il faut donc connoître le vice, ſoit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, ſoit pour être ſûr de la ſienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une ſituation à ne pouvoir guere ſaiſir que ce qui, en lui démontrant la néceſſité du plaiſir, la délivroit de la crainte des remords, ce ſophiſme la fit friſſonner ; elle demeura quelques moments interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer ſur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant ſur ſa terreur, elle me parut enfin plus ſurpriſe qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en ſerions plus parfaits ? Mais vraiment, répliqua-t-il, je n'en doute pas ; car, conſidérez de grace la poſition où nous ſommes, & jugez s'il en eſt de plus horrible. Je ne le vois que trop, dit-elle ; elle eſt réellement épouvantable !

Premiérement, continua-t-il, nous ne ſavons pas ſi nous ſommes vertueux ; état triſte pour des gens qui penſent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul malheur qu'entraîne notre ſituation : il n'eſt que trop certain que, contents de la privation que nous nous ſommes impoſée, il y a mille choſes plus eſſentielles, peut-être, ſur leſquelles nous nous ſommes crus diſpenſés de nous obſerver ; par conſéquent, à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des cri-

mes réels, ou (ce qui, ſans être de la même importance, a cependant des inconvénients conſidérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous ſuppoſant tels que nous nous ſommes crus juſques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choiſie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différents fardeaux au choix d'un homme, il n'eſt pas douteux que ce ſera du plus léger qu'il ſe chargera.

Je vous entends, dit-elle en ſoupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de ſcrupules ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baiſſant les yeux; & comment n'en être pas tourmenté, quand le ſeul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant! Ce moyen, reprit-il vivement, eſt dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je ſuppoſe (& plût au ciel que je ne ſuppoſaſſe rien,) que fatigués de notre incertitude, ſentant enfin qu'il eſt de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaiſir, & juger de ſes charmes par nous-mêmes; quel ſeroit le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu? Pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela ſeroit à riſquer; mais il me ſemble que ſans trop de préſomption, nous pouvons un peu compter ſur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le préſume, ce plaiſir eſt moins ſéduiſant qu'on ne

le dit, ce ne ſera pas la peine de nous livrer à des choſes à la privation deſquelles, flatteuſes ou non, l'on a attaché de la gloire : ſi au contraire, elles peuvent porter dans l'ame un trouble auſſi grand qu'on l'aſſure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous ſerons ſûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raiſonnement, que ſans doute Almaïde auroit déteſté, ſi elle avoit été plus à elle-même, fit ſur une ame qui n'attendoit plus pour ſuccomber que l'apparence d'une excuſe, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque temps avec des yeux incertains & troublés, je ſens comme vous, lui dit-elle, la néceſſité abſolue de cette épreuve ; mais avec qui la pourrions-nous faire en ſûreté ?

A ces mots elle ſe pencha languiſſamment ſur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ſes bras. Je crois, lui répondit-il, que ſi nous la voulions haſarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous ſommes ſurs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne ſoit par une grande recherche de la vertu, que nous nous déterminons à des actions qui ſemblent la bleſſer, nous ſommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curioſité qui ne part que d'un ſi bon principe. De quelque façon que ce puiſſe être enfin, nous y gagnerons, puiſqu'au moins le ſou-

venir de notre chûte nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondît rien, elle paroiſſoit encore incertaine; Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui oppoſa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, diſoit-il, que s'ils trouvoient dans leurs premiers eſſais aſſez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allaſſent pas plus loin. Elle y conſentit, bientôt ils s'égarerent, & irritant leurs deſirs par des choſes qui, quoique elles fuſſent faites ſans graces, & avec maladreſſe, n'en prenoient pas moins d'empire ſur leurs ſens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils ſentoient, jugerent à propos de pourſuivre, ou ne purent s'arrêter, &...... Tout d'un coup vous devîntes autre choſe, interrompit le ſultan? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je ſais bien pourquoi, c'eſt que cela eſt incompréhenſible; car il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent tout ce que votre brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible majeſté, repartit Amanzéi; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût impoſé à l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, répliqua le ſultan; & dites-moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus? Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna ſur elle de grands ſoupçons,

& l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès, quoiqu'elle fût extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure, elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le sultan ; oh oui ! votre réflexion est juste : eh bien ! je n'en ai rien dit, mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout ; si je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez, allez, soyez-en certain ; ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzéi, souffre des difficultés ; Moclès, pour un homme jusques alors si irréprochable, m'a paru avoir bien de l'expérience. Ceci change la these, dit le sultan, car...... ah oui ! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la sultane ; c'étoit elle, c'étoit lui : pourquoi, sans se tourmenter tant, ne pas penser que tous deux étoient de mauvaise foi ? Vous avez raison, répliqua le sultan, à la rigueur cela se pourroit : il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre, je ne sais pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que disent-ils après ? Ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins.

Moclès fut le premier qui revint de son égarement, il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaï-

de ; & sa raison reprenant peu à peu son empire, à l'étonnement succéda l'horreur : il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter, à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur, il leva douloureusement les yeux sur lui-même, & se retraçant tout ce qu il avoit fait pour séduire Almaïde, combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amere.

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée, ne distinguant pas les objets aussi-bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit enfin que le désespoir où elle le voyoit lui fît sentir sa chûte, soit que d'elle-même elle connût tout ce qu'elle avoit à se reprocher : Ah, Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint, il s'accusa de l'avoir séduite, la plaignît, tâcha de la consoler, & lui parla en homme vraiment humilié sur le danger qu'il y a à compter trop sur soi-même. Enfin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur & le repentir le plus sincere, sans oser la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde restée seule, n'en fut ni moins honteuse ni plus tranquille ; elle passa toute la nuit à pleurer & à se reprocher tout, jusqu'au reproche qu'elle avoit à faire à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de va-

nité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus austere...... Voilà qui acheve de me décider, interrompit le sultan, ce n'étoit pas lui. Et Almaïde, continua Amanzéi, toujours inconsolable, quelques jours après suivit son exemple. Ceci me dérange, reprit le sultan, il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais question plus difficile à décider ne s'étoit offerte à mon esprit, & je la laisse à résoudre à qui le pourra.



CHAPITRE X.

Où, entr'autres choses, on trouvera la façon de tuer le temps.

QUELQUE goût que j'eusse pris pour la morale, je commençois à m'ennuyer chez Almaïde, lorsque Moclès la séduisit. Un jour plus tard j'en serois sorti, persuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes insensibles, ma patience heureusement me sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai longtemps; les ridicules ou les vices d'un genre qui m'étoit déjà connu, me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un faubourg d'Agra, qui étoit rempli de maisons fort ornées; celle

pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune ſeigneur qui n'y logeoit pas; mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis ſur le ſoir arriver myſtérieuſement une dame qu'à ſa magnificence, & plus encore à la nobleſſe de ſon air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ſes charmes; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modeſtie, & une phyſionomie ſi douce, que je ne pus la voir ſans m'intéreſſer à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il ſembloit qu'elle fût étonnée de la démarche qu'elle faiſoit; elle ne parla qu'en temblant à l'eſclave qui la conduiſoit, & ſans oſer lever les yeux, elle vint s'aſſeoir ſur moi en rêvant; mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle ſeule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus triſtes réflexions, après avoir ſoupiré pluſieurs fois, ſes beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroiſſoit cependant plus tendre que vive, & elle ſembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine eſſuyé ſes pleurs, qu'un jeune homme fort bien fait, & mis proprement, entra avec impétuoſité, & en chantant, dans le cabinet. Sa préſence acheva de troubler la dame; elle rougit, & en détournant ſes yeux de deſſus lui, & en ſe cachant le viſage, elle

tâcha de lui dérober la confusion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & se jetant à ses genoux : Ah Zéphis ! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas ! est-ce Zéphis que je vois ici ! est-ce vous ! vous que j'adore, & que je n'osois presque pas y espérer ! quoi ! c'est vous qu'enfin je tiens dans mes bras !

Oui, répondit-elle en soupirant, c'est moi qui n'aurois jamais dû venir ici, c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette solitude, s'écria-t-il, en lui baisant la main ! Ah ! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de regrets ! Les preuves que je vous y donne de ma foiblesse, deviendront plus cruelles pour moi, à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir, & elles s'en effaceront, Mazulhim ; ou si vous vous les rappellez quelquefois, ce ne sera que pour me mépriser de ce que j'aurai fait pous vous. Mais quelle erreur ! répliqua-t-il d'un ton badin ; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimeres : savez-vous bien qu'*au vrai*, je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous ; & vous doutez de mes sentiments ! Non, je n'ai pas le bonheur d'en douter, reprit-elle tristement ; je sais que vous ne pouvez être ni constant, ni fidele ; je doute même que vous sachiez aimer ; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je

viens dans ces lieux vous le dire encore. Je ſens ma foibleſſe dans toute ſon étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les ſuites, & pourtant j'y cede. Ma raiſon me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, ſavez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel de ne me pas voir auſſi tendre que je le ſuis? Ah! Mazulhim, s'écria-t-elle, eſt-ce ainſi que vous ſentez tout ce que je vous ſacrifie, & que vous raſſurez mon cœur! Je vous aime, Mazulhim; ſi vous me connoiſſiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous; dites-moi que vous deſirez qu'il y ſoit toujours. Si vous ſaviez combien j'ai beſoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuſeriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'eſt à vous ſeul aujourd'hui que mon bonheur eſt attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'eſt mon ſeul bien & mes uniques vœux. Seroit-il vrai que vous fuſſiez incapable de penſer pour moi comme je penſe pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteſte.... Mazulhim, interrompit-elle, laiſſez-moi le ſoin de vous juſtifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le perſuader. Je vous avouerai, madame, reprit-il d'un air plus ſérieux que touché, que je ne

ne me croyois pas aſſez malheureux pour que les preuves que depuis ſix mois j'ai tâché de vous donner de ma tendreſſe, vous en euſſent auſſi peu perſuadée. Je ſens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inſpirer, ne va jamais ſans un peu de défiance; ſi celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la ſerrant dans ſes bras, je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaiſir de vous trouver ſi délicate, me feroit oublier combien vous êtes injuſte; mais c'eſt de votre repos qu'il s'agit ici, & ſi vous connoiſſiez mes ſentiments, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'eſt infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés, mais elle ſe défendit d'un air ſi vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend ſeulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi! Zéphis, lui dit-il, eſt-ce ainſi que vous me prouvez votre tendreſſe, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne ſuis pas venue ici ſans ſavoir à quoi je m'expoſois, & vous me verriez verſer moins de larmes, ſi je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendreſſe; je vous aime, & ſi je n'en croyois que les mouvements de mon cœur, je ſerois entre vos bras; mais, Mazulhim, il en eſt encore temps, & nous ne

ſommes pas encore aſſez engagés l'un à l'autre, pour que vous deviez me cacher vos ſentimens. Il n'y a pas de temps où il ne me ſoit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas ; mais jugez combien j'aurois à me plaindre de vous, jugez quel ſeroit mon état, ſi je ne l'apprenois qu'après que ma foibleſſe ne vous auroit rien laiſſé à deſirer ! Dominé par le deſir de plaire, accoutumé à l'inconſtance par des ſuccès qui ne ſe ſont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être eſt-ce ſans paſſion pour moi que vous m'avez attaquée : examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma deſtinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuſe. Si ce n'eſt pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, ſi vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer ; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour, mais je mourrois de honte & de douleur, ſi je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles & les pleurs que Zéphis verſoit en les prononçant n'attendriſſent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il ; mais que je les mérite peu ! eſt-il poſſible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets mépriſables, qui ſeuls juſqu'à ce jour ont paru m'occuper. J'avoue que la façon dont j'ai vécu à

pu donner lieu à vos ſoupçons; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'euſſe joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loiſirs, la honte de les avoir aimées? Il eſt vrai, je craignois l'amour; eh! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes ſans mœurs & ſans principes, qui, dans l'inſtant même qu'elles me ſéduiſoient le plus par leurs agréments, me ſauvoient par leur caractere, du danger d'une paſſion! Je ſuis, dites-vous, accoutumé à l'inconſtance par le ſuccès? M'eſtimez-vous aſſez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattaſſe d'en avoir eu quelques-uns? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez ſi vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confuſion; pas une enfin qu'au prix de tout mon ſang, je ne vouluſſe n'avoir point remportée, puiſqu'elles me rendent moins digne de vous!

Zéphis, à ces paroles, parut un peu raſſurée, & tendit la main à Muzulhim, en attachant ſur lui ſes beaux yeux, avec cette expreſſion tendre & touchante que l'amour ſeul peut donner. Oui, Zéphis, continua Mazulhim; je vous aime! ah! combien vivement! avec quel plaiſir je ſens à vos genoux, qu'au milieu même des tranſports les plus ardents, ce n'étoit pas à l'amour que je ſacrifiois! qu'il m'eſt doux de le connoître; & de ne le connoître que par vous! ſans vos charmes, même ſans vos vertus, j'au-

rois, ſans doute, ignoré toujours ce ſentiment auquel, juſques à vous, je refuſois de me livrer. C'eſt à vous ſeule que je le dois, c'eſt pour vous ſeule que je veux en être éternellement rempli !

Ah, Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous ſerions heureux ſi vous penſiez ce que vous me dites, s'il eſt vrai que vous m'aimez, vous m'aimerez toujours ! A ces mots, elle ſe pencha ſur Mazulhim, & en le ſerrant tendrement dans ſes bras, elle approcha ſa tête de la ſienne. La plus tendre ivreſſe étoit peinte dans ſes yeux, & bientôt Mazulhim, par ſes tranſports, en pénétra toute ſon ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avois vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fût, cependant, à rendre Mazulhim, l'amant du monde le plus heureux, elle ne put ſans ſe reſouvenir de ſes craintes, & peut-être de ſa vertu, le voir ſi près de ſon bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui oppoſant la plus foible réſiſtance ; mais ne pouvez-vous.... Ah, Zéphis ! interrompit-il, Zéphis ! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendreſſe !

Zéphis ſoupira, & ne répondit rien : plus vaincue par ſon amour qu'elle n'étoit perſuadée de celui de ſon amant, elle céda enfin à ſes deſirs. Trop heureux Mazulhim ! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit

elle pas le prix! aussi Muzulhim m'en parut-il vivement frappé; tout l'étonnoit; tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que pour la situation où il se trouvoit, elle duroit trop long-temps, & qu'elle sembloit même suspendre, ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat, plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse: mais enfin, on ne sauroit s'y plaire toujours, & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. J'eus quelques instants assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour, & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi, & plus long-temps que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter: il étoit vif sans être ardent, il louoit, il admiroit toujours: mais n'est-ce donc que par des éloges qu'un amant sait exprimer ses desirs?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphis s'apperçut du peu de succès de ses charmes: elle n'en parut ni surprise, ni choquée, & tournant ses beaux

yeux vers ſon amant, levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux ſourire ; je ſuis plus heureuſe que je ne le penſois.

Mazulhim à ce diſcours, qui ne lui parut qu'inſultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée qu'elle ſembloit en avoir priſe. Forcé enfin de ſe rendre juſtice : hélas, madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'eſt que vous m'avez attriſté ! Votre trouble me divertit, répondit Zéphis ; mais votre douleur m'offenſeroit. Il ſeroit trop cruel pour moi, que vous cruſſiez mon cœur bleſſé... Ah, Zéphis ! interrompit Mazulhim, qu'il eſt affreux d'avoir tort avec vous, & difficile de s'en juſtifier ! Ceſſez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un inſtant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendreſſe, que par les choſes que vous vous reprochez.

Ah ! cela, comme l'on dit, eſt bon pour le diſcours, dit le ſultan ; mais dans le fond de l'ame, cette dame-là n'étoit ſûrement pas contente. Premiérement, c'eſt que par ſoi-même, cela eſt affligeant, & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes, n'en ſauroit divertir une, ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle ſeroit bien capricieuſe. D'ailleurs, c'eſt que le ſentiment n'eſt pas une choſe ſi conſolante, quand cela arrive, qu'on pourroit bien dire.

A ce propos, je me ſouviens qu'un jour

[j'étois parbleu bien jeune,] c'étoit une femme. Je vous dirai pas comment cela arriva; nous étions pourtant deux..... Réellement, je ne m'en ſerois jamais défié; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup..... je ne ſais pas trop comment vous dire cela. Eh bien! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galants, plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois; mais il eſt vrai que c'étoit une choſe bien attendriſſante. Je lui dis pourtant, entre autres choſes qu'il ne falloit déſeſpérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès... Eh! finiſſez votre cruelle hiſtoire, interrompit la ſultane. Je trouve aſſez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me ſoit point permis de faire un conte, & chez moi ſur-tout. De là, comme je vous diſois, pourſuivit-il; j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela ne faſſe un certain plaiſir; par conſéquent la dame Mazulhim qui diſoit de ſi belles choſes.... Auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la ſultane, cela eſt probable; mais ſachez pourtant que ce que vous croyez ſi fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embarraſſe. Ah! oui, reprit le ſultan, je n'aurois, par exemple, qu'à...... mais n'ayez pas peur! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parût de ſon aventure, il me ſembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque chose peut, lui dit-il, me consoler de cette affreuse disgrace, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur votre cœur; que de femmes me détesteroient, si elles avoient autant à se plaindre de moi! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je serois peut-être comme elles, si je pouvois attribuer cet accident à votre froideur; mais si, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour seul trouble vos sens, je ne trouve dans cette aventure que mille choses plus flatteuses pour moi que tous vos transports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez; peut-être aussi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en souriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute; mais quel que soit le motif de mon indulgence; ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous pardonne. Je vous avertis au reste, que je serois moins tranquille sur le plus simple soupçon sur votre fidélité, que sur ce que vous appellez un crime. Oui, Mazulhim, soyez-moi fidele; & puissé-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement. Ce que j'y perdrois du côté de ce que vous appellez des plaisirs, ne le trouverois-je pas bien dans la certitude que vous seriez constant?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhin qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire cesser son malheur. Zéphis se prêtoit à ses désirs avec une complaisance qu'intérieurement, peut-être, il n'approuvoit pas,

parce que de moment en moment, elle le rendoit moins excuſable. Cette complaiſance même devenoit plus tendre, inſenſiblement elle augmentoit; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ſes yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il ſembloit que ce ne fût que dans cet inſtant qu'elle ſe fût véritablement rendue: elle n'avoit juſques-là, que ſouffert les empreſſements de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance inſéparable du premier moment que tant de femmes jouent, & que ſi peu ſentent, avoit ceſſé. Zéphis ſoutenoit ſans embarras les éloges de Mazulhim, & paroiſſoit même deſirer qu'il pût ſe mettre à portée de lui en donner de nouveaux: elle rougiſſoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faiſoit rougir; ſes regards ne ſe détournoient plus de deſſus les objets qui d'abord avoient paru les bleſſer; la pitié que Mazulhim lui inſpiroit, enfin n'eut plus de bornes; cependant.....

Ah! oui, interrompit le ſultan, cependant... J'entends bien, voilà un impertinent homme! Je ne connois rien qui ſoit à la longue plus inſupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis; je ſuis bien ſûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Sultane, je le ſuis du contraire; ſe fâcher d'un pareil malheur, c'eſt le mériter. Bon, reprit le Sultan, penſez-vous qu'une femme faſſe une pareille réflexion? Ce qu'il y a de certain pour moi,

c'eſt qu'en pareil cas je me fâcherois, & ſi je ne m'en croirois pas moins raiſonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis, car, à ce que je vois, en cela comme en tout autre choſe, chacun a ſon goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzai, l'obſtination du malheur de ſon amant me parut l'ennuyer; ſoit qu'ayant plus fait pour lui que la premiere fois, elle crût le mériter moins; ſoit qu'étant en ce moment plus favorablement diſpoſée, elle trouvât dans ſa raiſon moins de force pour le ſoutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de ſon infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne penſant pas de Zéphis auſſi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus ſage, ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me ſembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montroit moins encore de préſomption dans Mazulhim, que la mauvaiſe opinion qu'il oſoit avoir de ſes charmes.

Malgré ſon trouble, il lui échappa un ſouris malin qui ſembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point perſonne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuſe. Sûre qu'il en ſeroit bientôt puni, elle ſe livra à ſes ridicules entrepriſes, avec une intrépidité que toute femme eſt aſſez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'eſt point dans toutes juſtifiée par le ſuccès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre

qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on pût le féliciter, & quels que fussent ses efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Muzulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne pussent dans ses malheurs, lui laisser aucunes ressources. Ce que je dis toutefois sans vouloir en offenser aucune; & que sait-on, d'ailleurs, si ce seroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisoit si-bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit, mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois assurément eu tort, répondit-il, mais je ne devois pas m'y attendre; une expérience de dix ans toujours heureuse, me faisoit croire toujours possible, ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah, Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes desirs de nouvelles raisons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié. Zéphis! reprit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendresse, que

vos charmes ; chaque moment augmente mon ardeur & mon déſeſpoir ; & je ſens... Eh, Mazulhim ! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte ? Non, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un ſeul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaiſirs que vous cherchez, ſi vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos ſentiments me charment & me pénétrent, dit-il ; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finiſſons cet entretien, dit Zéphis en ſe levant. Quoi ! s'écria-t-il, voudriez-vous déjà me quitter ? Ah, Zéphis ! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma ſituation ! Non, Mazulhim, répliqua-t-elle, je vous ai promis de paſſer ce jour avec vous. Eh ! puiſſe-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi ! Mais ſortons de ce cabinet : allons jouir de la délicieuſe fraîcheur qui commence à ſe répandre ; diſtraire votre imagination, la détourner enfin de deſſus les objets qui l'attriſtent, peut-être, Mazulhim, plus on cherche les plaiſirs, moins on peut les goûter ; eſſayons ſi, en y arrêtant moins notre penſée, nous ne nous y diſpoſerions pas mieux.

La généreuſe Zéphis ſortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main, de l'air du monde le plus reſpectueux.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Mazulhim qui employoit ſi mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra

le plus recherché ; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant ; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoissoient, & toutes cependant cherchoient à lui plaire ; sa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit ! ... que ne le croyoit-on pas ! & pourtant, qu'étoit-il ? que ne devoit-il pas à la discrétion des femmes, lui qui ayant pour elles de si mauvais procédés, les ménageoit cependant si peu ?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contents que lorsqu'ils étoient sortis. A l'air modeste de Mazulhim, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'assit sur moi, nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds sur des carreaux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusements qu'il fût en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux peu de temps après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'essuyer de nouveaux affronts, il fut quelques moments sans savoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement

dans ſes bras, & lui donnant les baiſers les plus tendre, ſembla vouloir ſortir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, ſi elle ſe prêteroit aux nouvelles entrepriſes de Mazulhim. Si ſa tendreſſe la ſollicitoit à tout accorder, cette même tendreſſe lui faiſoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne lui refuſoit rien. Deſiroit-il d'être heureux, ou la connoiſſoit-il aſſez peu pour croire qu'elle ſeroit bleſſée, s'il ne cherchoit pas à le devenir? étoit-ce enfin l'amour, ou la vanité qui le ramenoit ſi tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Muzulhim (ſoit qu'il cherchât uniquement à ſe tirer d'une ſituation qui l'ennuyoit, ſoit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulût empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens, charmants quand ils précedent ou ſuivent une converſation ſérieuſe; mais qui par leur frivolité ne ſont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refuſa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empreſſement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaiſance qu'il avoit beſoin qu'elle en eût, elle conſentit par pure générosité, & en hauſſant les épaules, à ce dont il ſe faiſoit de ſi grandes idées, & dont, car il faut lui rendre juſtice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-temps, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins, & comme il étoit l'homme de son temps qui savoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduisit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux ; elle seconda elle-même l'illusion où il la jetoit, & connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, & combien sans elle, la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une ressource pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchants, lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques-là cherchée si vainement, & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles, par lesquels il s'étoit vu long-temps, & si cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le sultan, c'est fort bien fait : *il vaut mieux tard que jamais*, c'est-à-dire que.... N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la sultane, & pensez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence, ou la finesse

de nous laisser quelque chose à deviner ? Je n'en sais rien, reprit le sultan, ce ne sont pas là mes affaires; mais enfin, c'est que, comme vous le savez aussi-bien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidents, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe..... Eh bien ! dites-moi donc un peu, Mazulhim ?

Sire, il fut heureux; mais il savoit mieux offenser, qu'il ne savoit réparer les outrages qu'il faisoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins généreuse que Zéphis, il eût pu pour si peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphis, que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une conversation tendre, où Zéphis mit beaucoup de sentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de temps après, on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la présence de son amant, lui dit mille choses fines & passionnées qui ne me firent pas moins admirer son esprit que sa tendresse. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes, ils n'agissoient pas sur lui aussi vivement que sur moi, & il me parut que son orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis, que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui, & dont malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance, elle étoit uniquement remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; son cœur inaccessible au sentiment, languissoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inspirer des desirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & sembloit attendre avec impatience que le souper finît. Il le lui dit lui-même; mais soit qu'elle n'eût pas si bonne opinion que lui de l'après-souper, elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la pressa, bientôt.... Ah, Mazulhim! que tu aurois été heureux, si tu avois su aimer!

Peu de temps après, Zéphis sortit, & Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations d'amour & de reconnoissance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop estimable, pour qu'il pût s'attacher constamment à elle; elle étoit vraie, sans fard, sans coquetterie; Mazulhim étoit sa premiere affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu, qu'une liaison où il ne trouvoit ni plaisir ni amusement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui nées sans sentiment & sans pudeur, ont mille aven-

tures, ſans avoir un amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuſer de chercher plus encore le déshonneur que le plaiſir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plût aux femmes de ce genre, & qu'à ſon tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la ſultane, comment un homme de ſi peu de mérite avoit-il pu toucher une perſonne auſſi eſtimable que vous nous avez peint Zéphis ? Si votre majeſté vouloit bien ſe reſſouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonneroit moins qu'il eût ſu plaire à Zéphis ; il avoit des agréments, & ſavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne ſeroit pas la premiere femme raiſonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat, & votre majeſté n'ignore pas qu'on ne voit autre choſe tous les jours. Sans doute, dit le ſultan, par exemple, il a raiſon, l'on ne voit que cela; au reſte, ne me demandez pas pourquoi, car je n'en ſais rien. Ce n'eſt pas à vous non plus que je le demande, reprit la ſultane. Ce ſont des choſes, qu'avec tout l'eſprit que vous avez, il me paroît ſimple que vous ne ſachiez pas.

Qu'une femme raiſonnable, continua-t-elle, ſe rende à un amour également tendre & conſtant ; que ſûre des ſentiments & de la probité d'un homme qui l'aime (ſi toutefois quelque choſe peut jamais l'en aſſurer) elle ſe livre enfin à lui, cela ne me ſur-

prend pas ; mais qu'elle ſoit capable de foibleſſe pour un Mazulhim ! voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzéi, ne ſeroit pas ce qu'il eſt, ſi...... Si, ſi, interrompit le ſultan, allez-vous faire long-temps les beaux eſprits ? & ne vous ſouvient-il plus que j'ai défendu les diſſertations ? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une ſoit une bégueule, & l'autre un fat ? Eh bien ! elle l'aime tel qu'il eſt. Vous voulez ſavoir pourquoi, que ne demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il étoit femme ? croyez-vous qu'il ſe ſouvienne de cela, lui, à préſent ? Vous êtes cauſe, au reſte, avec tous vos diſcours, que les contes que l'on me fait, ne finiſſent point, & cela m'excede. Voyons, émir, où en étiez-vous ? que devint cette Zéphis ſi raiſonnable qu'elle ennuie ? quelle fut la fin de tout cela ?

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzéi ; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus ſecretement qu'il put. Ou les ménagements qu'il eut pour elle ne furent pas aſſez habilement employés pour la tromper long-temps, ou les infidélités qu'il lui faiſoit étoient trop fréquentes & trop marquées, pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe plaignit ; mais comme avec toutes les délicateſſes de l'amour le plus tendre, elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aiſément à bout de la calmer.

Il continua ſes infidélités, & elle recommença ſes reproches. Enfin il s'impatienta, & peu touché de ſon amour & de ſes larmes, il rompit abſolument avec elle, & la laiſſa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la froideur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le ſultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'eſt que j'aurois fait de même. Je ſais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertiſſe, ennuyé tout comme lui. Ce n'eſt pourtant pas que je ſois un Mazulhim, je penſe qu'on ne me le reprochera pas; mais c'eſt qu'il ne laiſſe pas d'être plaiſant de quitter des femmes, quand ce ne ſeroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en diſent.



CHAPITRE XI.

Qui contient une recette contre les enchantements.

TROIS jours après que j'eus vu Zéphis, pour la premiere fois, Mazulhim arriva ſeul. A peine avoit-il eu le temps de donner quelques ordres, qu'une petite femme, dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin,

elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit pas facilement remarquée. Aussi, étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il, en la voyant, c'est vous? mais savez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure.

Cette beauté, malgré ces airs enfantints, s'avança vers Mazulhim, avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder: vous aviez raison, lui dit-elle, de me dire que votre petite maison étoit jolie; mais, c'est qu'elle est charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela est divin! N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est la plus jolie du faubourg! Ne diroit-on pas à ce propos, répliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci est charmant! continua-t-elle, galant au possible! Je suis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaise. Oh! pour moi, répliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'est pas que je ne sache, aussi-bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais.... Vous ne la pratiquez pas, interrompit-il, oh! pour cela l'on vous rend justice. C'est que cela est vrai au moins, reprit-elle, exactement, je ne suis point fausse. Hier,

quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me proposâtes de venir ici.... Je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractere ne me le permit point; je suis franche, naturelle, vous me plaisez, & me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en haussant les épaules, voilà une belle idée! j'en panserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai, vous êtes charmant, reprit-elle; mais dites-moi donc? y-a-t-il long-temps que vous êtes ici? J'arrivois, repartit-il, & j'en rougis, j'en suis confondu: mais vous avez pensé être ici la premiere. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en savoir gré. Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés. Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous dise des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Areb-cham. Ne lui a-t-elle fait que cela, demanda-t-il? Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui, demanda-t-il encore?

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction, puis les ramenant sur

ſa montre ; mais, quelle folie donc, Mazulhim, lui dit-elle, eſt-ce que nous ſerons ſeuls tout le jour ? Voilà une aſſez bonne queſtion, répondit-il ; ſans doute nous ſerons ſeuls. Mais vraiment, réprit-elle, je n'avois pas compté là-deſſus : laiſſez donc, ajouta-t-elle ſans aucun deſir qu'il finît, ni qu'il continuât (auſſi ne s'en embarraſſa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne reſſemble à rien ; & à propos de quoi être ſeuls, s'il vous plaît ? Il me ſemble, répondit froidement Mazulhim, que cette converſation n'empêchoit pas de s'amuſer, que cela étoit convenu entre nous. Convenu, dit-elle, quel conte ; où avez-vous donc pris cela ? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure ; après tout, cela m'eſt égal, & je ſaurai bien vous contenir. Ah ! pour cela, laiſſez donc, vous avez des façons ſingulieres. Pas trop, il me ſemble que je ne ſuis pas plus ſingulier qu'un autre. D'ailleurs, étant enſemble comme nous y ſommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah, Zulica ! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous penſez de ce plafond ; c'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure ; tel qu'il eſt, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'aſſeyant ſur ſes genoux, & ſelon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y penſe, reprit-elle, il faut que je ſois bien folle pour croire que vous me

ſerez fidele, vous qui ne l'avez encore ét
à perſonne. Ah ! ne parlons pas de cela
répliqua-t-il en s'occupant toujours, (&
grace aux bontés de Zulica) fort commo
dement; vous ſeriez peut-être embarraſſée
ſi j'étois plus conſtant que vous me ſoup
çonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas m
laiſſer ! dit-elle, en ne faiſant pas le moindr
mouvement pour lui échapper, ou pour l
contraindre. A l'égard de la conſtance, con
tinua-t-elle auſſi froidement que s'il n'eû
pas continué, j'en ai dans le caractere
j'oſe le dire. Ce n'eſt pas aujourd'hui un
vertu que la conſtance, tant elle eſt com
mune, répondit-il, & l'on peut, ſans ſ
vanter, dire qu'on en eſt capable; vous ave
pourtant, malgré celle dont vous pouve
vous piquer, changé quelquefois. Pas tant
n'allez pas croire cela. Mais je ſais, & vou
ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les amant
que vous avez eus. Eh bien ! dit-elle, en c
cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'
moi d'en avoir davantage: finiſſez donc
vous me tourmentez ! Beaucoup moins qu
je ne le devrois. Mais enfin, répliqua-t-elle
c'eſt toujours plus que je ne veux. Quoi ! lu
dit-il, ne m'aimez-vous pas ! allez-vous avoi
un caprice? N'avons-nous pas tout réglé
Eh mais... Ah ! Mazulhim ! vous me déplai
ſez ! C'eſt un conte, répartit-elle froidement
cela ne ſe peut pas.

Alors il la poſa doucement ſur moi. J
vous aſſure, Mazulhim, lui dit-elle en s'
arrangeant

arrangeant, que je ſuis outrée contre vous; je vous le dis, c'eſt que je ne vous pardonnerai jamais une telle inſulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entr'autres choſes, il avoit la mauvaiſe habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre perſonne, il lui déplut en effet à un point qu'on ne ſauroit imaginer. Cependant, malgré ſa colere, elle attendit, & ſa vanité lui fit ſuſpendre ſon jugement. Dans toutes les occaſions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes aſſurément) on ne lui avoit jamais manqué: c'étoit pour elle une preuve inconteſtable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit ſi peu digne d'eſtime, de quels prodiges, ſi l'on en croyoit le public, n'étoit-il pas capable! Si (comme la choſe lui paroiſſoit aſſez avérée) elle n'avoit rien à ſe reprocher, par quel haſard Mazulhim qui, diſoit-on, n'avoit jamais eu tort avec perſonne, en avoit-il avec elle un ſi ſingulier? Elle avoit ouï dire à tout le monde qu'elle étoit charmante; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne la méritât pas, au moins par quelque endroit; donc ce qui lui faiſoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, ne pouvoit pas durer.

Avec ces conſolantes idées, & d'ouï-dire en ouï-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit ſon dépit le mieux qu'il lui étoit

poſſible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galants ſur les beautés qui ſembloient le toucher ſi peu. Il falloit, diſoit-il, que pour le rendre tel qu'il ſe trouvoit, tous les magiciens des Indes euſſent travaillé contre lui ; mais, continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres ? Aimable Zulica ! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica, plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui répondit que par des ſouris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'oſoit donner toute l'expreſſion qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des magiciens ? Je vous conſeille de vous raccommoder avec eux ; des gens capables de jouer de pareils tours, ſont de dangereux ennemis ! Ils le ſeroient moins, ſi vous vous étiez bien miſe en tête de leur en donner le démenti, répondit-il ; & je doute auſſi que malgré leur mauvaiſe volonté, ſi je vous aimois avec moins d'ardeur, j'euſſe éprouvé.... Oh ! c'eſt un propos auquel j'ajoute aſſez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle-même le temps que l'on pouvoit reſter enchanté, croyoit alors avoir accordé aſſez de répi. Je ſais bien, reprit-il, que ſi vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente ; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, répliqua-

t-elle; que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, & j'osois espérer..... Vous prenez assurément bien votre temps pour railler, interrompit-elle, vous avez raison, rien n'est si glorieux pour vous, que cette aventure! Mais, Zulica, ne voudriez-vous donc jamais sentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire & perpétuer mon humiliation? C'est, je vous jure, dit-elle, ce dont je me soucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, si vous vous en souciez si peu, de quoi vous fâchez-vous tant? Vous me permettrez de vous dire, monsieur, que c'est une fort sotte question, que celle que vous me faites.

A ces mots elle se leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir; laissez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre? Assurément! s'écria-t-il, j'en ai vu d'aussi malheureuses, mais je n'en ai jamais vu d'aussi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica; désespérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans sa fureur à un grand vase de porcelaine qu'elle trouva sous sa main, & qu'elle brisa en mille morceaux. Hélas! madame! lui dit Muzulhim en souriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briser, si toutes les personnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées de la même maniere; au reste, ajouta-t-il, en

s'asseyant sur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à-fait, dit Schah-Baham, elle a du sentiment, & n'est pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus sotte précieuse que j'aie de ma vie rencontrée ! Je sens qu'elle m'intéresse infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi ; entendez-vous ; tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriserai autant que le respect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim en finissant de parler, se mit à rêver d'un air distrait. Zulica qui étoit allé s'asseoir dans un coin, & loin de lui, soutint assez bien pendant quelque temps la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour la lui rendre, elle se mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que madame vient de me chanter, est d'un tel opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise, répondit-elle, sans le regarder. Vous ne le croyez peut-être pas, repartit-il ; mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoissent aussi-bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirois, si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer ; c'est une expression

charmante, qui ne laiſſe rien à deſirer par ſa vivacité & par ſa juſteſſe, & que vos yeux ſecondent ſi-bien qu'il eſt impoſſible de vous entendre, ſans ſe ſentir remuer juſques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore, qu'il eſt heureux que cela me plaiſe?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne ſuis pas fâchée que vous me trouviez des choſes aimables, & plus je vous ſais connoiſſeur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà préciſément, dit-il, la raiſon qui me feroit deſirer de mériter les vôtres. Ah, ſans doute! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoiſſez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injuſtice, n'imaginerez-vous pas auſſi qu'il m'eſt indifférent que vous penſiez de moi bien ou mal? Joindriez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites? Ah, Zulica! eſt-il poſſible que ce qui devoit augmenter votre tendreſſe, ne ſerve qu'à vous irriter contre moi!

Eſt-il poſſible auſſi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyiez aſſez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus ſanglant que jamais vous puiſſiez me faire! Un affront! s'écria-t-il; aimable Zulica! vous connoiſſez peu l'amour, ſi vous croyez que nous devions vous & moi rougir de ce qui nous eſt arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus: les gens que vous avez honorés de votre tendreſſe, vous ont

aimé bien peu, si vous ne les avez pas trouvé tous, aussi malheureux que moi.

Oh! pour cela, Monsieur, dit-elle en se levant, finissez, ou je vous quitte; je ne puis plus soutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous blessent, répondit-il, & je suis surpris, je l'avoue, de ce qu'il font cet effet-là sur vous; mais, ce dont je ne reviens pas, c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je trouverois tout simple qu'une femme ordinaire, sans monde, sans usage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille: mais vous! que vous soyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu! en vérité cela n'est pas pardonnable. En effet! dit-elle, il faut être sotte au dernier point, pour ne la pas trouver flatteuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singuliere que j'ai faite sur vous! Raillerie à part, dit-il en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, & je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos. Oui, répliqua-t-elle, cela vous sera sûrement plus commode; mais faisons mieux, n'en parlons plus; aussi-bien ne suis-je pas assez imbécille pour que vous puissiez me persuader jamais, que plus un amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire, reprit-il d'un air noncha-

lant, que vous croyez précisément le contraire, vous? Oui, repartit-elle, précisément; c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose, que je le suis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, & si je ne vous aimois au point que je ne connois sous le ciel rien d'assez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerai, Madame, que cette façon de penser m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit en effet, dit-elle, assez étonnant qu'elle vous plût beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi; mais c'est qu'il est décidé de tout temps, que plus on a d'amour, moins on a l'usage de ses sens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs grossiers, & incapables de se laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les moments où vous m'avez trouvé si loin de moi-même. Si l'espoir du plaisir suffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instants heureux qu'il a si vivement desirés; combien son ame doit s'être usée dans les transports qui les précédent, & si ce désordre que vous me reprochez, est aussi désobligeant pour une femme qui sait penser, que ce sang-froid dont, faute d'y réfléchir sans doute, vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-

t-il en s'allant jeter à ses genoux, seroit-ce la premiere fois que vous... Ah! cessez cette mauvaise plaisanterie, interrompit-elle; laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudriez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déjà disposé Zulica à la clémence, soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquise rendît ce qu'il disoit plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi, en faisant cette légere résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage, & se retrouva enfin dans la même circonstance où Zulica s'étoit fâchée.

Déjà, troublée par les emportements de Mazulhim, elle commençoit à desirer vivement qu'il se laissât moins frapper les sens, que la premiere fois; déjà même elle espéroit, lorsque Mazulhim, plus délicat que jamais, manque cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien! dit le Sultan, qu'il finisse donc aussi lui; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica; mais je vous demande s'il y a quel-

qu'un que cela n'impatientât pas, si la patience d'un derviche y tiendroit? C'est parbleu bien la peine de la faire attendre! Amanzéi, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là; &, je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon. Mais, point du tout, Sire, répondit Amanzéi, si je faisois un conte à votre majesté, il me seroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit, mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, sans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différents de ceux qu'il avoit. Ah! le sot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, & que je suis piqué contre lui! Mais, dit la Sultane, je ne sais pas pourquoi vous lui en voulez tant; il ne le faisoit pas plus exprès que vous. Lui, reprit-il? ma foi, je n'en sais rien, c'étoit un méchant homme! D'ailleurs, dit encore la Sultane, c'est que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la derniere des..... Je vous prie, Madame, interrompit-il, d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je sais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaise; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraie point, répondit la Sultane; & de plus, je ne serois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me préviens pas comme

vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reſte de ſon hiſtoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faiſoit à ſes charmes : en vérité, Monſieur, lui dit-elle en le repouſſant avec violence, ſi c'eſt une préférence que vous me donnez, j'oſe dire qu'elle eſt mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, ſi je pouvois imaginer que vous euſſiez un ſeul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerai ſans peine, que rien ne me juſtifie. C'eſt que quand on ſe connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laiſſer les gens en repos. Ce ſera ſans doute, le parti que je prendrai, ſi ceci a des ſuites, répliqua-t-il; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conſeille pas.

Alors elle ſe leva, prit ſon éventail, remit ſes gants, & tirant une boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention poſſible elle tâchoit de ſe remettre comme elle étoit, lorſqu'elle étoit entrée; Mazulhim qui étoit venu derriere elle, en troublant ſon ouvrage, la prioit tendrement de ne ſe point donner une peine, qu'à coup ſûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ſes prédictions; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter. Eh bien, Monſieur, lui dit-elle, ceci ſera-t-il éternel, & ne voulez-

vous pas que je puisse sortir ? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en souvenir, répondit-il, tout est dit là-dessus ; est-ce que vous ne soupez pas ici ? Non pas que je sache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en souriant, que vous n'avez pas non plus compté là-dessus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie, dit-il en la rejetant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues. Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, si vous voulez, je vous le dis sans colere ; mais le personnage que vous me faites jouer, est insoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre ; mais vous êtes si peu complaisante ! En vérité, repartit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hasard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit sa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuse) elle se sentoit d'indignation. Blessée qu'il eût été si peu sensible à ses charmes, elle sembloit l'être encore plus qu'il eût répondu si mal à ses dernieres bontés ; sa vanité seule lui faisoit soutenir ce qui la blessoit si sensiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle

fut près de renoncer à un eſpoir qui ne ſembloit ſe préſenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi ? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à ſa deſtinée ? un moment de plus peut vaincre ſon ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendreſſe de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raiſonnement n'étoit peut-être pas le plus juſte que Zulica pût faire ; mais, pour la ſituation où elle ſe trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raiſonner.

Mazulhim qui ſentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour réſiſter à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit beſoin d'être ſoutenue, lui donnoit ſans ceſſe les éloges les plus flatteurs ſur ſon caractere compatiſſant. Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, dans un inſtant où peut-être l'impatience prenant le deſſus, lui faiſoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, aſſurément il faut convenir que j'ai une belle ame !

A cette exclamation ſi bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui ſavoit combien quelquefois il eſt dangereux de rire, ſe fâcha fort ſérieuſement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas auſſi funeſte qu'elle l'avoit craint. Les enchanteurs qui l'avoient juſques-là ſi cruellement perſécuté, commencerent même

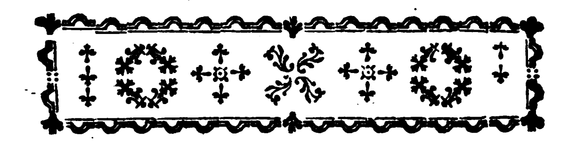
retirer leurs bras malfaiſants de deſſus lui,
uoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire
ı'elle remporteroit ſur eux, ne fût com-
ete, elle ne laiſſa pas de s'en féliciter tout
ıut ; ce n'étoit pas qu'avec les lumieres
ı'elle avoit, elle s'y trompât ; mais elle
uloit fortifier Mazulhim, par la confiance
ı'elle ſembloit avoir : elle le connoiſſoit
en peu, de croire qu'il en eût beſoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme
ı monde le plus avantageux, ſe ſentit
oins accablé, qu'il porta la témérité juſ-
ı'à ſe croire capable des plus grandes entre-
iſes. Quelque choſe que Zulica, qui étoit
portée de juger des choſes plus ſainement
ıe lui, pût lui dire, elle ne put l'arrêter.
it qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer
ıs ſe perdre, ſoit (ce qui eſt plus vraiſem-
ıble) qu'il crût n'avoir beſoin de rien dire
plus auprès d'elle, il voulut tenter ce qui
encore par le plus grand haſard du mon-
) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois.
ılica qui ne s'ébloüiſſoit pas facilement,
qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra
ıi pensât le moins bien d'elle-même, fut
onnée de la préſomption de Mazulhim,
lui fit ſur ſon audace les repréſentations
plus ſenſées. Elles ne réuſſirent pas ; &
azulhim s'opiniâtra toujours, par une ſuite
ceſſaire de ſa confiance en ſes charmes ; &
ur l'humilier, elle ne ſe refuſa pas plus
ıe Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit
ez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle

d'un air dédaigneux ! Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le sultan ! eh puis, les femmes se plaindront, ou feront les merveilleuses ! cela est bon à savoir. Quoi ! lui demanda la sultane, qu'elle admirable découverte venez-vous donc de faire ? Oh ! je m'entends bien, répondit le sultan ; c'est que si jamais on s'avise de me faire des reproches, je sais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement moins que personne ; mais poursuivez, émir : il y a de très-belles choses dans ce que vous venez de nous raconter ; & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

Fin de la premiere partie.



LE SOPHA,

CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XII.

Le même à peu près que le précédent.

SI le désagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifioit beaucoup, il ne lui ôta pas la présence d'esprit qui lui étoit nécessaire dans un accident aussi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, se plaignit de toute autre chose que de ce qui la pénétroit de fureur, & pour tâcher de sauver sa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'assurément il ne méritoit pas.

Je ne sais si ce fut pour mortifier Zulica, ou si, contre son ordinaire, il vouloit se rendre justice; mais quelque chose qu'il fît, il ne voulut jamais croire qu'il fût ce qu'elle

diſoit. Il y avoit, diſoit-il opiniâtrément, des jours malheureux, des jours que ſi, on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à ſe louer qu'à ſe plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendreſſe dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévus ; mais vous m'avez raſſurée.

Ah ! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres ! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés, mais elles ne m'aveuglent pas, & plus je vous trouve généreuſe, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie, repartit-elle, n'allez pas au moins vous frapper d'une idée auſſi fauſſe, rien ne ſeroit plus injuſte.

En finiſſant ces mots, ils ſe mirent à ſe promener dans la chambre tous deux fort embarraſſés l'un de l'autre, ſans amour, ſans deſirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maiſon, à paſſer enſemble le reſte d'un jour qu'ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à employer d'une façon

qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire sur la fausseté des réputations. Ce qui intérieurement la désespéroit, (car je lisois aisément dans son ame,) c'étoit l'impossibilité de se venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, se disoit-elle ? ou si on le croit, la prévention où l'on est pour lui, permettra-t-elle de penser qu'il eût eu autant de tort avec moi, si j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir. Quelque chose que je fasse, il me sera impossible de désabuser tout le monde !

Ces idées l'occupoient assez tristement. Pour Mazulhim, il sembloit qu'il fût sur cela hors de tout intérêt. Ils se promenerent quelque temps sans se rien dire ; de temps en temps cependant ils se sourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez ! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Pensez-vous que d'être avec quelqu'un comme je suis avec vous, ne soit point pour une femme raisonnable une chose extraordinaire ? Non, répliqua-t-il, j'y crois les femmes raisonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend sur elles, & combien, avant que de se rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, est très-probable, répliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguassent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais

propos qu'on puiſſe tenir ? Croyez-vous avoir eu bien de l'eſprit quand vous avez dit de pareilles choſes ? Savez-vous bien que ce n'eſt là qu'un vrai diſcours de petit-maître ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, ſi vous ſaviez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi! s'écria-t-il, vous y avez rêvé ! cela m'outrage ; je me flattois du contraire, & je vous ſais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, ſans que vous y perdiſſiez rien dans mon eſprit. Hé ! dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions ? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement ? qu'eſt-ce que c'eſt que Zâdis ? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois jugé que vous le connoiſſiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous eſt, qu'il ſeroit bien fâché s'il vous ſavoit ici, continua-t-il, & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauſſer les épaules, Zâdis vous plaiſoit avant que j'euſſe le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien enſemble.

Voilà, répondit-elle, une plaiſanterie bien d'un mauvais genre ! Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il ſeroit encore trop heureux ; un homme comme

Zâdis eſt peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été ſurpris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous euſſiez pu prendre un amant auſſi froid, auſſi taciturne! Mazulhim, répondit-elle, il n'eſt que tendre. Je vous l'ai ſacrifié, il ſeroit inutile de vous dire le contraire; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous étiez légere, répliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconſtant, mais moins nous avons juſques ici été capables d'un attachement ſérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre.

A ces mots, il la conduiſit de mon côté, mais d'un air qui faiſoit aiſément connoître que la bienſéance ſeule y guidoit ſes pas. Il eſt vrai que vous êtes charmante, lui dit-il, & ſans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois perſonne qui pût mieux que vous, faire le bonheur d'un amant. J'avoue, répondit-elle, que naturellement je ſuis réſervée; ce n'eſt pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, ſans doute, répliqua-t-il, mais née ſans deſirs, vous n'accordez pas aſſez à ceux que vous faites naître, je ſens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez ſans ceſſe de vous livrer trop, & entre nous, je vous ſoupçonne d'être aſſez peu ſenſible.

Mazulhim en parlant ainſi à Zulica, lui ſerroit les mains d'un air paſſionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déjà nui, pour-

ſuivit-il, je ne ſaurois me refuſer au plaiſir de les admirer enſemble; duſſé-je même en périr, tant de beautés ne me ſeront pas cachées plus long-temps. Dieux ! s'écria-t-il avec tranſport, ah ! s'il ſe peut, rendez-moi digne de mon bonheur.

Quelque choſe que Zulica eût dit de ſon peu de ſenſibilité, l'admiration où Mazulhim paroiſſoit plongé, la vivacité de ſes tranſports, les ſoins qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'émurent & la troublerent. Vous plaindrez-vous, lui dit-elle tendrement ? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute ſa reconnoiſſance, mais Zulica ſe ſouvenoit encore du peu de fond qu'il y avoit à faire ſur lui ; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit, ah ! Mazulhim, lui dit-elle, d'un ton qui marquoit toute ſa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop ? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de ſa terreur, elle ſe trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte, & cet air ennuyé que depuis quelque temps ils avoient l'un avec l'autre. Leur converſation s'anima, Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudiſſoit de l'ouvrage de ſes charmes, & Mazulhim plus content de lui-même, s'abandonna auſſi à ſon enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuſes diſpoſitions, ont vint ſervir ; leur repas fut

gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut-être les deux plus méchantes perſonnes qu'il y eût à la Cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelque jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! ſans doute, répondit-elle, eſt-ce que vous ignorez qu'il eſt infiniment bien avec Aïſcha? Mais ce ſeroit, à ce qu'il me ſemble, répondit-il, une raiſon de plus pour être modeſte. Oui, pour un autre, repartit-elle, mais eſt-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avouerai que non, repartit-il; quelque ridicule que ſoit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre: un homme qui appartient à Aïſcha, eſt ſans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle, c'eſt qu'elle en fait myſtere. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers, jamais Aïſcha n'a caché ſes amants; & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle eſt, elle y ſera moins diſpoſée que jamais. Rien n'eſt pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien! répondit-il, ſi cela eſt, c'eſt qu'Altun-Can lui a demandé le ſecret.

Et la petite Meſem, demanda-t-il, il me ſemble que vous ne la voyez plus? C'eſt qu'on ne peut plus la voir, répliqua-t-elle,

en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite misérable. Vous avez raison, repartit-il fort sérieusement, rien n'est si important pour une femme qui se respecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque temps un fond de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout-à-fait bien; si elle continue celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, si je voulois rendre à votre Majesté tous les propos qui se tinrent. Ah! je le conçois bien, répondit le sultan, & je vous permets de les abréger; pourtant quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à votre Majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas assez intéressants pour.... Oui, justement, interrompit le Sultan, cela ne m'intéresseroit pas; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une histoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant? Par bien de raisons, dit la sultane; ce qui sert à amener un fait, ne sauroit, par exemple, être aussi intéressant que le fait même: d'ailleurs si les choses étoient toujours au même degré d'intérêt, elles lasseroient par la con-

tinuité; l'eſprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourroit ſoutenir d'être toujours ému, & il faut néceſſairement à l'un & à l'autre des temps de repos. J'entends, répondit le ſultan, c'eſt comme pour ſe divertir mieux, il eſt à propos de s'ennuyer quelquefois; quand on a un certain jugement, qu'on penſe d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi?

Mazulhim, moins touché encore l'après-ſouper, des charmes de Zulica qu'il ne l'avoit étoit dans la journée, entre mille idées d'amuſements qui lui propoſa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir, & Zulica ſe prépara à ſortir, d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaiſe humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il oſa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils ſe reviſſent, & ajouter avec empreſſement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il ſembloit deſirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais ſi froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulût lui tenir parole.

A cet inſtant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuyerois dans ſa petite maiſon; qu'il ſuffiroit que je revinſſe quand il reviendroit lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amu-

ser & pour m'instruire, que de suivre Zulica chez elle; je m'abandonnai à cette idée, & montai avec elle dans son palanquin. Aussitôt que je fus dans son palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de se mettre à sa toilette, lorsqu'on lui annonça Zâdis; elle le fit prier d'attendre, soit qu'elle ne voulût paroître à ses yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorsqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il seroit indécent qu'il la vît dans le désordre où elle étoit alors. Vu la fausseté de Zulica, cette derniere raison n'étoit peut-être pas aussi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de sentiments, cette scrupuleuse délicatesse qui sont aujourd'hui si ridicules, & qui peut-être ont toujours été plus ennuyeuses encore que respectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré sa passion; de son côté, elle le reçut avec une politesse étudiée & cérémonieuse, & un air aussi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent présentes,

présentes, ils se parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choses aussi frivoles. Zâdis, qui croyoit être le seul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagements les plus grands suffissent à ce qu'elle méritoit, ne se permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouvoit un homme assez imbécille pour l'estimer, imitoit sa réserve, ou ne la regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occasion qu'elles se trouvent.

Avec quelque soin que Zâdis se contraignît, Zulica crut remarquer dans ses yeux une tristesse différente de celle qu'il portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les questions qu'elle lui faisoit d'un ton fort doux, il ne répondoit que par de profondes révérences, & par des soupirs plus profonds encore.

Lorsqu'elle fut coëffée, les femmes sortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire ce que vous avez? Pensez-vous que m'intéressant à ce qui vous regarde, comme vous savez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre silence? En un mot, je le veux, répondez-moi, je ne vous pardonnerai pas si vous vous obstinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être

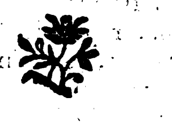
confié. Zulica insista, & d'une façon si pressante qu'il crut que sans l'offenser, il ne pouvoit se taire plus long-temps. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougissant de l'absurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire, je suis jaloux.

Vous! Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement; c'est moi que vous aimez! je vous aime! & vous êtes jaloux! Y pensez-vous bien? Ah! Madame, répliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je sens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi-même. Mon esprit se refuse aux mouvements de mon cœur, & les désavoue; cependant ils m'entraînent, & tout le respect que j'ai pour vous, toute l'estime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne sois cruellement tourmenté. La honte enfin que je me fais de mes soupçons ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle d'un air majestueux, & souvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, & je vais vous donner de mes sentiments une preuve qui, pour vous doit être sans réplique, c'est de vous pardonner vos soupçons. Peut-être pourrois-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laisser aucun lieu de douter de moi, & qu'une personne de mon caractere doit inspirer de la confiance. Je devrois même mépriser vos

craintes, ou m'en offenſer, mais il eſt plus doux pour mon cœur de vous raſſurer, & mon amour veut bien deſcendre juſques à une explication.

Ah! Madame, s'écria Zâdis en ſe proſternant à ſes genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, ſi je pouvois penſer que des ſoupçons auxquels même je ne me ſuis pas arrêté long-temps, fuſſent pour vous une raiſon de douter de mon reſpect. Non, Zâdis, répondit-elle en ſouriant, je n'en doute pas; mais ſachons un peu ce qui vous a donné de l'inquiétude? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus, reprit-il? Je veux ſavoir, répliqua-t-elle. Hé bien! dit-il, les ſoins que Mazulhim a paru vous rendre... Quoi! interrompit-elle, c'eſt de lui que vous êtiez jaloux! Ah! Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous aſſez mépriſée pour croire qu'il pût jamais me plaire? Ah! Zâdis, dois-je, & puis-je jamais vous le pardonner?



CHAPITRE XIII.

Fin d'une aventure, & commencement d'autre.

EN achevant ces paroles, ses yeux se m lerent de quelques larmes, & Zâdis qu croyoit sinceres, ne put s'empêcher d'y n les siennes. Oui, j'ai tort, lui disoit-il drement, & quelque violente que soit passion pour vous, je sens qu'elle ne peu même me servir d'excuse. Ah! cruel, ré dit-elle en sanglottant, soyez jaloux, si le voulez; abandonnez-vous à toute frénésie, j'y consens, mais si vous me noissez assez peu pour vous défier de ma dresse, du moins ne me soupçonnez d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, r qua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que pussiez prendre du goût pour lui: m n'ai pu, sans frémir, le voir venir ic c'est pourtant, répondit-elle, de tous que vous y voyez, le moins dangereux moi. Quand je n'aurois pas le cœur re de la passion la plus vive, que Mazu m'adoreroit, que le nombre de ses agrén surpasseroit, s'il étoit possible, le no de ses vices, il seroit encore à mes yeu dernier des hommes. Comment voud

vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim? lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimere; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de déshonorer les femmes qu'il a. Je laisse-là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre, mais en vérité je rougirois de vous parler de lui plus long-temps. Au reste, je suis bien aise, quoique je trouve vos soupçons aussi injurieux que déplacés, que vous m'ayez confié le sujet de vos inquiétudes, & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le temps qui me sera nécessaire pour rompre avec lui sans éclat.

Zâdis en lui baisant la main avec transport, lui rendit graces mille fois de ce qu'elle faisoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de sacrifice. Mais, Madame, lui dit-il, est-il possible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroissiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en souriant; oh! non, je vous assure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoissez; & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'est pas assez pour s'adresser à des femmes d'un certain genre. Au surplus, pourtant, je ne serois pas surprise, que, sans m'avoir jamais desirée, & sans m'avoir de

sa vie parlé de rien, il dit publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il est avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux comme vous qui pût le croire; n'est-il pas vrai? Non, reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois, mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi, je n'en jurerois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une chose délicieuse que d'entendre mal parler de votre maîtresse, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, sur le propos du premier fat qui, connoissant votre caractere, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace, épargnez-moi, lui dit-il; & songez que la jalousie que vous voulez bien me pardonner.... Ne sera peut-être pas, interrompit-elle, la derniere d'aujourd'hui; je ne voudrois, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il, & puisque vous m'avez pardonné, & que jusques à mes injustices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des moments précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarrassé. Que vous êtes incommode avec vos desirs, lui dit-elle! Ne me les sacrifierez-vous donc jamais? Si vous saviez combien je vous aimerois, si vous étiez plus raisonnable!... Cela est vrai,

ajouta-t-elle en le voyant ſourire, je vous en aimerois mille fois plus ; je le croirois du moins, & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choſes qui me plaiſent.

Tout en diſant ces auguſtes paroles, elle ſe laiſſoit conduire languiſſamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle fut ſur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il, mais je ne l'eſpere pas. Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodements, je commence à le croire.

Malgré ſa répugnance, Zulica céda enfin aux empreſſements de Zâdis, mais ce fut avec une décence, une majeſté, une pudeur, dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en ſeroit plaint ſans doute ; pour lui, attaché aux plus minutieuſes bienſéances, la vertu déplacée de Zulica le tranſporta de plaiſir, & il imita du mieux qu'il put, l'air de grandeur & de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'autant plus content d'elle, qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne ſais pourtant pas comment les choſes à la fin ſe tournerent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui propoſa de paſſer la journée avec elle. Pour que perſonne ne ſût qu'ils étoient enſemble, & le temps qu'ils y demeureroient ; en un mot, plus pour

éviter les discours que pour toute autre raison, elle ordonna qu'on dît qu'elle n'étoit pas chez elle; Zâdis que sa jalousie n'avoit, comme c'est l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, & malgré sa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il sortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, persuadé autant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raisonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à sa façon de penser, qu'elle voulût continuer un commerce peu agréable pour une femme de son caractere, & où ni l'amour ni les plaisirs ne l'intéressoient; cependant la curiosité l'emporta sur toutes les raisons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain; & le soir marqué pour le rendez-vous, fut à peine arrivé, qu'elle monta dans son palanquin, & prit, avec mon ame qui la suivit, le chemin de la petite maison, où nous ne trouvâmes qu'un esclave, qui attendoit & elle & Mazulhim.

Comment donc, dit-elle à l'esclave, d'un ton brusque, il n'est pas encore ici? Je le trouve charmant de se faire attendre! Il est admirable que je sois ici la premiere. L'esclave l'assura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'est que ce sont des airs tout particuliers que ceux qu'il se donne;

l'esclave sortit, & Zulica vint d'un air colere se mettre sur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuse, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accusant tout haut d'être d'une facilité sans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin, elle entendit un char arrêter; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle se leva vivement, & ouvrant la porte : en vérité, Monsieur, dit-elle, vous avez des façons aussi singulieres, aussi rares !... Ah ciel ! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus presque aussi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connoissois pas. Quoi ! demanda le sultan, ce n'étoit pas Mazulhim ! Non, Sire, répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le sultan ! cela est bien particulier ! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui ? Sire, répondit Amanzéi, votre majesté va l'apprendre. Savez-vous bien, reprit le sultan, que rien n'est si comique que cela ? Cet homme-là se trompoit apparemment. Ah ! sans doute, il se trompoit, on le voit bien. Mais dites-moi, Amanzéi, pendant que j'y pense, qu'est-ce que c'est qu'une petite maison ? Depuis que vous en parlez, j'ai fait semblant de savoir ce que c'étoit, mais je n'y peux plus tenir. Sire, repartit Amanzéi, c'est une maison écartée, où sans suite & sans témoins, on va.... Ah ! oui, interrompit le sultan, je devine, cela est vraiment fort commode. Poursuivez.

La colere & la surprise qui saisirent Zulica

à l'aspect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler : Je sais, Madame, lui dit cet Indien d'un air respectueux, combien vous devez être étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feroient desirer ici tout autre vue que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses, seroit celle de toutes, à qui [si j'avois eu le bonheur d'être à sa place] j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim soit coupable; non, Madame, il sait tout ce qu'il doit à vos bontés, il brûloit de venir à vos genoux vous parler de sa reconnoissance : des ordres cruels, auxquels même il a pensé désobéir, quelque sacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'aussi doux plaisirs. Il a cru devoir compter sur ma discrétion plus que sur celle d'un esclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hasard un secret où une personne telle que vous, se trouve aussi particuliérement intéressée.

Zulica étoit si étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus longtemps, sans qu'elle eût eu la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit, lui faisoit même souhaiter qu'il eût encore plus de choses à lui dire. Consternée, & presque sans mouvement, elle baissoit les yeux, n'osoit le regarder, rougissoit de honte & de colere, enfin, elle se mit à pleurer. L'Indien lui pre-

nant civilement la main, la conduisit sur moi, où sans prononcer une seule parole, elle se laissa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il, vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable; & tout ce que je puis vous dire pour le justifier, semble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Qu'il est heureux ! Qu'il est heureux ! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses larmes qu'il vous fait verser ! Que tant d'amour !.... Qui vous dit que je l'aime, Monsieur, interrompit fiérement Zulica qui avoit eu le temps de se remettre ? Ne puis-je pas être venue ici pour des choses où l'amour n'a point de part ? Ne peut-on voir Mazulhim, sans concevoir pour lui les sentiments que vous semblez m'attribuer ? Sur quoi enfin osez-vous juger qu'il offense mon cœur ?

J'ose croire, répondit l'Indien, en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre colere, l'heure à laquelle je vous trouve dans un lieu qui jamais n'a été consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi ! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois ! Oui, Madame. Et vous

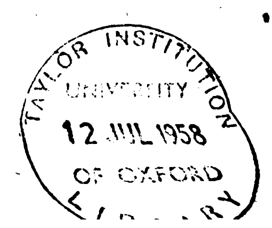
le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement ? Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien ! oui Monsieur, répliqua-t-elle, oui, je l'aimois je le lui ai dit, je venois ici le lui prouver l'ingrat avoit enfin su m'amener jusques-là Je ne rougis pas de vous l'avouer ; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse, que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard ! ciel ! que serois-je devenue ?

Eh, Madame ! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du secret ? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-t-elle aigrement ? A-t-il joint la calomnie à l'outrage, & seroit-il assez indigne ?.... Mazulhim peut être indiscret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah, le fourbe ! s'écria-t-elle, c'est la premiere fois que je viens ici. Je le veux bien, puisque vous le voulez, répliqua-t-il ; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé, que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous ? Si vous vouliez me rendre justice, j'ose me flatter que vous craindriez moins que je fusse le dépositaire de vos secrets. Vous pleurez ! Ah ! c'est trop honorer l'ingrat ! Belle comme vous êtes, vous sied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger ? Oui, Madame,

oui, Mazulhim m'a tout dit ; je n'ignore pas que vous avez comblé ſes vœux, je ſais même des détails de ſon bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offenſez point, pourſuivit-il, ſa félicité étoit trop grande, pour qu'il pût la contenir ; moins content, moins tranſporté, ſans doute, il auroit été plus diſcret. Ce n'eſt pas ſa vanité, c'eſt ſa joie qui n'a pu ſe taire.

Mazulhim, interrompit-elle avec tranſport ! Ah le traitre ! Quoi ! Mazulhim me ſacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ! Il a bien fait, pourſuivit-elle d'un ton plus modéré, je ne connoiſſois pas encore les hommes ; & graces à ſes ſoins, j'en ſerai quitte pour une foibleſſe. Eh ! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit de la croire, ce n'eſt pas vous venger, c'eſt vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes ſont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter ; non ils reſſemblent tous à Muzulhim.

Ah ! ne le croyez pas, s'écria-t-il, j'oſe vous jurer que ſi vous m'aviez mis à ſa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne. Mais, reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu, ne ſont qu'un vain prétexte, & ſans doute il m'abandonne. Ah ! ne craignez point de me l'apprendre. Eh bien ! oui, Madame, répondit l'Indien, il ſeroit inutile de vous le cacher, Mazulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écria-t-elle douloureuſement !



Ah ! ce coup me tue, l'ingrat ! étoit-ce là le prix qu'il réservoit à ma tendresse !

En finissant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, & joua tour-à-tour les larmes, la fureur & l'abattement. L'indien qui la connoissoit, ne s'opposoit à rien, & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je sens que je meurs, Monsieur, lui dit-elle, après avoir long-temps pleuré, ce n'est point à un cœur aussi sensible, aussi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'aussi rudes coups ; mais qu'auroit-il donc fait si je l'avois trompé ? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé, je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignît de me l'annoncer lui-même, ne pouvoit-il pas me l'écrire ? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus méprisable ? Pourquoi encore, faut-il que ce soit vous qu'il choisisse pour me le faire dire ?

Je ne vois que trop, répliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même, & je puis vous jurer que connoissant, comme je fais, votre injuste aversion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici, si Mazulhim m'avoit nommé la dame à laquelle il me prioit de porter ses excuses. Je doute même (étant pour vous dans des dispositions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous voir pour moi) que je l'eusse cru, s'il m'eût

nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penſer qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire ſon bonheur d'être aimé d'elle.

C'eſt donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus ſenſible que vous puiſſiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des ſecrets que ſûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne ſais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarraſſé; les ſecrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui poſſeſſeur, ne ſe confient ordinairement à perſonne; mais je n'ai point de raiſons particulieres....

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïſſez, je n'ignore pas qu'en toute occaſion, mon eſprit, ma figure & mes mœurs, ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus ſévere critique. J'avouerai même que ſi j'ai quelques vertus, je les dois au deſir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers, dont depuis que nous ſommes dans le monde, vous n'avez pas ceſſé de m'accabler.

Moi! Monſieur, dit-elle en rougiſſant, je n'ai jamais rien dit de vous, dont vous puiſſiez être fâché; d'ailleurs à peine nous connoiſſons-nous; vous ne m'avez jamais donné ſujet de me plaindre de vous, & je

ne me crois pas assez ridicule.... Brisons là, de grace, Madame interrompit-il, une plus longue explication vous gêneroit; mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi seulement de vous dire que par les sentiments que j'ai toujours eu pour vous, (sentiments tels que votre injustice n'a pas pu un moment les altérer) j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié, & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inspiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi, m'ont fait gémir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flatter qu'il puisse un jour prendre pour moi les sentiments que je pourrois desirer; mais j'espere que ma discrétion sur ce qui vous regarde, vous fera revenir de votre prévention, & que si elle est au point que vous ne puissiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous ne me refuserez pas votre estime.

Zulica gagnée par un discours si respectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la source, elle s'étoit ouvertement déclarée son ennemie, mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit si bien réparer, qu'il n'en seroit plus question entr'eux, & qu'elle l'assuroit de son estime, de son amitié & de sa reconnoissance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le ſecret le plus inviolable, elle ſe leva dans l'intention de ſortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant ? Vous n'avez ici perſonne à vous ; j'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir, eſt encore bien éloignée. N'importe, répliqua-t-elle, je ne puis reſter dans un lieu où tout me reproche ma foibleſſe. Oubliez Mazulhim, reprit-il ; cette maiſon aujourd'hui n'eſt point à lui, il me l'a cédée ; permettez à l'homme du monde qui s'intéreſſe le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez ſortir à l'heure qu'il eſt, ſans riſquer d'être rencontrée. Que votre colere ne vous faſſe pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez, ſongez que peut-être demain, vous ſeriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des ſentiments que l'on doit reſpecter, l'on vous croiroit perſonne à qui ces ſortes d'aventures ſont ordinaires.

Zulica réſiſta long-temps aux raiſons que Naſſès [c'étoit le nom de l'Indien] lui apportoit pour la faire reſter. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il, ſouffrez que j'y paſſe la ſoirée avec vous ; ce que vous êtes, ce que je ſuis moi-même, tout doit vous répondre de mon reſpect. Je n'appuye pas ſur mes ſentiments ; ſi j'oſe encore vous en parler, c'eſt uniquement pour

vous faire sentir à quel point je m'intéresse à vous, & pour tâcher de vous ôter les impressions sinistres que l'indiscrétion de Mazulhim me semble vous avoir laissées.

Après quelque résistance, Zulica, persuadée par ce que lui disoit Nassès, consentit enfin à rester. Pensant, comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible.... Bon! interrompit le sultan, il ne sait ce qu'il dit; car autant que je puis m'en souvenir, c'est toujours cette dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle. Sans doute, dit la sultane, c'est la même. Un moment de grace, reprit le sultan, orientons-nous. Si c'est la même, pourquoi lui dit-il... ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il se trompe. Cette Dame-là est accoutumée à avoir des amants, par conséquent il est ridicule qu'il lui dise qu'elle doit être bien étonnée? Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la sultane? Ah! c'est une autre affaire, répliqua le sultan? Mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? où veut-on que j'aille deviner cela! Ah! il se moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-t-il? Voilà ce que je voudrois savoir. Et sans doute ce qu'Amanzéi vous apprendra, si vous voulez le laisser continuer. Soit, dit le sultan; ce que j'en dis, comme vous le concevez-bien, ce n'est pas que cela ne me soit égal; on parle pour parler, cela amuse, & pour moi, je ne hais pas la conversation.

CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que de discours.

AMANZÉI, le lendemain continua ainsi. Pensant, comme vous faites, Madame, disoit Nassès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible ? Cela n'est pas douteux, répondit-elle ; & c'est, je vous assure, une aventure bien singuliere dans ma vie, que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne ; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour ; mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'amour, c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle ; & réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah ! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre ! Vous aimez qui ne vous aime plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuste aversion que je savois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point

vous m'aviez touché ? Peut-être, hélas ! mes ſoins, ma conſtance, mon reſpect vous auroient déſarmé. Et peut-être auſſi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non, répondit-il, en lui prenant la main ; non, Zulica ſe ſeroit vue adorée auſſi religieuſement qu'elle mérite de l'être. Mais, repartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes diſcours que vous ; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choſes que lui ?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ſes ſentiments, répondit-il ; Mazulhim inconſtant, diſſipé, n'a jamais ſu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiſcret, & plus trompeur qu'il ne nous eſt même permis de l'être. Il eſt vrai cependant que quelque infidele qu'il fût, vous pouviez, ſans être accuſée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaiſir ſi doux & ſi rare de régner dans un cœur qu'avant lui perſonne ne s'étoit ſoumis, tout devoit vous faire eſpérer de ſa part une tendreſſe éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devenoit pour Zulica, qu'une idée ſi ſimple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il eſt certain, du moins, répondit-elle modeſtement, que par ma façon de penſer, je pouvois mériter quelques égards. Des égards ! vous ! s'écria-t-il, ah ! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit ? Ainſi donc,

pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on estime le moins. Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé.

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Nassès.... Vous le pouvez, interrompit-elle, vous ne devez pas douter que ce qui se passe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre; mais est-ce à moi, est-ce à ce Nassès si long-temps haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre? Oui, Nassès, répondit-elle, c'est Zulica qui reconnoît son injustice, qui en est désespérée, & qui vous jure de la réparer par des sentiments & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligeamment, il étoit d'une figure fort agréable; & quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi! s'écria-t-il encore, c'est vous qui me promettez de m'aimer! Oui, répliqua-t-elle, mon cœur vous sera ouvert, vous y lirez comme moi-même, mes moindres sentiments, mes idées, tout vous sera connu.

Ah! Zulica, dit-il, en se jetant à ses genoux, & en lui baisant la main avec ardeur, que ma tendresse saura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi! Avec quel plaisir ne vous soumettrai-je pas toutes mes pensées! Maîtresse souveraine de ma vie, vos ordres seuls régleront ma conduite? Laissons cela, dit-elle en souriant, & levez-vous,

je n'aime pas à vous voir à mes genc
revenons à ce que vous voulez me dire

Il ſe leva, s'aſſit auprès d'elle, &
tenant toujours la main, il pourſuivir a
Je vais vous interroger, puiſque vous vc
bien le permettre. Par quelles voies,
zulhim a-t-il pu vous plaire? par quel
chantement la femme la plus reſpectable
ſes ſentiments & par ſa conduite, Zı
enfin, l'a-t-elle trouvé aimable? Comr
un homme auſſi vain, auſſi impétue
a-t-il pu convenir à une femme auſſi ſ
auſſi modeſte que vous? Car, qu'il p
à des femmes de ſon caractere, à ces fem
frivoles, étourdies, diſſipées, à qui au
objet n'inſpire de l'amour, & qui cepen
ſont vaincues par tous ceux qui ſe préſen
à leurs yeux; qu'il leur plaiſe, dis-je,
ne m'étonne pas, mais, vous!

Pour commencer avec vous le comm
de confiance que je vous ai promis, répo
Zulica, je vous dirai naturellement qu
ne devois pas craindre que Mazulhim
jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je
cruſſe incapable de foibleſſe. Sans en a
fait la cruelle expérience, comme je l'ai
depuis, je n'ignorois pas qu'il ne faut qu
moment pour plonger la femme la plus

j'oſois me flatter que ce calme ſeroit éternel.

Sans doute, dit Naſſès, d'un air fort ſérieux, rien ne perd les femmes comme cette ſécurité dont vous parlez. Cela eſt vrai, au moins, répondit-elle ; une femme n'eſt jamais plus expoſée à ſuccomber, que lorſqu'elle ſe croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorſque Mazulhim s'eſt offert à mes yeux ; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me ſéduire. Ce que je ſais, c'eſt qu'après lui avoir réſiſté long-temps, mon cœur s'eſt ému, ma tête s'eſt troublée. J'ai ſenti des mouvements qui prenoient ſur moi, d'autant plus que je n'étoit pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim, qui ſavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble, en a profité pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conſéquence ; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté, que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions eſpérer. J'y ſuis venue, ſa préſence m'a plus émue que je n'avois penſé ; ſeule avec lui, je me ſuis trouvée moins forte contre ſes deſirs ; ſans ſavoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui refuſer rien ; l'amour enfin ma ſéduite juſqu'au bout.

En finiſſant ces paroles elle avoit les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Naſſès qui paroiſſoit prendre à ſa douleur la part la plus ſincere, en fei-

gnant de la consoler, lui disoit les choses du monde les plus propes à la désespérer. Sur-tout il appuyoit malignement sur le peu de temps que Mazulhim l'avoit gardée : ce n'est pas assurément, lui dit-il, que vous n'ayez de quoi rendre un homme heureux ; du moins, on en doit juger ainsi. Il est pourtant vrai, que cette inconstance si prompte de Mazulhim, feroit, si c'étoit toute autre que vous, penser les choses les plus désavantageuses.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit assez à Nassès qu'elle croyoit avoir raison de ne se rien reprocher là-dessus.

On n'ignore pas, reprit Nassès, que les hommes sont assez malheureux pour ne pouvoir pas jouir long-temps de l'objet même le plus aimable, sans que leurs desirs se ralentissent ; mais au moins on aime trois mois, six semaines, quinze jours même, plus ou moins : on n'a jamais imaginé de quitter une femme aussi brusquement que Mazulhim vous a quittée, vous ; c'est d'un ridicule ! d'une horreur même qu'on ne peut imaginer ! Ah ! Zulica, ajouta-t-il, j'ose encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus constant. Zulica, lui répondit qu'elle en étoit bien persuadée ; mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit désormais une chose indifférente, que les hommes fussent constants ou non ; qu'elle desiroit même, par la sincere amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il disoit sentir ne fût pas véritable, & qu'elle seroit

seroit extrêmement fâchée qu'il conservât des sentiments qu'il ne pourroit jamais voir récompensés.

Oui, lui répondit Nassès d'un air triste, je sens bien tout ce que vous dites. Je trouve dans votre caractere cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle fasse mon malheur. Si vous étiez moins estimable, j'en seroit beaucoup moins à plaindre; car enfin il me seroit permis d'imaginer, que puisque vous avez aimé Mazulhim, il ne seroit pas impossible que vous m'aimiez aussi. C'est une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, sans les offenser; mais malheureusement, vous ne ressemblez à personne, & c'est sans tirer à conséquence pour l'avenir, que vous avez eu une foiblesse.

Zulica, qui sans doute rioit en elle-même de la fausse idée que Nassès sembloit avoir d'elle, l'assura qu'il lui rendroit justice, & s'étendit beaucoup sur l'heureuse façon de penser qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de disposition qu'elle avoit à se laisser toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes des plaisirs d'une extrême vivacité, l'avoir laissée, même malgré l'amour violent que lui avoit su inspirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, madame, lui dit Nassès; plus vous êtes estimable, plus vous êtes à plaindre. Votre insensibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazu-

him sera présent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée, ne sortira pas un moment de votre mémoire; c'est un supplice qui vous accablera dans la solitude, & dont la dissipation & les plaisirs du monde ne vous distrairont jamais assez. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon esprit une idée aussi cruelle? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le souvenir de Mazulhim, mais sans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y seront attachés, puis-je croire que mon cœur voudroit s'y livrer, autant qu'il le faudroit, pour assurer ma guérison? Non, Nassès, croyez-moi, une femme qui pense d'une certaine façon, ne sauroit aimer deux fois. Idée fausse! s'écria-t-il, j'en connois qui en ont aimé plus de six,& qui ne s'en estiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas si cruel, qu'il vous met au dessus des regles, & que si l'on savoit votre aventure, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit assurément de la bonté de reste, répliqua-t-elle en souriant. Mais non, repartit-il, on trouveroit cela plus simple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au reste, que ce que j'en dis n'est pas pour vous conseiller de les prendre, puisque c'en seroit assez d'un pour me faire mourir de douleur.

Ah! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmables quand nous aimons,

qu'avec une seule passion, la plus longue & la plus sincere qu'on puisse voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel est notre malheur, que ce que l'on regarde en nous, comme des vertus, nous est toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on pensoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, si ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retînt, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, reprit-elle, vous avez raison; car qu'importe qu'on occupe son cœur essentiellement, je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, répliqua-t-il, avec un esprit qui vous fait discerner si-bien le faux du vrai, vous sacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne sauroit pas raisonner? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foiblesse pour Mazulhim, plutôt que de songer sagement à vous en consoler; vous croyez qu'une femme qui pense d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois; vous sentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agissez, n'est pas vrai; mais vous résistez à vos lumieres, pour jouir du noble plaisir de vous affliger, & apparemment aussi, pour qu'on ne cesse pas de dire que c'est la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne sont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de soi? De moi! répondit-elle, mais je me flatte qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, répliqua-t-il, je ſais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci; il eſt conſtant que je n'en parlerai pas, moi; la choſe fait aſſez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il ſe croie obligé à garder le ſilence; & cependant ſi vous ne changez point de façon de penſer, tout le monde le ſaura. Mais pourquoi, demanda-t-elle?

Parbleu! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, ſans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que ſi on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas? Penſez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, réſiſte au plaiſir d'apprendre au public que c'eſt ſa perte qui la cauſe? Cela eſt vrai, dit-elle; mais Naſsès, eſt-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond; que regrettez-vous à préſent? Mazulhim? S'il revenoit à vous, conſentiriez-vous à le recevoir? Moi! s'écria-t-elle, ah! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque choſe qu'il pût faire, rien ne pourroit lui rendre votre cœur, il eſt donc, reprit-il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le ſultan, en avez-vous encore pour long-temps? Oui, Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet! tant pis, répliqua Schah-Baham, voilà des diſcours qui m'ennuient furieuſement, je vous en avertis. Si vous pouviez les ſuppri-

mer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaisir, & je n'en serois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la sultane, cette conversation qui vous ennuie est, pour ainsi dire, un fait par elle-même. Ce n'est point une dissertation inutile, & qui ne porte sur rien, c'est un fait...... N'est-ce pas dialoguer qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzéi en souriant? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choses, reprit-elle, est agréable, elle peint mieux, & plus universellement les caracteres que l'on met sur la scene; mais elle est sujette à quelques inconvénients. A force de vouloir tout approfondir, ou de saisir chaque nuance, on risque de tomber dans des minuties, fines peut-être, mais qui ne sont pas des objets assez importants pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excede de détails & de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter précisément où il le faut, est peut-être une chose plus difficile que de créer. Le sultan a tort de vouloir que dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez si rapidement, mais vous l'aurez devant moi & devant toute personne de goût, si la fureur de parler vous emporte, & si vous ne savez pas sacrifier de temps en temps les choses mêmes qui vous paroîtront les plus agréables, lorsque vous ne pourrez nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons. Le sultan a tort, dit Schah-Baham, cela est bientôt dit! & moi je soutiens que cet Amanzéi-là, n'est qu'un ba-

vard, qui se mire dans tout ce qu'il dit, & qui, ou je ne m'y connois pas, a le vice d'aimer les longues conversations, & de faire le bel esprit. Cela vous choque, ajouta-t-il, en se tournant du côté d'Amanzéi, mais c'est que je suis franc; & si vous voulez l'être, je parie que vous avouerez que j'ai raison. Oui, Sire, répondit Amanzéi, & complaisance de courtisan à part, je suis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a longtemps qu'on me trouve le défaut que votre majesté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah-Baham. S'il m'avoit été aussi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, votre majesté n'auroit pas eu de reproche à me faire.

La force du raisonnement de Nassès frappa Zulica, poursuivit-il. Dans le fond, vous avez raison, lui dit-elle, aussi n'est-ce plus Mazulhim que je pleure, c'est ma foiblesse, c'est de m'être donnée à un homme si indigne de moi. J'avoue, répliqua Nassès, d'un air simple, que le tour qu'il vous joue, ne doit pas le rendre aimable à vos yeux; cependant si vous voulez le juger sans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agréments; car enfin il en a. Si vous voulez, répondit-elle dédaigneusement; d'abord il n'est pas bienfait. Je ne sais pas reprit-il, mais personne cependant n'a plus de graces que lui; il a la plus belle tête, & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aisé, l'esprit vif, léger, amusant. Oui,

reprit-elle, je ne nie point qu'il ne ſoit une bagatelle aſſez jolie; mais après tout, il n'eſt que cela, & de plus je vous aſſure qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi amuſant qu'on le dit. Entre-nous, c'eſt un fat, d'une préſomption! d'une ſuffiſance!... Je pardonne un peu d'orgueil à un homme! aſſez heureux pour vous avoir plu, interrompit Naſſès; on en prend à moins tous les jours.

Mais, Naſſès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croie apparemment, vous me tenez de ſinguliers propos. Tout odieux que vous eſt à préſent Mazulhim, répondit Naſſès, il vous l'eſt encore moins que moi, & je croirois riſquer plus à vous parler d'un amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez ſi tendrement aimé. Il vous occupe encore ſi vivement, que jamais je ne prononce ſon nom, que vos yeux ne ſe mouillent de larmes; actuellement encore ils s'en rempliſſent, & vous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t-il, elles me percent le cœur! Je ne puis, ſans un attendriſſement qui me devient funeſte, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque temps n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce diſcours, ſans ſe croire obligée de verſer de nouvelles larmes. Naſſès qui ſe divertiſſoit de tout le manege qu'il lui faiſoit faire à ſon gré, la laiſſa quelque temps dans cette dou-

leur affectée. Cependant pour ne pas perdre ses moments auprès d'elle, il s'amusa à lui baiser la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut assez long-temps sans daigner songer à ce qu'il faisoit ; & ce ne fut qu'après lui avoir laissé là dessus entiere liberté, qu'elle s'avisa d'y trouver à redire. Vous n'y pensez pas, Nassès, lui dit-elle, ayant toujours un mouchoir sur ses yeux, voilà des libertés qui me blessent. Vraiment! Je le crois, répondit-il, n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur ? regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voie vos yeux. Non, reprit-elle, ils ont trop pleuré pour être beaux. Sans vos larmes, répliqua-t-il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez-moi, continua-t-il, l'état où je vous vois, m'afflige, je veux absolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la nécessité où vous êtes d'aimer encore, & je vais, autant qu'il me sera possible, vous prouver actuellement que c'est moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit-elle, que vous y réussissiez. C'est ce que nous allons voir, reprit-il. Premiérement, vous convenez de m'avoir haï sans sujet, c'est une injustice que vous ne pouvez réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle sourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime, & tout facile qu'il vous est de faire prendre à qui que ce soit, plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inspirer, jamais vous ne trouverez personne aussi disposé que moi,

à vous aimer avec toute la tendresse que vous méritez.

Que nous ayons tort ou raison, il est constant qu'en général, nous pensons mal des femmes ; nous nous sommes persuadés qu'elles ne sont ni fidelles, ni constantes, & sur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni constance, ni fidélité. De passions, par conséquent, on n'en voit guere ; il faudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous sussions qu'une femme mérite des sentiments moins légers que ceux que communément on lui accorde : examiner son caractere, & sa façon de vivre & de penser, & régler là dessus le degré d'estime que nous pouvons lui devoir...... Hé bien ! interrompit-elle, qui vous en empêche ? Vous vous moquez, Madame, répondit-il, cette étude prend du temps ; pendant que nous en serions occupés, une femme nous préviendroit d'inconstance, & c'est un si cruel accident pour nous, que pour n'y pas être exposés, nous la quittons souvent, avant que de savoir si elle mérite que nous l'aimions plus long-temps. Mais, demanda-t-elle, qu'est-ce que tout cela peut conclure pour vous ?

Le voici, répondit-il ; mais ce mouchoir sera-t-il éternellement sur vos yeux ? ne vous ai-je pas regardé, lui dit-elle ? Pas assez, répondit-il, je ne veux plus que ce mouchoir paroisse, ou je vous hais, s'il est possible, autant que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en ſouriant, & d'une façon aſſez tendre. Continuez donc, lui dit-elle, en ſe penchant ſur lui. Oui, répondit-il en la ſerrant fortement dans ſes bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, pourſuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlois, puiſqu'il vous a acquis toute mon eſtime, & conſéquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame ſeroit une choſe dont il ne pourroit jamais être ſûr, puiſque rien ne lui prouveroit juſqu'à quel point vous portez la délicateſſe des ſentiments. Il l'apprendroit, direz-vous, en me voyant agir. Eh! Madame, (je vais parler mal de nous) penſez-vous qu'un homme diſſipé, étourdi, ſans mœurs, ſur tout ſur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus ſûr pour les mépriſer toujours que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; penſez-vous, dis-je, qu'il s'apperçoive des choſes qui devroient vous aſſurer ſon eſtime, ou qu'il ne vous accuſe pas de forcer votre caractere, & de vous parer à ſes yeux de vertus que vous ne poſſédez point? Oui, je le crois, dit-elle, ce que vous dites-là, par exemple, eſt, on ne peut pas plus ſenſé.

Naſſès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiſer la main, mais la bouche de Zulica ſe trouvant plus près de

lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner sa reconnoissance. Ah! Naslès, lui dit-elle; doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, poursuivit-il sans lui répondre, que puisque je suis l'homme du monde qui vous estime le plus, & qui a le plus de raison de le faire, je dois être le seul que vous puissiez aimer. Non, répondit-elle, l'amour est trop dangereux. Vieille maxime d'opéra, si plate, si usée, répliqua-t-il, qu'on ne la voudroit seulement pas aujourd'hui passer dans un madrigal, & qui, au reste, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'est pas elle qui m'en empêche, répondit-elle.... Mais pourquoi me demander de l'amour? ne vous ai-je pas promis de l'amitié? Sans doute! répliqua-t-il, l'effort est généreux! il est constant que si je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut-être même à moins; mais les sentiments que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inspirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteste aussi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah! dit il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en suis charmé, ce m'est une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raison. En vous aimant comme je fais, je le serai pour vous, plus que personne. Avec une femme

moins eſtimable que vous, je ne ſerois pas ſi ſûr de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je ſuis eſtimable, plus je réſiſterai. Tout au contraire, répliqua-t-il, les coquettes ſeules coûtent à vaincre, on leur perſuade aiſément qu'elles ſont aimables; mais on ne les touche pas de même; & de toutes les conquêtes la plus aiſée, c'eſt celle d'une femme raiſonnable. Je ne l'aurois aſſurément pas cru, dit-elle. Rien n'eſt pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple: Répondez, en doutez-vous? Soyez de bonne foi! je viens d'être ſi ſottement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me perſuadera de long-temps. Mais, Mazulhim à part, inſiſta-t-il, qu'en croyez-vous? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haïſſoit pas; il s'obſtina, & enfin obtint d'elle, qu'elle étoit perſuadée qu'il l'aimoit. Et vous, pourſuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux! Odieux! dit-elle, non ſans doute, je puis vouloir être indifférente; mais je ne veux plus être injuſte.

Vous croyez que je vous aime? s'écria-t-il, vous ne me haïſſez pas, & vous vous imaginez que vous me réſiſterez long-temps! Vous! avec cette vérité que vous avez dans le caractere! vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux, lorſque vos propres deſirs vous parleront en ma faveur! que vous fixerez un temps pour céder, & que ce ne ſera que lorſqu'il ſera arrivé, que

vous croirez pouvoir vous rendre avec décence ! Non, Zulica, non, j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même. Vous n'aurez pas assez de fausseté pour vouloir désespérer un amant que vous aimez, vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, jusqu'à celle qui doit à jamais combler, & ranimer mes desirs, l'instant où je vous attendrirai sera celui où je mourrai de plaisirs entre vos bras, & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec transport.....

Fort bien cela, fort bien, interrompit le sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi ! je commençois à craindre que cela ne fût jamais.... Ah ! la sotte créature que cette Zulica, avec ses façons ! En effet ! dit la sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-temps. Comment donc résister une heure ! Cela est sans exemple ! Ce qu'il y a de vrai, répondit le sultan, c'est que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eu quinze jours, & que pour peu qu'Amanzéi eût encore retardé la chose, je serois mort de chagrin & de vapeurs ; mais qu'auparavant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.





CHAPITRE XV.

Qui n'amusera pas ceux que les précédents ont ennuyés.

AU silence qui se fit dans cet instant dont votre majesté étoit hier si contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Nassès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de poursuivre. Ah ! Nassès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put ; Nassès ! songez-vous à ce que vous faites ? Si vous m'aimiez ? Plus Nassès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laissoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet instant, conçu combien il est avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais, écoutez-moi, disoit Zulica, Nassès ! Ecoutez-moi ! Voulez-vous donc que je vous déteste ?........ Tous mots qui, entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force, & n'imposoient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ses transports, & à qui l'on auroit, sans aucun fruit, dit les plus belles choses du monde. Que faire ? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entreprises que Nassès, au milieu de son trouble, tentoit avec toute la témérité possible, & s'être mise à cet égard hors de toute crainte,

elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les discours qu'elle lui préparoit sur ses impertinences. Nassès cependant, soit pour obtenir plus aisément son pardon, soit qu'en effet Zulica l'eût troublé, ne la laissa en liberté, que pour tomber sur son sein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laisser sensible à quelque autre chose qu'à l'état où il se trouvoit.

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi sert-il de parler à quelqu'un qui ne sauroit entendre? Ce qui, en cet instant, pouvoit lui rendre moins pénible le silence auquel elle étoit forcée, c'est qu'il n'y avoit pas d'apparence que Nassès eût l'esprit assez libre pour faire là-dessus des commentaires. Elle tenta pourtant de se retirer tout-à-fait d'entre ses bras, & n'y réussit point. Quand il revint de son trouble, il avoit l'air si tendre! Ses premiers regards errerent sur Zulica d'une façon si touchante! il referma les yeux si languissamment! poussa de si profonds soupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flattée, elle commença, malgré son insensibilité naturelle, à se sentir émue, & à partager ses transports. Cette vertueuse personne étoit perdue, si Nassès eût pu s'appercevoir des mouvements dont elle étoit agitée. Nassès enfin rendu à lui-même, saisit la main de Zulica. Nassès, lui dit-elle d'un ton de colere, est-ce ainsi que vous croyez vous faire aimer!

Nassès s'excusa sur la violence de son ar-

deur qui, disoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui soutint que l'amour, quand il est sincere, étoit toujours accompagné de respect, & que l'on n'avoit des façons aussi peu mesurées que les siennes, qu'avec les femmes que l'on méprisoit.

Lui, de son côté, soutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inspiroient des desirs, que l'on manquoit de respect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du sien que l'emportement qu'elle s'obstinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins estimée, poursuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir ; mais quelques légeres que soient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuseriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurois pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse ; rien n'est si vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica, mais quand ce que vous venez de me dire seroit vrai, c'est toujours une regle établie, de ne pas commencer l'aveu de ses sentiments par des façons aussi singulieres que celles que vous avez.

Supposé que j'eusse brusqué les choses autant que vous le dites, répliqua-t-il, ce seroit encore une attention pour vous, dont vous devriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'esprit des

opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche ! Il eſt plaiſant, repartit-il, que ces opinions que vous traitez de bizarrerie, ſoient toutes fondées en raiſon. Celle que vous me reprochez actuellement, eſt d'une vérité que ſûrement je vous ferai ſentir ; car, non-ſeulement vous avez de l'eſprit, mais encore vous l'avez juſte ; mérite aſſez rare dans votre ſexe, pour que l'on puiſſe vous en féliciter. Le compliment ne me ſéduit pas, dit-elle d'un ton bruſque, & je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois. C'eſt ſans doute un déſagrément pour moi, répondit-il, de vous voir ſi peu ſenſible aux diſcours obligeants que je vous tiens. En un mot, Monſieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choſes, il faut au moins avoir perſuadé ; trouvez bon que je vous le diſe.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien ! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, ſans que qui que ce fût s'en doutât ; mais puiſque ce ménagement de ma part vous déplaît ; je vous rendrai des ſoins, Madame, on ſaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels ſont les ſentiments que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire, lui demanda-t-elle ? Vous êtes un étrange homme ! C'eſt par reſpect pour moi, que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner ; c'eſt par une

attention infinie ſur ce qui me regarde, que vous me bruſquez, comme la femme du monde qui mériteroit le moins d'égards? C'eſt vous qui faites mille choſes condamnables, & c'eſt moi qui ai tort? Dites-moi, de grace, comment tout cela ſe peut faire?

Si vous étiez moins neuve en amour, répliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puiſſent être pour moi, j'aime ſans comparaiſon mille fois mieux vous donner des leçons ſur cette matiere, que de vous voir aſſez inſtruite pour n'en avoir pas beſoin. Etes-vous encore à ſavoir que ce ſont moins les bontés qu'une femme a pour ſon amant qui la perdent, que le temps qu'elle les lui fait attendre? Croyez-vous que je puiſſe vous aimer, & être malheureux ſans que mes aſſiduités auprès de vous, ſans que les ſoins que je prendrai pour vous attendrir, échappent au public? Je deviendrai triſte, & [ma diſcrétion fût-elle extrême] on n'ignorera pas que vos ſeules rigueurs cauſent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir là, vous me rendrez heureux. Penſez-vous qu'avec quelque attention que je m'obſerve, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra entre nous, ne découvrent pas notre ſecret?

Zulica, par ſon étonnement & ſon ſilence, ſembloit approuver ce que lui diſoit Naſſès. Vous voyez donc bien, pourſuivit-il, que

quand je vous presse de me rendre promptement heureux, c'est moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En suivant mes conseils, si vous m'épargnez des tourments, vous évitez l'éclat qui suit toujours les commencements d'une passion. D'ailleurs, dans la situation où nous avons été ensemble, je ne pourrois, sans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous imposerons au public sur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos; persuadé que vous me détestez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un sentiment qui lui est si contraire, vous ayez passé si rapidement à l'amour. Il vous sera facile au reste d'amener naturellement notre réconciliation.

A la cour, ou chez la premiere princesse où nous nous trouverons ensemble, vous saisirez quelque occasion que ce soit de me faire une politesse; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai soin de la faire naître. Je répondrai avec empressement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïssiez plus. Je vous ferai même proposer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie; vous direz que vous le voulez bien; je me ferai présenter à vous, je retournerai vous voir: je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été si long-temps privé. Il n'en faudra pas

davantage pour justifier mes empressements : ils paroîtront simples & naturels, & nous aurons d'autant plus de plaisir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, si je vous rendois si promptement heureux, je craindrois trop votre inconstance. J'avoue que je ne serois pas fâchée de lier avec vous un commerce fondé sur plus d'estime, de confiance & d'amitié, qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde ; je vous dirai plus, je ne haïrois pas l'amour, si un amant pouvoit n'exiger d'une femme que l'aveu de sa tendresse.

Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, est une chose plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puisse être. J'avoue aussi que quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flatté que d'obtenir tout d'une autre. Mais Zulica, croyez-moi ; je vous adore, vous m'aimez, faites le bonheur de l'homme du monde qui ressent pour vous la passion la plus vive. Si vous saviez borner vos desirs, répondit-elle avec émotion, & que ce que l'on pourroit vous accorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourroit essayer de vous rendre moins malheureux, mais.... Non Zulica, interrompit-il vivement, vous serez contente de mon obéissance.

Sur cette parole que Zulica sentoit bien aussi périlleuse qu'elle l'étoit, elle se pencha nonchalamment sur Nassès qui se précipitant

ſur elle, uſa ſans ménagement des faveurs qui venoient de lui être accordées. Ah, Zulica! lui dit-il tendrement, un moment après, ne ſera-ce qu'à votre complaiſance que je devrai de ſi doux inſtants, & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le ſont déjà pour moi? Zulica ne répondit rien, mais Naſſès ne ſe plaignit plus. Bientôt il fit paſſer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la ſienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner, & elle ne ſe ſouvint pas elle-même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle ſe plaignit à la vérité, mais ſi doucement que ce fut moins un reproche qu'un ſoupir tendre, que l'eſpece de plainte qui lui échappa. Naſſès ſentant à quel point il l'égaroit, crut ne devoir pas perdre d'auſſi précieux inſtants. Ah, Naſſès, lui dit-elle d'une voix étouffée, ſi vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre!

Quand les craintes de Zulica ſur l'amour de Naſſès auroient été auſſi vraies, & auſſi vives qu'elles paroiſſoient l'être, il y avoit apparence que les tranſports de Naſſès les auroient diſſipées. Auſſi, preſque aſſuré qu'elle ne douteroit pas long-temps de ſon ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre, un temps qu'il devoit employer à la raſſurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les diſcours les plus touchants. Zulica ne s'offenſa point de ſon ſilence; bientôt même (car il ne faut

souvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choses les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, sans faire une injure mortelle à Nassès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces sans doute, succéderent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne put proférer que quelques mots sans suite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de son ame.

Lorsqu'il eut cessé, Nassès se jeta à ses genoux. Ah! laissez-moi, lui dit-elle en le repoussant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & seroit-il possible que vous eussiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'est pas que je n'eusse de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, répliqua-t-il, ne deviez-vous pas être lasse d'une aussi cruelle résistance? Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes se feroient rendues plutôt, mais je n'en sens pas moins que j'aurois dû vous résister plus long-temps. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annoncent & excitent les desirs. M'aimez-vous, lui demanda Nassès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même? Ah! Nassès, s'écria-t-elle, quel plaisir vous feroit un aveu que vos emportements m'ont déjà arraché; m'avez-vous là-dessus laissé quelque chose à vous dire: Oui, Zulica, répondit-il; sans cet aveu charmant que je vous

demande, je ne puis être heureux; ſans lui je ne puis jamais me regarder que comme un raviſſeur. Ah! voulez-vous me laiſſer un ſi cruel reproche à me faire? Oui, Naſſès, lui dit-elle en ſoupirant, je vous aime!

Naſſès alloit remercier Zulica, lorſque l'eſclave de Mazulhim vint ſervir; il en ſoupira.... Parbleu! je le crois bien, interrompit le ſultan, voilà comme ſont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins beſoin de leur préſence. N'ayez pas peur qu'il ſoit venu tantôt, pendant que Naſſès & Zulica m'ennuyoient tant! Il faut préciſément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaiſir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, dit la ſultane, de n'avoir rien dit. Tubleu! répliqua-t-il, je n'avois garde de les troubler; j'avois trop d'envie de ſavoir comment tout ceci finiroit. J'en ſuis fort content, ajouta-t-il en ſe tournant vers Amanzéi; voilà ce qui peut s'appeller une ſituation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi! lui dit la ſultane, vous pleurez de cela? Pourquoi donc pas, répondit-il? cela eſt fort intéreſſant, ou je me trompe fort. C'eſt pour moi comme une tragédie, & ſi vous n'en pleurez point, c'eſt que vous n'avez pas le cœur bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour une épigramme ſanglante contre la ſultane, il ordonna d'un air ſatisfait à Amanzéi de pourſuivre.

Naſſès ſoupira de ſe voir interrompu, pourſuivit Amanzéi; ce n'étoit pas qu'il fût

amoureux, mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui, ſans être amour, produit en nous des mouvements qui lui reſſemblent, & que les femmes regardent toujours comme les ſymptômes d'une vraie paſſion, ſoit qu'elles ſentent combien il leur eſt néceſſaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoiſſent rien de mieux. Zulica qui n'attribuoit qu'à ſes charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Naſſès, en avoit toute la reconnoiſſance poſſible; mais pour ſoutenir ce caractere de perſonne réſervée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit ſigne, en lui ſerrant la main, d'avoir devant l'eſclave de Mazulhim un peu de circonſpection. Ils ſe mirent à table.

Après le ſouper... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham, je veux, ſi cela ne vous déplaît pas, les voir ſouper. J'aime ſur toutes choſes les propos de table. Vous avez dans l'eſprit une conſéquence bien ſinguliere, lui dit la ſultane! vous vous êtes impatienté mille fois à des diſcours qui étoient néceſſaires, & vous en demandez actuellement qui, abſolument hors de l'hiſtoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'alonger? Hé bien! répondit le ſultan, ſi je veux être inconſéquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puiſſe m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un ſultan eſt fait pour raiſonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilege que celui qu'on me diſpute;

que

que jamais femme bel-esprit n'a eu le crédit de les empêcher de parler comme ils vouloient, & que ma grand'mere même, à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schach-Riar mon aïeul, fils de Séhah-Mamoun, qui engendra Schach-Thechni, lequel.... Ce que j'en dis au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je sais ma généalogie, que pour contrarier personne, & vous pouvez poursuivre, Amanzéi.

C'est, dit Zulica, un instant après qu'elle se fut mise à table, une chose bien singuliere que la façon dont les événements les plus marqués de notre vie sont amenés! Qui diroit à une femme, vous aimerez ce soir à la fureur un homme, non-seulement auquel vous n'avez jamais pensé, mais que même vous haïssez, elle ne le croiroit pas, & pourtant il n'est pas sans exemple que cela arrive! Je vous en réponds, repartit Nassès, & je serois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il est certain que rien n'est si commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voient pour la premiere fois, ou qu'elles ont haï. C'est même de là que naissent les passions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle, vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

Savez-vous, répondit Nassès, qui sont les

gens qui ſoutiennent cela ? ce ſont, ou de jeunes gens qui ne connoiſſent pas encore le monde, ou des femmes dont l'eſprit eſt prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une paſſion qu'avec toutes les précautions poſſibles, ne s'enflamment que par degrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendreſſe, & dont vous ne jouiſſez jamais parfaitement. Hé bien! répondit-elle, ces femmes-là, toute ridicules qu'elles ſont, ont encore des partiſans ; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-temps que je penſois comme elles.

Vous! répliqua-t-il, mais ſavez-vous bien que vous avez tous les préjugés qu'on peut avoir ? Cela ſe peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de ſympathie. Quant à moi, dit-il, je ſais qu'ils ſont fort communs. Je connois même une femme qui y eſt ſi ſujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah! Naſſès, s'écria-t-elle, cela n'eſt pas poſſible! Quand vous diriez ſimplement que cela n'eſt pas ordinaire, ſavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, (ſi pourtant c'en eſt un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même ? Je vous ſuppoſe, vous, dans la néceſſité de m'aimer, que ferez-vous ? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien! ſuppoſez à préſent, continua-t-il,

une femme qui ſoit dans la néceſſité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens, mais que voulez-vous qu'elle faſſe? Qu'elle fuie, me direz-vous? Mais on ne va pas loin dans une chambre; quand on s'y eſt promené quelque temps, on s'eſt laſſé, il faut ſe raſſeoir. Cet objet qui vous a frappé eſt toujours préſent à vos yeux. Les deſirs ſe ſont irrités par la réſiſtance qu'on a faite, & la néceſſité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en eſt devenue que plus preſſante. Mais, répondit-elle en rêvant, en aimer quatre! Puiſque le nombre vous choque, répliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah! dit-elle, cela devient plus vraiſemblable, & plus poſſible même. Que de façon pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taiſez-vous, lui dit-elle en ſouriant, je ne ſais où vous prenez tous les raiſonnements que vous me faites, & où je prends, moi, toutes les réponſes que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie ſans art, vous m'aimez aſſez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous penſez, & je vous en eſtime d'autant plus qu'il y a bien peu de femmes qui aient autant de vérité dans le caractere.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéreſſants, Naſſès parvint à gagner le deſſert. Il fut à peine ſervi, que ſe voyant ſans témoins, il ſe leva avec feu, & ſe mettant aux genoux de Zulica,

vous m'aimez, lui dit-il? Ne vous l'ai-je pas assez dit, répondit-elle languissamment? Ciel! s'écria-t-il en se relevant & en la prenant dans ses bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver? Ah, Nassès! répondit-elle, en se laissant aller sur lui & sur moi, quel usage faites-vous de ma foiblesse?

Eh, que diable! dit le sultan, vouloit-elle donc qu'il en fît? Ceci n'est pas mauvais! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laissée plus tranquille. Non! les femmes sont d'une singularité... bien singuliere! elles ne savent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on est avec elles... Quelle colere! interrompit la sultane, quel torrent d'épigrammes! Que vous avons-nous donc fait? Non, dit le sultan, c'est sans colere que je dis tout cela. Est-ce que pour trouver les femmes ridicules on a besoin d'être fâché contre elles? Vous êtes d'une causticité sans exemple, lui dit la sultane, & je crains bien que vous qui haïssez tant les beaux esprits, vous n'en deveniez un incessamment. C'est cette Zulica qui m'a fâché, repartit le sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que votre majesté prenne moins d'humeur contr'elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas long-temps.

CHAPITRE XVI.

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à vótre majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais? Il me louoit davantage, répondit-elle; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il; oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi! reprit-elle, quoi!.... Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah, Nassès! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé! Nassès ne répondit à cet éloge, qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent, si l'on ne prétendoit point par là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner; aussi prit-elle pour lui une considération, même une sorte de respect qui, vu le motif qui les lui faisoit obtenir, devenoient extrêmement plaisants, & qui devoient flatter un homme, d'autant plus qu'ils ne sont pas chez les femmes l'effet

de la prévention, comme le ſentiment. Naſſès aſſez content de lui-même, crut qu'il pouvoit ſuſpendre pour un moment l'admiration qu'il cauſoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoiſſoit trop pour en être flatté, & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il ſe ſentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impoſſible la diſſimulation & les ménagements avec les perſonnes qui nous l'inſpirent ; & dans cette diſpoſition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer aſſez tôt toute l'impreſſion que ſa conduite avec lui avoit faite ſur ſon ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas ſi bien que Mazulhim ? Oui, répondit-elle, mais je trouve en même temps que vous ſavez aimer mieux que lui. Voilà, répliqua-t-il, une diſtinction que je n'entends pas ; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer ? Celle qu'il a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une ; & ce n'eſt que de celle-là que je prétends parler ; mais vous qui me paroiſſez aimer ſi bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'eſt que l'amour ? Si je le demande, répliqua-t-il, ce n'eſt pas que je l'ignore ; mais comme chacun définit ce ſentiment ſuivant ſon caractere, je voulois ſavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en diſant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous

mettez entre lui & moi, si vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que sa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'est qu'il a le cœur épuisé, lui.

Le cœur épuisé, reprit-il ! voilà une expression qui, selon moi, n'offre point de sens déterminé. Le cœur s'épuise, sans doute, sur une passion trop longue ; mais Mazulhim ne pouvoit pas se trouver avec vous dans ce cas là, puisque pour ses yeux & son imagination, vous étiez un objet nouveau. Par conséquent, ce que vous me dites de lui n'est pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que cela, répondit-elle ; ce que j'en sais, c'est (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, & ne m'interrogez pas davantage, car je sens que sur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah ! je vous entends, répliqua-t-il ; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me semble que je ne vous dis rien de lui. Ah ! pardonnez-moi, repartit-il, on sent aisément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui, qu'il a le cœur épuisé, c'est une expression modeste & mesurée, mais on l'entend. Je suis surpris pourtant que vous ayiez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Nassès, répondit-elle ; mais puisque vous voulez savoir ce que j'en pense, je vous dirai qu'il est vrai que j'en ai

été surprise. Ah ! ah ! dit-il, quoi !
l'avez trouvé.... Cela est étonnant, r
elle, à ce que je crois du moins !

Oh ! je m'en rapporterois bien à
Sans doute, répondit-elle ironiquen
l'expérience m'a donné là dessus de si gr
lumieres !.... Expérience ou non, répl
t-il, on sait ce que doit être un amant c
on veut bien ne lui laisser plus rien à de
il y a là dessus une tradition établie ;
j'avoue encore une fois que vous me su
nez, car Mazulhim...... Hé bien ! N
interrompit-elle, c'est à un point qu'
sauroit imaginer ! Je ne saurois revenir c
surprise, répondit-il, je sais de lui des c
incroyables, des prodiges ! Ce sera
remment lui qui vous les aura contés,
elle ? Quand ce n'auroit été que par an
propre, je me serois, repartit-il, défié
pareil récit. Non, il ne m'a parlé de rie
vous dirai plus, il a là dessus une vraie
destie. Pour modeste, répondit-elle,
l'est pas ; mais quelquefois peut-être
rend justice.

Madame, Madame, lui dit-il, un
putation aussi brillante que celle de M
him doit avoir un fondement, & vous n
ferez jamais croire que quelqu'un dont t
les femmes d'Agra pensent bien, soi

dont nous parlons) diſe à qui que ce ſoit la raiſon pour laquelle elle en eſt ſi mécontente ? Préciſément oui, reprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde ; mais elle le dira à quelqu'un, & la preuve de cela, c'eſt que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confidence qu'à la façon dont nous ſommes enſemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres perſonnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui ſans doute elles confioient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas réſiſté à Mazulhim ; il y auroit par conſéquent quarante mille hommes, ou à peu près, qui ſauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il eſt, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un ſecret de cette nature eût été enſeveli ? Cela n'eſt pas probable. Non, Madame, encore une fois ; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas impoſé ſi long-temps.

Vous dirai-je plus ? Vous connoiſſez Telmiſſe ; elle n'eſt plus aſſurément, ni jeune, ni jolie ! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'eſtime poſſible, & qu'il a mérité & acquis toute la ſienne. C'eſt pourtant un fait. Telmiſſe le dit à qui veut l'entendre ; ce n'eſt pas une perſonne à dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoiſſons point de femme de qui le ſuffrage faſſe plus d'honneur, & ſoit plus difficile à obtenir que le

sien. Pouvez-vous après cela penser mal de Mazulhim ! Non, répondit-elle séchement, je crois qu'il est incomparable. C'est ma faute, sans doute, ajouta-t-elle avec un souris dédaigneux, si je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne suis pas fait pour le penser, reprit-il ; mais il est vrai qu'il y a là dedans quelque chose d'inconcevable. Au surplus, vous ne croiriez peut-être pas une chose ; si j'étois femme, les gens de l'espece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne seroit pas une raison de n'en pas vouloir, ou de les quitter ; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il ; eux seuls connoissent les soins & la complaisance ; plus ils sentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empressent à mériter de l'être : nécessairement soumis, ils sont moins amants qu'esclaves. Sensuels & délicats, ils imaginent sans cesse mille dédommagements, & l'amour leur doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux en plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter ? ce n'est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit ; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjuguent la nature. Peut-il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai ?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica,

vous aimez les opinions ſingulieres. Vous penſez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroiſſe telle, & je ſais que plus d'une femme...... Laiſſons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais diſputé ſur les choſes qui ne m'intéreſſoient pas. Au reſte, c'eſt à ce qu'il me ſemble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raiſon, dit le ſultan. Quand s'en va-t-elle? Que vous êtes impatient! répondit la ſultane. Ce n'eſt pas que je m'ennuie, reprit le ſultan, à beaucoup près; mais quoique je me divertiſſe fort, il me ſemble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre choſe. Je ſuis comme cela, moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la ſultane? Eſt-ce que cela ne s'entend pas, répondit-il? je me trouve fort clair. Quand je dis que je ſuis comme cela, c'eſt que je penſe qu'un plaiſir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en ſouhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choſes qui perdent à être expliquées, interrompit la ſultane, on vous entend, voulez-vous quelque choſe de plus? Oui, dit le ſultan, je veux qu'Amanzéi finiſſe ſon hiſtoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la ſultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me ſemble que s'il la laiſſoit là, il la finiroit beaucoup plutôt; mais comme je ſuis la complaiſance même, je lui permets de pourſuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conſéquence.

Au surplus, poursuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit-il; c'est ce cœur épuisé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber sur une dissertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puisqu'elle vous a fâchée, si je ne me rappellois que ma tendresse pour vous, & le desir de savoir pourquoi vous croyez que je vous aimois mieux que Mazulhim, l'ont seuls amenée. Plus les sentiments que vous me marquez me sont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curiosité que je n'ai, que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triste, il me semble que depuis quelques moments vous ne m'aimiez plus autant que vous m'aimiez, je ne sais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin, & cette idée m'afflige.

Je suis enchanté de vous la voir, répliqua Nassès; ces sortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être senties que par un cœur également tendre & délicat; vous me faites injustice, mais cette injustice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chere. Rassurez-vous, poursuivit-il, aimable Zulica, Ciel! que de plaisirs je trouve à bannir vos craintes! charmante Zulica! pour votre bonheur & le mien, puissent-elles renaître sans cesse! En disant ces paroles, il prenoit Zulica dans ses bras & l'accabloit des caresses les

plus tendres. Que vous me donnez de tranſports, s'écria-t-elle ! je ſens tous les vôtres paſſer dans mon cœur, ils le rempliſſent, le troublent, le pénetrent ! Ah, Naſſès ! quel plaiſir pour moi de vous en devoir de ſi doux, & que je connoiſſois ſi peu ! Vous ſeul ! .... oui, vous ſeul ! ...... Mais, Naſſès ! Ah ! cruel ! ....

Quoique Zulica ne ceſſât point de parler, il ne me fut plus poſſible d'entendre ce qu'elle diſoit. C'eſt qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le ſultan ? Cela eſt vraiſemblable, répondit Amanzéi. Et puis, continua le ſultan, c'eſt qu'il eſt vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre, car, ou je ſuis bien trompé, ou il n'y avoit pas le ſens commun dans ce qu'elle diſoit ; du moins moi, je n'y ai rien compris. Je ſuis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Naſſès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'eſprit qu'elle ; car il diſoit à peu près les mêmes choſes. Ne vous dis-je pas, repartit le ſultan ; ces gens-là n'avoient pas le ſens commun.

Lorſque Naſſès & Zulica furent devenus plus raiſonnables, continua Amanzéi, Zulica en le regardant tendrement : vous êtes charmant, Naſſès, lui dit-elle, ah ! pourquoi ne vous ai-je pas aimé plutôt ! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque inſtant fait ſentir que je n'ai commencé de vivre que

depuis que vous m'avez aimé. Lorſque je ſonge à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi Zulica ! dans ces lieux où nous ſommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent auſſi chers que celles que vous y avez eues pour lui, me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à ſon inconſtance ! Quel génie ! Quel dieu même veilloit pour moi, lorſqu'après l'avoir rendu inſenſible à tant de charmes, il lui inſpira le deſſein de me choiſir pour vous apprendre ſa perfidie. Ah, Zulica ! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidele, ou ſi quelque autre que moi... Arrêtez, interrompit majeſtueuſement Zulica : s'il m'avoit été fidele, je n'aurois jamais aimé que lui, mais pour le bannir de mon cœur, il ne falloit pas moins qu'un Naſſès. Je crois, puiſque vous m'avez choiſi, répondit-il, que j'étois en effet le ſeul qui puſſe vous plaire ; mais quand je ſonge à l'état où vous étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis ſon ſilence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle, ne voulant rien accorder, il m'auroit été aſſez indifférent que l'on eût exigé quelque choſe. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il ; il y a pour les femmes de terribles ſituations, & celle où je vous ai vue, étoit

peut-être une des plus affreuses! Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentiments, d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de se livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'est pas douteux, répliqua-t-il; mais c'est une terrible chose que d'être prise dans une petite maison. Je ne sais pas, si j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois; mais il me semble que je serois bien aise que l'homme qui m'y auroit surprise, voulût bien n'en dire mot.

Vous seriez bien aise, reprit-elle! apparemment, cela est tout simple; & moi aussi j'aurois été bien aise que, qui que ce fût qui m'eût surprise ici, n'en eût rien dit. Le beau propos! Il faut que vous perdiez l'esprit pour en tenir de pareils! Pensez-vous qu'un honnête homme ait besoin pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on fasse certaines propositions à des femmes d'un certain genre? Certainement oui, répondit-il. Toute femme surprise dans une petite maison, prouve qu'elle a le cœur sensible: on tire là-dessus de terribles conséquences; & communément plus la femme est aimable, moins l'homme est généreux.

Oh! c'est un conte, reprit Zulica; le goût seul, mais je dis le goût le plus vif, peut excuser une femme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoi qu'on en puisse dire,

qu'il y en eût une qui voulût acheter aussi cher que vous le croyez, la discrétion dont elle auroit besoin; & l'honneur.... Bon! interrompit-il, croyez-vous qu'une femme craigne jamais de sacrifier son honneur à sa réputation? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas, & je ne connois point de situation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuser. Il faut être bien délicate, reprit-il, pour faire cette distinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à gagner une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, soit de vous le donner, & assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, monsieur, lui dit-elle; vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée? Ah, Nassès! étoit-ce de vous que je devois attendre un procédé aussi cruel? Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la résistance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur! Eh! pensez-vous, reprit-elle en sanglottant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas assez long-

temps défendue ? Hélas ! entraînée par le goût que j'avois pour vous, plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cedé ſans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas aſſez long-temps réſiſté. Mais quelle idée eſt donc la vôtre, Zulica, répondit-il en ſe rapprochant d'elle ? Moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur ! Pouvez-vous le croire ? Moi qui vous adore, ajouta-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il diſoit vrai. Laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement ; laiſſez-moi, s'il eſt poſſible, oublier combien je vous ai aimé.

La réſiſtance de Zulica étoit ſi douce, que quand les empreſſements de Naſſès auroient été moins vifs, ils en auroient encoré triomphé. Vous ! ceſſer de m'aimer, lui diſoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce diſcours tout ce qui pouvoit le rendre plus perſuaſif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur ! Non, votre cœur n'eſt point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous ſes plus tendres ſentiments. Non, répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de colere ; non, traître que vous êtes ! vous ne me tromperez plus. Ciel ! ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuſte & le plus cruel des hommes ? Ah ! laiſſez-moi... Non, vous ne me perſuadez plus.... Je ne dois pas vous pardonner.... Que je vous hais !

Malgré toutes ces proteſtations de haine que Zulica faiſoit à Naſſès, il ne voulut pas croire un moment qu'il pût être haï, & Zulica, en effet, ſembloit ne pas ſe ſoucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne ſais pas ſi je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois preſque que vous me haïſſez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit-elle en hauſſant les épaules! croyez-vous que je vous en déteſte moins? Eſt-ce ma faute ſi... Mais cela eſt vrai, je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'eſt plus certain que ce que je dis. Je vous eſtime trop pour le penſer, répondit-il, & cela eſt au point que je vous verrois inconſtante, que je n'en voudrois rien croire. Je ſuis, & je veux être perſuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque choſe. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il eſt poſſible; mon cœur n'eſt point fait pour des ſentiments modérés. Je le crois bien, répliqua-t-il, & c'eſt auſſi ce que je voulois dire. Plus on a de délicateſſe, plus on a les paſſions vives; & quand j'y ſonge, une femme eſt bien malheureuſe quand elle penſe comme vous. En vérité, j'oſe le dire, la dépravation eſt telle aujourd'hui, que plus une femme eſt eſtimable, plus on la trouve ridicule; je ne dis pas que ce ſoient les femmes ſeules qui lui faſſent cette injuſtice, cela ſeroit tout ſimple; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'eſt

que ce ſont les hommes; eux, qui leur demandent ſans ceſſe des ſentiments! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continua-t-il, qu'y cherchons-nous? l'amour? Non ſans doute. Nous voulons ſatisfaire notre vanité, faire ſans ceſſe parler de nous; paſſer de femme en femme; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus mépriſables: plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en poſſéder qu'une digne de plaire; les chercher ſans ceſſe, & ne les aimer jamais. Ah! que vous avez raiſon, s'écria-t-elle; mais auſſi c'eſt la faute des femmes, vous les mépriſeriez moins, ſi toutes penſoient d'une façon, & avoient des ſentiments qui puſſent les faire reſpecter. Je l'avoue à regret, répondit-il, mais il eſt certain qu'on ne ſauroit nier que les ſentiments ne ſoient un peu tombés. Un peu, dit-elle avec étonnement! Ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raiſonnables aſſurément, mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Je ne parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blâmer; mais pour une que l'amour ſeul conduit, combien n'en eſt-il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuſe, font tout ce qu'elles peuvent, pour qu'on ne puiſſe pas ſeulement les ſoupçonner de le connoître. Il y a, repartit-il, bien peu des femmes aſſez équitables, pour parler comme vous. A quoi

ſert-il de vouloir diſſimuler des choſes auſſi connues, répondit-elle ? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raiſonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite eſt du dernier délabrement. Toute foibleſſe eſt excuſable, mais en vérité l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, répliqua-t-il, mais on le tolere; le vice ne paroît ce qu'il eſt, que dans celles qui ne ſont point faites pour inſpirer des deſirs, & le plus grand agrément, peut-être des femmes d'aujourd'hui, eſt cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce ſont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'eſt jamais le cœur que vous demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous souciez pas d'être aimés; & pourvu que vous triomphiez de la perſonne, la conquête du reſte vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le ſultan. Quand eſt-ce donc qu'il l'a mépriſée ? L'admirable queſtion, s'écria la ſultane ! Ce que je dis, répondit le ſultau, n'eſt point par méchanceté. Une queſtion, une fois, c'eſt une queſtion, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me ſemble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela eſt plaiſant, oui! On me donne pour conte un recueil de converſations où il n'y a le mot pour rire, que quand on n'y parle pas, &

c'eſt moi qui ai tort? En un mot comme en mille, Amanzéi, ſi demain Naſſès n'a pas mépriſé Zulica; je ne vous dis que cela; mais c'eſt à moi que vous aurez affaire.



CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en eſt, à éluder les queſtions embarraſſantes.

VOTRE Majeſté, dit Amanzéi le lendemain, ſe ſouvient, ſans doute..... Oui, interrompit bruſquement le ſultan; je me ſouviens qu'hier je mourus d'ennui; eſt-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennuie, dit la ſultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le ſultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennuie pas, ſi cela ſe peut, s'entend, car je ne demande point des choſes impoſſibles. Amanzéi reprit ainſi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicateſſe. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je ſuis naturellement fort ſuſceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui eſt infame, répliqua-t-elle! je ne conçois pas comment on peut ſe vanter de cela! Je ne m'en vante pas non plus, re-

partit-il, je dis ſimplement ce qui eſt. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il; elles ne m'avoient point prié d'être conſtant, par conſéquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on ſe prend ſans conditions, on n'a d'aucun côté à ſe plaindre qu'on en ait violé quelque une.

Je ſerois curieuſe au poſſible, dit Zulica, de ſavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Naſſès, une hiſtoire de ma vie bien circonſtanciée? Cela ſeroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir ſans riſque, en ſupprimant les détails. Il y a dix ans que je ſuis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troiſieme beauté que j'ai conquiſe en affaire réglée. Trente-trois, s'écria-t-elle! Il eſt pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il, mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah, Naſſès! dit-elle, que je ſuis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter ſur votre conſtance! Je ne vois pas pourquoi, répondit-il; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes, je doive vous en aimer moins? Oui, reprit-elle; moins vous auriez aimé, plus je pourrois croire qu'il vous reſteroit de reſſource pour aimer encore, & qu'enfin vous ne ſeriez pas

absolument usé en sentiment. Je crois, répliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuisé; d'ailleurs, à vous parler avec franchise, il y a bien peu d'affaires où l'on se serve du sentiment. L'occasion, la convenance, le désœuvrement les font naître presque toutes. On se dit, sans le sentir, qu'on se paroît aimable, on se lie, sans se croire; on voit que c'est en vain qu'on attend l'amour, & l'on se quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive aussi quelquefois qu'on est trompé à ce que l'on sentoit, on croyoit que c'étoit de la passion, ce n'étoit que du goût; mouvement, par conséquent, peu durable, & qui s'use dans les plaisirs, au lieu que l'amour semble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en est quelquefois pas encore à sa premiere passion.

Vous n'avez donc jamais aimé, lui demanda-t-elle? Pardonnez-moi, répliqua-t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur, & je sens à la façon dont je commence avec vous que si, depuis, mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de sentiments qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me seroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, si je ne vous

l'avois pas déjà dit; vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous êtes les ſeuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoiſſions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinſſiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impoſſible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à préſent que la confiance doit être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit ſingulier, je l'avoue, que vous ne me fiſſiez pas le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous le ſeriez aſſurément, répondit-elle, ſi je m'en étois réſervé quelques uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-deſſus, & qu'il me paroît même étonnant que, pour le peu de temps qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une auſſi grande confiance, & qu'enfin je croie devoir en être auſſi ſûre que je le ſuis de moi-même.

J'en ſuis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'oſe dire cependant qu'après la façon dont je me ſuis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle le retenant: quelle eſt donc cette fantaiſie, Naſſès, lui demanda-t-elle tendrement, comment ſe peut-il que tantôt vous vous fuſſiez fait un crime de douter de ce que je vous diſois, & qu'à préſent il ſemble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne

vous

vous croyois pas ; mais occupé alors d'un intérêt plus pressant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous persuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet instant que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Nassès, insista-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ait dit.

Cela n'est pas possible, Madame, interrompit-il brusquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'est pas croyable que vous n'ayez souvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous soyez point quelquefois rendue. Vous seriez la premiere qui, dans un espace de temps aussi considérable, n'auroit eu que deux amants, ou vous serez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne seroit pas assez nouveau, Monsieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle ; & je suis bien trompée, s'il n'est arrivé à d'autres que moi, d'être long-temps indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réservé de les rendre sensibles. Je n'ai certainement rien à vous dire, mais quand il seroit vrai que j'eusse sur cet article quelque chose à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai presque toujours vu le mépris suivre ces sortes de confidences ; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne soyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il est cepen-

dant fort rare que ſa vanité nous pard
de n'avoir pas été le premier qui noı
rendu ſenſibles.

Mais quelle idée, lui dit-il, qui,
je vous mépriſerois parce que vous me
neriez, en m'avouant tout ce que vous
fait, une nouvelle preuve de votre tendı
& peut-être la plus convaincante de toı
par la peine qu'on a communément à
tenir; eh bien! vous avez aimé, Mazull
cela m'a-t-il étonné? Vous en eſtin
moins? Pourquoi voudriez-vous que
ques amants de plus fiſſent ſur moi un
preſſion déſagréable? ai-je quelque ch
demêler avec ceux qui m'ont précédé?
ce votre faute, ſi le deſtin ne m'a pas
à vos yeux le premier? Non, Zulica,
je ne ſuis pas même de l'avis de ceu
croient qu'une femme qui a beaucoup
n'eſt plus capable d'aimer encore. Loin
je penſe que le cœur s'uſe en aimant, j
au contraire perſuadé que plus on aime,
on eſt vif ſur le ſentiment, plus on a d
licateſſe.

Suivant ce principe, répondit-elle,
ne ſeriez donc pas flatté d'être le pre
amant d'une femme. J'oſe dire que
répliqua-t-il, & voici ſur quoi je fonde
façon de penſer qui peut-être vous paro
dicule.

Dans cet âge tendre où une femme
point encore aimé, ſi elle deſire d'être
cue, c'eſt moins encore parce qu'elle eſt

ſée par le ſentiment, que parce qu'elle deſire de le connoître; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime? a-t-elle, pour s'aſſurer de la nature & de la force de ſon ſentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où par leur nouveauté, les plus foibles mouvements ſont des objets conſidérables, la moindre émotion paroît trouble, & le ſimple deſir, tranſport; & ce n'eſt pas enfin quand on connoît auſſi peu l'amour qu'on peut ſe flatter de le reſſentir, & qu'on doit le perſuader.

Peut-être en effet s'exagere-t-on ſes mouvements, répondit Zulica; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit ſentir, & que ce déſordre parte du cœur, ou qu'il n'exiſte que dans l'imagination, l'amant en eſt-il moins heureux? Non, Naſſès, avec quelque déſavantage que vous peigniez les premiers ſentiments, je vous aimerois, s'il étoit poſſible, mille fois plus que je ne vous aime, ſi j'étois la premiere à qui vous rendiſſiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne penſez, répliqua-t-il. Je ſuis à préſent mille fois plus en état de ſentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le temps que vous voudriez que je vous euſſe aimée. Tout alors m'échappoit, eſprit, délicateſſe, ſentiments; toujours tenté, n'aimant jamais; mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces mo-

ments, où emporté par mes tranſports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être auſſi. L'on s'applaudiſſoit de pouvoir me rendre ſi ſenſible; moi-même je me félicitois d'être capable d'une auſſi délicate volupté : il me ſembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'aſſez heureux pour ſentir auſſi vivement les charmes de l'amour. Sans ceſſe aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languiſſant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille reſſources dont j'étois étonné de pouvoir faire ſi peu d'uſage. Un ſeul regard portoit le trouble & le feu dans mes ſens; mon imagination toujours bien au delà de mes plaiſirs... Ah, Naſſès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non! vous n'aimez plus comme vous aimiez alors.

Mille fois davantage, répliqua-t-il; dans le temps dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvements que je croyois de l'amour, & j'ai bien ſenti depuis.... Ah! interrompit-elle, il eſt impoſſible que vous n'ayez point perdu à être déſabuſé. La jalouſie, la défiance, mille monſtres qu'alors vous vous ſeriez ſeulement fait ſcrupule d'imaginer, empoiſonnent à préſent vos plaiſirs. Plus inſtruit, vous avez donc été moins heureux. Votre eſprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raiſonnez mieux ſur le ſentiment; mais vous n'aimez plus ſi-bien,

Ce raiſonnement, répondit-il, ſeroit autant contre vous que contre moi, & je dois croire, en ſuppoſant toujours que Mazulhim a été votre premier amant, que vous ne pouvez pas aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne ſerois point ſurpriſe du tout, que vous euſſiez cette idée, répliqua-t-elle; vous ne ſuivez avec plaiſir que celles auxquelles je puis dire...... mais laiſſons cela. Point du tout, dit-il, ne le laiſſons pas.

Au reſte, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'eſt pas bien ſurprenant que vous penſiez mal des femmes. Et ſi c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fût cauſe que je n'en penſe pas bien ? Vous allez dire qu'il eſt impoſſible que cela ſoit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas abſolument me dire qui vous avez aimé.

Quoi! s'écria-t-elle, penſez-vous encore à cela ? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis ? En vérité, Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez ſi vous voulez, mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica, qui, comme votre majeſté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis longtemps à détourner la converſation..... Elle faiſoit bien, interrompit le ſultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux ſi vous l'aviez rapprochée, & ſi vous m'aviez épar-

gné toutes ces dissertations que vous y avez mises à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'est que pour en parler plus! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là? en un mot, comme en mille, finissez votre histoire.

Zulica, continua Amanzéi, opposa long-temps encore de mauvaises défaites aux empressements de Nassès. Enfin, elle parut se rendre, après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en estimeroit pas moins. Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit-elle, moins à présent j'y devrois céder. Vous me saurez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refusé si long-temps. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne sais si c'est par fausseté que quelques-unes pensent ainsi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'étoit pas fondé sur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une foiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cause, ou du souvenir douloureux des mauvais procédés d'un amant. Cela est exactement vrai, dit Nassès; une femme délicate est bien à plaindre.

Fort bien, dit le sultan; mais pour le plai-

ſir que je prends à vous entendre, je deſire que vous remettiez à demain la ſuite (car je n'oſe encore dire la fin) de cette inouie converſation.



CHAPITRE XVIII.

Rempli d'alluſions fort difficiles à trouver.

Vous ſaurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laiſſai pas (ſans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'amants que je n'en deſirois, toute ſotte que j'étois alors ſur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des amants, j'entends cette foule de gens déſœuvrés qui diſent qu'ils aiment, plus par habitude que par ſentiment; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aiſément à nous faire croire que nous ſommes aimables, qu'à ſe le faire trouver eux-mêmes. Ils amuſerent long-temps ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus ſenſible. Née délicate, je craignois l'amour; je ſentois que je trouverois difficilement un cœur auſſi tendre, auſſi vrai que le mien; & que le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une femme raiſonnable, eſt d'avoir une paſſion, quelque heureuſe même qu'elle puiſſe être. Tant que je dus être indifférente, ces conſidérations prirent tout ſur moi; mais je con-

cœur ! Voir aimer, adorer même, ſen
la fois, & avec une extrême violence
que l'amour a de plus doux & de plus cı
mouvements ; être livrée au plus flatteu
poir, retomber de là dans les plus cru
incertitudes ; tout cela fut l'ouvrage d'ur
gard & d'une minute. Etonnée, confuſe m
d'un état ſi nouveau pour mon ame ; dév
de deſirs qui juſques alors m'avoient été
connus, ſentant la néceſſité d'en démêl
cauſe, craignant de la connoître ; abſo
dans cette douce émotion, cette divine
gueur, qui avoient ſurpris tous mes ſens
n'oſois m'aider de ma raiſon pour détr
des mouvements qui, tout confus, tout i
plicables qu'ils étoient pour moi, me faiſo
déjà jouir de ce bonheur qu'on ne peut c
nir, & quand on le ſent, & quand on r
ſent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque em
que ce mouvement eût déjà pris ſur moi,
ſayai de le combattre. Les leçons du dev
la crainte de me perdre dans le monde,

dans les ſoins reſpectueux, quoiqu'empreſſés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée! Quel trouble! Quels tranſports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas ſa paſſion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous êtes heureux, Naſſès, de pouvoir, au premier mouvement dont votre ame eſt agitée, l'apprendre à l'objet qui le cauſe, de ne pas connoître cette diſſimulation ſi néceſſaire pour nous conſerver votre eſtime, mais ſi pénible pour un cœur tendre! Combien de fois, en l'entendant ſoupirer auprès de moi, ſoupirois-je de douleur de ne l'oſer faire pour lui! quand ſes yeux s'attachoient tendrement ſur les miens, que j'y trouvois cette expreſſion douce & langoureuſe, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah! comment dans ces inſtants qui me mettoient ſi loin de moi, avois-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit? Enfin il parla. Naſſès, vous ignorez le plaiſir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait deſirer, & quelquefois trop long-temps; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez: mais voir un amant adoré, mais qui ne ſait pas ſon bonheur, pénétré de ſentiment, de crainte, de reſpect, venir à vos pieds vous déclarer tout ce qu'il ſent pour vous l'apprendre; tremblant autant de l'émotion que ſon amour lui donne, que de la crainte qu'il ne ſoit pas

agréé ; voler au devant de ſes paroles, ſe les répéter tout bas, ſe les graver dans le cœur; en lui répondant qu'on ne le croit pas, ſe faire intérieurement un crime de ſon menſonge ; s'exagérer même ce qu'il vous dit, ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous ſentez pour lui ; Naſſès ! croyez-moi, de tous les ſpectacles, de tous les plaiſirs, ceux dont je vous parle, ſont aſſurément les plus doux.

Si la vanité ſuffit pour vous rendre agréable le ſpectacle que vous me peignez ſi vivement, répondit Naſſès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en eſt pas pour vous de plus ſatisfaiſant. Mais enfin il parla, cet amant ſi tendrement aimé ; répondites-vous ?

Peignez-vous mon embarras, répliqua-t-elle; combattue par l'amour, & par la vertu, ſi la derniere ne l'emporta pas, du moins elle me ſervit à maſquer l'autre; mais ce ne fut point autant que je le deſirois..... Livrée trop long-temps à ſes diſcours, mon émotion découvrit le ſecret de mon cœur, & croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendreſſe égaloit la ſienne.

C'eſt un malheur qui eſt arrivé à d'autres, répondit froidement Naſſès. Hé bien ! qui étoit cet homme ſi dangereux, que le voir & l'aimer ne furent, malgré votre fierté naturelle, qu'une même choſe ? Que vous importe ſon nom, demanda-t-elle ? ne vous

dis-je pas ce que vous vouliez ſavoir? Pas encore, répliqua-t-il; & vous ſentez bien vous-même, que la confidence n'eſt pas complete. Hé bien! répondit-elle, c'étoit le raja Amagi.

Amagi! s'écria-t-il, quel temps avez-vous donc pris pour l'avoir? Il eſt mon ami, ne me cache rien, & je ſais que, depuis qu'il eſt dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi! répéta-t-il, mais ne vous tromperiez-vous point?

Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, voilà une ſinguliere queſtion! elle eſt unique. Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle eſt fort ſimple. Amagi m'a dit que malgré ſon extrême tendreſſe pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amuſé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances ſi peu ménagées, & que nous ſommes ſi fats, que le mépris qu'elles nous inſpirent, ne nous empêche pas de leur ſavoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il ſe les reprochoit d'autant plus que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritât de l'eſtime & de l'attachement, & qui ne fît pour lui, par déréglement de tête ſeulement, ce qu'il avoit été aſſez ridicule pour attribuer quelquefois à un ſentiment ſi vif qu'il leur avoit fait oublier toutes bienſéan-

ces. Vous n'êtes pas de ces femmes-là, vous? Par conséquent je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle; car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur possible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulût m'en faire un mystere; mais c'est qu'apparemment, il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fût-ce vous qui lui fîtes une infidélité? Me ferez vous long-temps de pareilles questions, lui demanda-t-elle? Je vous en demande pardon, reprit-il; mais vous êtes si peu faite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc? Après lui qui est-ce qui vous occupa?

Personne, répondit-elle d'un air simple. Long-temps livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flattois que je ne pouvois plus être sensible, mais Mazulhim parut, & je ne me tins point parole.

Parbleu! s'écria-t-il, les femmes sont bien malheureuses, & bien cruellement exposées à la calomnie! Cela n'est que trop vrai dit-elle; mais à propos de quoi vous en souvenez-vous à présent? A propos de vous, repartit-il, à qui, puisqu'il faut vous le dire, on a l'injustice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues. Oh! repondit-elle, cela ne me fâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne fasse pas peur, on n'imagine point qu'elle ne soit pas plus sensible qu'il ne le faudroit: & ce

ſont ſouvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins, que le public lui donne le plus; quoi qu'il en ſoit, cela ne me fait rien.

Ne ſeroit-il donc pas poſſible de vous obliger à parler d'autres choſes? Il n'eſt donc pas vrai que vous avez eu tous les amants qu'on vous a données, lui demanda-t-il encore? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence, qu'en hauſſant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il, ſi vous étiez moins aimable, je croirois plus aiſément que vous ne diminuez rien de votre hiſtoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit.

Vos commencements ſont douteux; on ſait pourtant que dans votre très-grande jeuneſſe, paſſionnée pour les talents, & perſuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, eſt d'intéreſſer vivement tous ceux qui les poſſedent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'eſt ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous danſez avec tant de grace.

Ah, grand Dieu! Quelle horreur! s'écria Zulica. Vous avez raiſon de vous récrier là deſſus, Madame, répondit-il froidement, car en effet, cela eſt horrible. Pour moi, je ne vous condamne pas, & ne ſaurois même

assez vous estimer de ce que dans un âge où les femmes qui, un jour doivent être le moins réservées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu assez de force d'esprit pour sacrifier ceux que votre naissance & l'éducation devoient vous avoir donnés.

A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne sauroit y être trop fausse, vous cachâtes sous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaisirs. Née peu tendre, mais excessivement curieuse, tous les hommes que vous vîtes alors, piquerent votre curiosité; & autant que vous le pûtes, vous les connûtes à fond. Quand on a autant d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile, & j'ai oui dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer, ne vous occupa pas huit jours. Ces amusements philosophiques éclaterent, on donna un mauvais tour à vos intentions; sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes, cependant ce ne fut pas pour long-temps. Vos occupations particulieres n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renonçâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La princesse Saheb avoit alors Iskender pour amant, vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvoit se fier à son goût, &

vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah, juste ciel! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abominables calomnies!

On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang-froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender pour prendre Akébat-Mirza, à qui, parce que, tout prince qu'il étoit, il vous ennuyoit, vous associâtes le visir Atamulk, & l'Emir-Noureddin? que le prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de sa santé, que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne le disoit, le visir étant trop occupé des affaires de l'état pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amusant jamais que des détails de profonde politique, & l'émir des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importants qu'aimables.

On ose ajouter que sachant combien il est dangereux à la cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard, & que forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystere possible, jetée entre les bras du jeune Vélid qui moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul, pendant quelque temps, dédommagée de l'ennui qu'ils vous causoient.

On dit encore que voyant Vélid moins amoureux, & ayant besoin pour réveiller son ardeur, de lui donner de l'inquiétude, vous aviez pris Jemla; que Vélid fâché de se voir un rival, & vous épiant avec soin, avoit enfin découvert les trois autres, & que toute cette affaire jusques-là si judicieusement conduite, avoit fini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les plus cruelles & les plus publiques mortifications.

Ah! c'en est trop, interrompit Zulica en se levant, & je vais..... Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Nassès en la retenant, on a poussé l'impudence jusqu'à me dire, que voyant que les affaires réglées ne vous réussissoient pas, haïssant l'amour, mais tenant encore aux plaisirs, vous ne vous étiez plus permis que des amusements passagers, assez agréables pour remplir vos moments, mais jamais assez vifs pour intéresser votre cœur; sorte de philosophie qui, pour le dire en passant, n'a pas laissé de faire quelques progrès dans ce siecle-ci, & dont il seroit aisé de démontrer la sagesse & l'utilité, si c'étoit ici le temps de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica se mit à pleurer de fureur, & Nassès, feignant de ne pas s'en appercevoir continua ainsi : vous concevez bien que je vous rends trop de justice, que je vous connois trop à présent, pour croire absolument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de grace, répondit-elle. Non,

reprit-il modeſtement, ce que je fais pour vous eſt tout ſimple; & pour ſavoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à conſulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes deſirs; mais en ne croyant pas tout, vous ſentez bien auſſi qu'il eſt impoſſible que je ne croie rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle! Tout ce qu'on vous a dit eſt ſi probable, que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement ſi déplacé. Je crois donc ſeulement, reprit-il...... Ah! croyez tout, Monſieur, interrompit-elle, croyez tout, & ne nous revoyons jamais. Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'eſt un effort dont je ne ſerois pas capable; jugez ſi, en vous croyant innocente, je pourrois prendre aſſez ſur moi, être aſſez barbare pour faire ce que vous ſemblez me conſeiller. Non, non, Monſieur, répliqua-t-elle; vous croyez tout ce qu'on a dit, vous le croyez, & vous ne valez pas la peine que je vous déſabuſe. Ainſi donc, reprit-il, nous allons être brouillés? Une même ſoirée aura vu naître & finir votre ardeur, car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en ſoupirant, je ne ſens que trop qu'elle ſera éternelle.

Oui, Monſieur, répondit Zulica; oui, nous ſerons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il? c'eſt-à-dire, que vous me quittez auſſi promptement que vous m'avez pris. C'eſt en honneur, une choſe que je ne croyois pas poſſible. Mais com-

ment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez, cette ame si délicate sur le sentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole! Que je vous plains! Après tout, rien n'est plus heureux pour moi, puisque vous deviez changer, que de vous voir changer si promptement; un plus long commerce avec vous, m'auroit rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulieres, vous, ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas pu gagner sur vous d'être constante seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il, en s'avançant vers elle & en la serrant tendrement dans ses bras; non, vous ne ferez pas cette injustice à l'amant du monde le plus passionné. Qui, moi? s'écria-t-elle, en se débattant dans ses bras avec violence, moi? je serois encore à vous? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Nassès son indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ses efforts; son dépit la servant mieux que n'avoit fait cette sévere vertu pour laquelle elle combattoit si mal

à propos, il fut obligé de diſputer contre elle, juſqu'à des faveurs ſi peu importantes, qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle ſe défendoit toujours contre lui, lorſqu'un char qu'ils entendirent arrêter, ſuſpendit l'attaque & la réſiſtance.

Voilà ſans doute mes gens, Monſieur, lui dit-elle, & je pars. Je ne vous preſſe pas de réfléchir ſur ce qui s'eſt paſſé entre nous, cela vous ſeroit inutile; plus on eſt capable d'un mauvais procédé, moins on eſt fait pour le ſentir.

En achevant ces paroles, elle ſe leva, & elle alloit ſortir, lorſque ce que je dirai demain à votre majeſté, la força de demeurer. Pourquoi demain, dit le ſultan; penſez-vous que vous ne me le diriez pas aujourd'hui, ſi j'en avois la fantaiſie. Heureuſement pour vous, je n'ai ſur tout ceci aucune curioſité, & ſoit demain, ſoit un autre jour, tout cela m'eſt indifférent.





CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux !

APRÈS ce qui s'étoit paſſé contre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de ſurpriſe en le voyant, & les pleurs ſuccédant à ſon étonnement, elle ſe laiſſa tomber ſur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où ſa préſence la mettoit, & s'avançant vers elle d'un air libre : je viens, Reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires, accablantes, affreuſes, déſeſpérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres... Quoi! vous pleurez! Ah, Naſſès! cela n'eſt pas bien; vous avez abuſé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance... Mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée! c'eſt que j'en ſuis furieux, déſolé, je ne m'en conſolerai jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare! ... Enfin, ne peut-on pas ſavoir ce que c'eſt que tout cela? Dites-donc, vous autres, vous ne parlez point? Ah! je vois ce que c'eſt, j'en ſuis la cauſe innocente. Vous me croyez infidele, oui, vous le croyez. Que vous connoiſſez peu mon cœur! je reviens à vous,

mille fois, je dis, mille fois plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendresse, plus Zulica déconcertée, abattue, s'obstinoit au silence. Nassès qui jouissoit malignement de sa confusion, craignoit, s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce temps-là pour se remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils resterent quelque temps tous trois dans le silence. De grace, éclaircissez-moi ce mystere, dit enfin Mazulhim à Nassès; est-ce de vous, ou de moi que madame a à se plaindre? Ne m'aime-t-elle plus, vous aime-t-elle! Point du tout, repartit Nassès; c'est moi, puisqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus aimer. Nous sommes brouillés. Ah, perfide, dit Mazulhim! Après les serments que vous m'aviez fait de m'être toujours fidelle... Quelle horreur! Ce n'est qu'avec une peine extrême que je suis parvenu à consoler madame de votre perte, répondit Nassès; c'est une justice que je lui dois, & pour faire mon devoir jusqu'au bout, je vais, quelque chose qu'il m'en coûte, vous laisser essayer si vous pourrez avec plus de facilité la consoler de la mienne. Adieu, Madame, poursuivit-il en s'adressant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré long-temps; mais je connois trop la bonté que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaise de vous

ſouvenir de moi, ſoyez ſûre que je ſerai toujours à vos ordres.

Lorſque Naſſès fut parti, Zulica ſe leva bruſquement, & ſans regarder Mazulhim, voulut ſortir auſſi. Non, Madame, lui dit-il d'un air reſpectueux, je ne puis me déterminer à vous quitter ſans m'être juſtifié; il ſe pourroit auſſi que vous euſſiez quelques petites excuſes à me faire, & de quelque façon que ce ſoit, il me paroît indécent que nous nous ſéparions ſans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le ſilence? Ne vous ſouvient-il plus que vous m'aviez promis une conſtance éternelle? Ah! Monſieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités, celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais reſſenti! Hé bien! répliqua-t-il, voilà les femmes! On manque malgré ſoi, on en gémit, on ſeche, on languit de douleur; & lorſqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres tranſports, ſe jeter aux pieds de ce qu'on aime, on ſe trouve abhorré! Après tout, vous ſeriez moins injuſtes, ſi vous étiez moins délicates. Avec les ames ſenſibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant, ſans elle j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familiérement, êtes-vous réellement bien fâchée?

Zulica ne répondit à cette queſtion qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'eſt qu'au fond, continua-t-il, il me ſeroit bien aiſé de me juſtifier; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hauſſer les épaules, très-aiſé, je ne dis rien de trop. Car, voyons, quels ſont mes torts avec vous?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence! me faire venir ici, ne vous y pas rendre; tout mauvais, tout impertinent, tout mépriſable même qu'eſt ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée; mais y joindre la derniere perfidie! M'envoyer ici un inconnu que vous inſtruiſez de ma foibleſſe, quand vous devriez la cacher à toute la terre...... Oui! la cacher, interrompit-il, ce ſeroit un beau myſtere & fort utile au reſte, que celui-là. Penſez-vous qu'une affaire entre perſonnes comme nous puiſſe s'ignorer? Mais je ſuppoſe que, contre votre expérience même, vous vous fuſſiez aſſez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas; en quoi, (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je expoſée? Notre ſecret n'eſt-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang, qu'entre celles d'un eſclave? Avois-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces ſortes de choſes, & n'étoit-il pas ici à nous attendre? Le temps me preſſoit. J'ai choiſi pour vous inſtruire de ce qui m'arrivoit, celui de mes amis à qui je ſais le plus de mœurs, Naſſès enfin

qui, outre des mœurs, a de l'esprit, est l'homme du monde qui assurément mérite le plus d'être vu avec plaisir, & à qui, j'ose le dire, on doit le plus d'estime & de considération.

Au reste, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remerciments que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclaircissement, vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le faire; car, soit dit sans vous fâcher, je ne suis ni aussi curieux, ni aussi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité, s'écria Zulica! Doucement, s'il vous plaît, Madame, sur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim: tel que vous me voyez, il y a mille choses sur lesquelles je pourrois me récrier aussi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La présence de Nassès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute aussi peu, c'est que pour vous mettre à l'aise avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me destiner. Quand cela seroit, répondit fiérement Zulica..... J'entends, interrompit-il, cela est. Hé bien! oui,

oui, reprit-elle courageuſement, oui, je l'ai aimé. N'abuſons pas ici des mots, répliqua-t-il, vous ne l'avez point aimé; mais cela eſt revenu au même. Convenez, puiſqu'à préſent vous le connoiſſez un peu, que c'eſt un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en ſais, repartit-elle froidement, c'eſt que s'il eſt fat, inſolent & ſans égards, il a du moins de quoi ſe le faire pardonner, & que tel qui oſe prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raiſon pour être modeſte.

Toute détournée qu'eſt cette épigramme, reprit-il, je ſens à merveille qu'elle s'adreſſe à moi, & je veux bien, ſans que cela tire à conſéquence, vous donner la petite conſolation de me l'entendre avouer. Je pouſſerai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une juſtification dont peut-être la politeſſe ſeroit bleſſée.

Que vous tenez de miſérables propos, s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *eſpece* comme vous! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du reſpect que je vous dois, ni du plan ſur lequel j'ai réſolu de vous entretenir. Je ne ſerai pas fâché de vous offrir en ma perſonne un modele de modération; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous ſerez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout ſeul, cette modération ſi vantée, repartit-elle en ſe levant, car je vais.... Non, s'il vous plaît, Madame, dit-

il en la retenant, vous ne me quitterez point; ce n'eſt pas ainſi que des gens comme nous doivent finir; pour votre honneur, pour le mien, nous devons mutuellement nous prêter à un éclairciſſement, & éviter un éclat qui ſeroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouterez.

Soit que Zulica ſentît le tort que cette aventure pourroit lui faire ſi elle ſe répandoit, & qu'elle crût, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au ſilence; ſoit que trop mépriſable pour être long-temps fâchée qu'on la mépriſât, ſa colere commença à ſe calmer, elle ſe rejeta ſur le Sopha, mais ſans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainſi ſon diſcours. Vous convenez que vous avez pris Naſſès; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire, que quand celle qu'elle avoit eſt entiérement rompue; & là deſſus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence ſemble mériter cette conduite: pour moi, qui ai aſſez d'uſage du monde pour ſentir comment cela s'eſt fait, loin de vous en ſavoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire ſur votre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien ſavoir, répliqua-t-il: dans le trouble où vous étiez, étoit-il poſſible que vous démêlaſſiez les motifs qui vous

faisoient agir ? Vous me croyiez inconstant, on vous pressoit de vous engager ; si vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait ; & Nassès auroit tenté vainement de vous mener aussi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la passion la plus vive, d'inspirer ces mouvements qui ne laissent pas aux réflexions le temps ou la liberté d'agir. Je ne saurois assez m'étonner que Nassès ait été assez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou assez aveuglée pour ne pas voir que, même entre ses bras, vous étiez toute à un autre, & que sans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh ! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait assurément une infidélité dans toutes les regles. Vanité toute pure de votre part, répliqua-t-il, n'allez pas croire cela, rien n'est moins vrai.

Comment donc, dit-elle ? rien n'est moins vrai ! Je trouve assez singulier que vous vouliez savoir mieux que moi ce qui en est. Je le sais pourtant si bien, que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y est pris pour vous séduire, répondit-il : Nassès vous a trouvé belle ; il a mieux aimé vous instruire des desirs que vous lui donniez, que de me justifier, & je parierois même, que loin de vous parler en ma faveur, il a.... Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il ? Quel misérable triomphe a-t-il remporté là, & qu'il est peu flat-

t-elle ! qu'étiez-vous donc devenu ! Je ne
répliqua-t-il, sorti de chez l'empereur,
l'heure à laquelle vous m'avez vu arrive
& Zâdis même à qui, par parenthese,
fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été
perdu tout le jour, ne m'a point quitt
peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, &
garda en rougissant Mazulhim qui, san
roître remarquer aucun de ses mouvem
continua ainsi.

Quoique j'aie toujours pour vous un
fort vif, vous concevez bien que no
vivrons plus ensemble dans cette int
que vous m'avez permise. Ce n'est pas
je vous pardonne tout, mais un comr
lié ne nous convient plus ; au reste,
nous étions pris plus de fantaisie que d'an
ce n'étoit point le sentiment qui nous uni
ce qui arrive ne doit ni vous mortifier

gement, vous en ſentez tout le ridicule, & vous n'eſpérez pas de m'y faire conſentir. Pardonnez-moi, reprit-il ; vous êtes trop raiſonnable pour ne pas ſentir ce que l'on doit d'égards & de ménagements à ſes anciens amis ; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'eſt un uſage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ſes nouvelles connoiſſances, ſans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choſes s'arrangent comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica, très-digne qu'on le fît avec elle, s'offenſa pourtant de ce que Mazulhim oſoit la croire capable de ce qu'elle faiſoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui ſur un ton de dignité qui, ne la rendant que plus mépriſable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas ſi tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remerciments à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a paſſé hier chez vous, & ſeul avec vous, toute la journée, & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & ſûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait obſerver tous deux.... Il n'étoit pas beſoin, interrompit-elle, que vous en priſſiez la peine. Je n'ai point prétendu me

cacher; le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah, ah! dit-il d'un air surpris, cela est très-particulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, répliqua-t-elle; je n'avois pas encore rompu absolument avec lui, & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais...... Que vous passâtes, interrompit-il, tout le jour, & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas sur le motif, tout extraordinaire qu'il est; car enfin vous avouerez qu'il est rare qu'une femme se renferme vingt-quatre heures avec un homme, quand elle ne veut que se brouiller avec lui. Mais comme une chose, pour être sans exemple, peut n'en être pas moins sensée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous justifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de son malheur, en a pensé mourir de désespoir à vos genoux, & que touchée de l'abattement où votre inconstance le jetoit, vous l'avez consolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, sans que vos soins pour lui prissent rien sur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme désespéré est peu raisonnable, on a de la peine à l'amener à une conduite sensée, il faut dire, redire, retourner mille fois la même chose; essuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur: rien ne prend plus de temps. Au reste, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâ-

cher de calmer Zâdis, il étoit aujourd'hui d'une gaieté charmante. Zâdis, gai! Cela vous paroît-il convenable? Si, comme je me garderai bien d'en douter, vous me dites vrai; ou vos conſeils ont eu de l'empire ſur lui, ou pour vous regretter auſſi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre eſprit, l'autre en fait aſſez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous ſavez à quoi vous en tenir là deſſus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paroître triſte, au moins pour le temps que vous pouviez avoir beſoin de me tromper.

Zulica, à ces propos, voulut eſſayer de ſe juſtifier, mais Mazulhim l'interrompant: tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, ſeroit inutile. Epargnez-vous une juſtification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit ſans me ſatisfaire. Adieu, ajouta-t-il en ſe levant, il eſt tard; & nous devrions déjà nous être ſéparés. A propos, que ferez-vous de Naſſès?

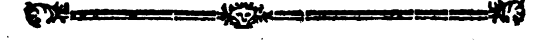
Zulica, à cette queſtion, parut étonnée. Ce que je vous demande, pourſuivit-il, me paroît ſenſé. Vous vous êtes quittés mal, & il me ſemble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous être plus difficile de le garder en le haïſſant, qu'il ne vous l'a été de le prendre ſans l'aimer. Si vous vous obſtinez

à ne le pas revoir, il parlera peut-être, & quoique rien assurément ne soit si simple que ce que vous avez fait, il se trouveroit des gens assez noirs, assez injustes pour vous donner le tort, & pour faire d'une chose toute ordinaire, l'histoire la plus singuliere & la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter; quand on porte un certain nom, qu'on est d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'est pas une chose à laquelle on doive regarder de si près; mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois? Eh oui! répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela sur vous. Si par hasard, Zâdis est assez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez sur moi; ou il sera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire assidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, & voyant qu'elle s'obstinoit à la refuser: Quelle misere, lui dit-il en la lui prenant malgré elle! Vous faites l'enfant à un point qui n'est pas supportable.

Alors ils sortirent. Ils sortirent, s'écria le sultan! Ah! le grand mot, c'est, à mon gré, le meilleur de votre histoire; & ne revinrent-ils pas? Je ne revis plus Zulica, répondit Amanzéi; mais je vis encore long-temps Mazulhim. Et toujours, dit le sultan, comme vous savez... Parbleu! c'étoit un rare garçon!

Quelle femme eut-il après Zulica ? Beaucoup qui ne valoient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir, & dont le destin me faisoit pitié. Mais à propos, demanda Schab-Baham à la sultane, n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica ? Je la trouve si méprisable, répliqua la sultane, que je voudrois, s'il étoit possible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a semblé à moi, repartit le sultan, qu'elle étoit trop douce avec lui ; cela n'est pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la sultane ; une femme telle que Zulica n'a point de ressources contre le mépris ; & comme l'igniominie de sa conduite la livre aux plus cruelles insultes, la bassesse de son caractere, & cette honte intérieure dont malgré elle-même elle se sent toujours accablée, ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs, quand il seroit vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en saurois bon gré. Ce seroit, en quelque façon, donner des préceptes du vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh ! oui, reprit le sultan, cela est bien nécessaire. Mais laissons cela, la dispute m'aigrit ; & je ne doute point que je me fâchasse, si nous parlions plus long-temps. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous, Amanzéi ?



CHAPITRE XX.

Amusements de l'ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse dans la petite maison de Mazulhim, l'intérêt de mon ame me força de m'en arracher; & persuadé que ce ne seroit pas là que je trouverois ma délivrance, j'allai chercher quelque maison où je fusse, s'il étoit possible, plus heureux que dans toutes celles que j'avois déjà habitées. Après plusieurs courses qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déjà vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à votre majesté, j'entrai dans un vaste palais qui appartenoit à un des plus grands seigneurs d'Agra. J'y errai quelque temps; enfin, je fixai ma demeure dans un cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté; les ornements, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'ame; ce cabinoit enfin auroit pu passer pour le temple de la mollesse, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir.

C'étoit la fille de l'omrah chez qui j'étois. La jeunesse, les graces, la beauté, ce je ne sais quoi qui seul les fait valoir, & qui, plus puissant, plus marqué qu'elles-mêmes, ne peut cependant jamais être défini ; tout ce qu'il y a de charmes & d'agréments, composoit sa figure. Mon ame ne put la voir sans émotion, elle éprouva à son aspect mille sensations délicieuses que je ne croyois pas à son usage. Destiné à porter quelquefois une si belle personne, non-seulement je cessai de me tourmenter sur mon sort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah ! Brama, me disois-je, quelle est donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien servi, puisque tu permets que les ames que ton juste courroux a réprouvées, jouissent de la vue de tant d'attraits ? Viens, continuois-je avec transport, viens, image charmante de la divinité, viens calmer une ame inquiete qui déjà seroit confondue avec la tienne, si des ordres cruels ne la retenoient pas dans sa prison.

Il sembla dans cet instant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le soleil étoit alors à son plus haut point, il faisoit une chaleur excessive ; Zéinis se prépara bientôt à jouir des douceurs du sommeil, & tirant elle-même les rideaux, ne laissa dans le cabinet que ce demi-jour si favorable au sommeil & aux plaisirs, qui ne dérobe rien aux regards, &

ajoute à leur volupté, qui rend enfin la pudeur moins timide, & lui laisse accorder plus à l'amour.

Une simple tunique de gaze, & presque toute ouverte, fut bientôt le seul habillement de Zéinis; elle se jeta sur moi nonchalamment. Dieux! avec quels transports je la reçus! Brama, en fixant mon ame dans des Sophas, lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaisir en cet instant j'en fis usage!

Je choisis avec soin l'endroit d'où je pouvois le mieux observer les charmes de Zéinis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuser. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le sommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inspiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restoit encore à examiner, & à revenir sur ceux que j'avois déjà parcourus. Quoique Zéinis dormît assez tranquillement, elle se retourna quelquefois; & chaque mouvement qu'elle faisoit, dérangeant sa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon ame. Accablée sous le nombre & la violence de ses desirs, toutes ses facultés demeurerent quelque temps suspendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je sentois seulement que j'aimois,

& ſans prévoir, ou craindre les ſuites d'une auſſi funeſte paſſion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne ſont pas leur partage! Au deſſus même des êtres aériens, il n'en eſt point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéinis! divine Zéinis! Non, il n'en eſt point qui te mérite; non, Zéinis! puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe te reſſembler!

Pendant que je m'occupois de Zéinis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & ſe retourna. La ſituation où elle venoit de ſe mettre, m'étoit favorable, & malgré mon trouble, je ſongeai à en profiter. Zéinis étoit couchée ſur le côté, ſa tête étoit panchée ſur un couſſin du Sopha, & ſa bouche le touchoit preſque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque choſe à la violence de mes deſirs; mon ame alla ſe placer ſur le couſſin, & ſi près de la bouche de Zéinis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, ſans doute, pour l'ame des délices que le terme de plaiſir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'eſt pas encore aſſez fort. Cette ivreſſe douce & impétueuſe où mon ame ſe plongea, qui en occupa ſi délicieuſement toutes les facultés, cette ivreſſe ne ſauroit ſe peindre.

Sans doute notre ame embarrassée de ses organes, obligée de mesurer ses transports sur leur foiblesse, ne peut, quand elle se trouve emprisonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble, & le feu qui la dévore, cherche vainement une issue, & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque temps semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel est notre sort, que notre ame toujours inquiete au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à en desirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée sur la bouche de Zéinis, abymée dans sa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle essaya, mais vainement, à se glisser toute entiere dans Zéinis; retenue dans sa prison par les ordres cruels de Brama, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublés, son ardeur, la fureur de ses desirs échaufferent apparemment celle de Zéinis. Mon ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur la sienne qu'elle redoubla ses efforts. Elle erroit avec plus de vivacité sur les levres de Zéinis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu,

Le désordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéinis, augmenta le trouble & les plaisirs de la mienne. Zéinis soupira, je soupirai; sa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer son visage. Le songe le plus flatteur vint enfin égarer ses sens. De doux mouvements succéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement! Quelques mots interrompus par les plus tendres soupirs, suivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne sois aimé?

Moins libre encore que Zéinis, je l'entendois avec transport, & n'avois plus la force de lui répondre. Bientôt son ame aussi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée; un doux frémissement... Ciel! Que Zéinis devint belle!

Mes plaisirs & les siens se dissiperent par son réveil. Il ne lui resta plus que la douce illusion qui avoit occupé ses sens, qu'une tendre langueur à laquelle elle se livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaisirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même régnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ses veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déjà perdu de l'impression voluptueuse que mon amour, & le trouble de ses sens y avoient mise, mais qu'ils étoient encore touchants! Quel mortel, en se devant le bon-

heur de les voir ainsi, ne seroit expiré de l'excès de sa tendresse & de sa joie !

Zéinis, m'écriois-je avec transport ! aimable Zéinis, c'est moi qui viens de te rendre heureuse ; c'est à l'union de ton ame & de la mienne, que tu dois tes plaisirs. Ah ! puisse-tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur. Non, Zéinis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidele. Ah ! si je pouvois soustraire mon ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier, éternellement attachée à la tienne, ce seroit par toi seule que son immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer son être. Si je te perds jamais, ame que j'adore ! Eh ! comment dans l'immensité de la nature, ou accablé de ces liens cruels dont Brama me chargera peut-être, pourrai-je te retrouver ! Ah, Brama ! si ton pouvoir suprême m'arrache à Zéinis, fais au moins que, quelque douloureux que me soit son souvenir, je ne le perde jamais !

Pendant que mon ame parloit si tendrement à Zéinis, cette fille charmante sembloit s'abandonner à la plus douce rêverie, & je commençai à m'alarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce songe dont quelques instants auparavant, je trouvois tant à me féliciter. Zéinis, me disois-je, est sans doute accoutumée aux plaisirs qu'elle vient de goûter. Quelque chose qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont point étonné son imagi-

nation : elle rêve, mais elle ne paroît pas se demander la cause des mouvements dont elle a été agitée. Familiarisée avec ce que l'amour a des plus tendres transports, je n'ai fait que lui en tracer l'idée. Un mortel plus heureux a déjà développé dans le cœur de Zéinis ce germe de tendresse que la nature y a mis. C'est son image, non mon ardeur qui l'a enflammée ; elle connoît l'amour, elle en a parlé, elle sembloit au milieu de son trouble être occupée du soin de rassurer un amant qui, peut-être, est accoutumé à porter entre ses bras ses craintes & son inquiétude. Ah, Zéinis ! s'il est vrai que vous aimiez, que dans l'état où m'a mis la colere de Brama mon sort va devenir horrible !

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorsque j'entendis frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéinis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avoient laissée, & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah ! me dis-je avec une extrême douleur ; c'est peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue ; s'il est heureux, quel supplice ! S'il le devient, que Zéinis soit telle que quelquefois je la suppose, & que ce soit à elle que je doive ma délivrance, quel coup affreux pour moi, si je suis forcé de me séparer d'elle après les sentiments qu'elle m'a inspirés !

Quoique par la connoissance que j'avois de

mœurs d'Agra, je dusse être rassuré contre la crainte de quitter Zéinis, & qu'il fût assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près qu'elle paroissoit avoir, elle n'eût pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il se pouvoit aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté-là, & quelque cruel qu'il fût pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival, je préférerois ce supplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéinis, un jeune Indien de la figure le plus brillante, étoit entré dans le cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine; elle redoubla à l'air dont Zéinis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte se peignirent tour-à-tour sur son visage : elle le regarda quelque temps avant que de lui parler; il me parut aussi agité qu'elle; mais à son air timide & respectueux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favorisoit pas encore. Malgré son trouble & son extrême jeunesse; (car il ne me parut guere plus âgé que Zéinis) il sembloit n'en être pas à sa premiere passion, & je commençai à espérer que je n'aurois de cette aventure, que le chagrin que je pouvois le mieux supporter.

Ah! Phéléas, lui dit Zéinis avec émotion, que venez-vous chercher ici? Vous, que j'espérois y trouver, répondit-il en se jetant à ses genoux; vous, sans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir sans témoins. Ah! n'espérez pas, re-

prit-elle vivement, que je vous tienne parole; sortons, je ne veux pas rester plus long-temps dans ce cabinet. Zéinis, répliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de rester seul un moment avec vous, & se peut-il que vous vous repentiez si-tôt de la premiere faveur que vous m'accordez? Mais, répondit-elle d'un air embarrassé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici; & si vous m'aimiez, vous obstineriez-vous à me demander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance?

Phéléas, sans lui répondre, lui saisit une main, & la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéinis le regardoit languissamment, elle soupiroit; encore émue de ce songe qui lui avoit peint son amant si pressant, & où elle avoit été si foible, disposée encore plus à l'amour par les impressions qui lui en étoient restées; chaque fois que ses yeux se tournoient vers Phéléas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit mise quelques moments auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéléas, sa tendresse qui le rendoit attentif à tous les mouvements de Zéinis, les lui laissoit assez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéinis, d'ailleurs simple & sans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où sa présence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble

dont elle étoit agitée, le lui montroit tout entier. Phéléas n'en ſavoit pas aſſez pour triompher d'une coquette dont la fauſſe vertu & les airs décents l'auroient effrayé ; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéinis qui, preſſée par ſon amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu ſe défendre.

Avec quelque plaiſir qu'elle vît Phéléas à ſes genoux, elle le pria de ſe lever. Loin de lui obéir, il les lui ſerroit avec une expreſſion ſi tendre & des tranſports ſi vifs, que Zéinis en ſoupira. Ah, Phéléas ! lui dit-elle avec émotion, ſortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement ! Ah Zéinis ! que mon amour vous touche peu ! Que pouvez-vous craindre d'un amant qui vous adore, qui, preſque en naiſſant, fut ſoumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous ? Zéinis, ajouta-t-il en verſant des larmes, voyez l'état où vous me réduiſez !

En achevant ces paroles, il leva ſur elle ſes yeux chargés de pleurs ; elle les fixa quelques temps d'un air attendri, & cédant enfin aux tranſports que l'amour & la douleur de Phéléas lui cauſoient : ah chuel ! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & quelles preuves puis-je vous donner de ma tendreſſe, ſi, après toutes celles que vous en

avez reçues, vous voulez en douter encore? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette ſolitude; & loin d'en vouloir ſortir, auriez-vous quelqu'autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler? Hélas! reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres?

A ces mots Phéléas quittant bruſquement ſes genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéinis, qui, devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher; il la prit entre ſes bras, & malgré la réſiſtance qu'elle lui oppoſoit, il la remit ſur moi, & s'y aſſit auprès d'elle.



CHAPITRE DERNIER.

JE ne ſais ſi Zéinis imagina que quand une porte eſt fermée, il eſt inutile de ſe défendre, ou, ſi craignant moins d'être ſurpriſe, elle-même ſe craignît plus; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que rougiſſant moins de ce qu'il faiſoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix tremblante & d'un air interdit, elle le ſupplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéinis étoit plus tendre qu'impoſant, & ne fâcha ni ne contint Phéléas. Cou-

ché auprès d'elle, il la ſerroit dans ſes bras avec tant de fureur que Zéinis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ſes tranſports.

Quelque émue qu'elle fût, elle tâcha de ſe débarraſſer des bras de Phéléas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y reſter, que pour rendre ſes efforts inutiles, il n'eut pas beſoin d'en employer de bien grands. Ils ſe regarderent quelque temps ſans ſe rien dire, mais Zéinis ſentant augmenter ſon trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laiſſer.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinſſiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obſcures à Phéléas, plus il lui parut néceſſaire d'apprendre de Zéinis ce qu'elles vouloient dire. Il la preſſa long-temps de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eût à parler davantage, il la preſſoit ſi tendrement, la regardoit avec tant de paſſion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais ſi je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuſerez. Il lui jura que non avec des tranſports qui, loin de la raſſurer ſur ſes craintes, ne devoient pas lui laiſſer douter qu'il ne lui manquât de

parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confidence qu'elle alloit lui faire, après s'être encore foiblement défendue contre ses empressements, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des transports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Etois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la serrant dans les siens? Oui, répondit-elle, en portant sur lui des yeux troublés. Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à présent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, répliqua-t-elle; mais il est vrai que je craignois moins de vous le dire. Après, lui demanda-t-il. Ah, Phéléas! s'écria-t-elle en rougissant, que me demandez-vous? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le soyez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuste.

Phéléas à ces mots, ne pouvant plus contenir son ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéinis lui avoit faite, se soulevant un peu, & se penchant sur elle, fit ce qu'il put pour approcher sa bouche de la sienne. Quelque hardie que fût cet entreprise, Zéinis peut-être ne s'en seroit pas offensée; mais Phéléas uniquement occupé de se rendre heureux, porta son audace si loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faisoit. Ah, Phéléas! s'écria-t-elle, sont-

ce là les promeſſes que vous m'avez faites ; & craignez-vous ſi peu de me fâcher ?

Quelque violents que fuſſent les tranſports de Phéléas, Zéinis ſe défendit ſi ſérieuſement, & il vit tant de colere dans ſes yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter ſans offenſer ce qu'il aimoit ; & qui même, par la réſiſtance de Zéinis, devenoit extrêmement douteuſe pour lui. Soit reſpect, ſoit timidité, enfin, il s'arrêta, & n'oſant plus regarder Zéinis : non, lui dit-il triſtement, quelque cruelle que vous ſoyez, je ne m'expoſerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez ſans doute moins de faire mon bonheur ; mais quoique je ne doive plus eſpérer de vous rendre ſenſible, je ne vous aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il ſe leva d'auprès d'elle, & ſortit. Mortellement fâchée que Phéléas la quittât, & n'oſant cependant pas le rappeller, la tête appuyée ſur ſes mains, Zéinis pleuroit & étoit demeurée ſur le ſopha. Inquiete pourtant du départ de ſon amant, elle ſe levoit pour ſavoir ce qu'il étoit devenu, lorſque ramené par ſa tendreſſe, il rentra dans le cabinet.

Elle rougit en le revoyant, & ſe laiſſa tomber ſur moi en pouſſant un profond ſoupir. Il courut ſe jeter à ſes genoux, lui prit tendrement la main, & n'oſant la baiſer, il l'arroſa de ſes larmes. Ah ! levez-vous, lui dit

dit Zéinis ſans le regarder. Non, Zéinis, dit-il, c'eſt à vos pieds que j'attends mon arrêt; un ſeul mot.... Mais vous pleurez! Ah, Zéinis? eſt-ce moi qui fais couler vos larmes?

La barbare Zéinis en ce moment lui ſerra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils verſoient, embelliſſoient encore, ſoupira ſans lui répondre. Le trouble qui régnoit dans ſes yeux, ne fut pas plus obſcur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel! s'écria-t-il, en l'embraſſant avec fureur, ſeroit-il poſſible que Zéinis gardât encore le ſilence? Hélas! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il ſembloit lui dire, & ſans interroger davantage Zéinis, il alla chercher juſque ſur ſa bouche l'aveu qu'elle ſembloit lui refuſer encore.

En cet inſtant, je n'entendis plus que le bruit de quelques ſoupirs étouffés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un inſtant avant lui.... Mais pourquoi rappellé-je un ſouvenir encore ſi cruel pour moi? Zéinis s'étoit précipitée dans les bras de ſon amant; l'amour, un reſte de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient ſon viſage & ſes yeux. Ce premier trouble dura long-temps. Phéléas & Zéinis, tout deux immobiles, reſpirant mutuellement leur ame, ſembloient accablés de leurs plaiſirs.

Tout cela, dit alors le ſultan, ne vous faiſoit pas grand plaiſir, n'eſt-il pas vrai? auſſi de quoi vous aviſiez-vous de devenir

amoureux, pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable? car, en bonne-foi, à quoi cette fantaisie pouvoit-elle vous mener? Vous voyez bien qu'il faut savoir raisonner quelquefois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma passion fût bien établie, que je sentis combien elle devoit me tourmenter, & selon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je suis vraiment fâché de votre accident; car je vous aimois assez sur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le sultan, c'est réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéinis avoit résisté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étois flatté que rien ne pourroit la vaincre, & lorsque je la vis plus sensible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de son âge, elle ne porteroit pas sa foiblesse jusqu'où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce songe, que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéléas étoit la seule qui se fût présentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit sur ses sens, & non à mes transports, qu'elle avoit dû ses plaisirs, il me resta peu d'espoir d'échapper au sort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être, je me consolois du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque chose qu'il eût dit à Zéinis de sa passion & de la fidélité

qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroiſſoit pas poſſible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou ſeize ans, ſans avoir eu au moins quelque curioſité qui l'empêcheroit de délivrer mon ame de cette captivité qui m'avoit long-temps paru ſi cruelle, & que je préférois dans cet inſtant au poſte le plus glorieux qu'une ame pût remplir. Tout déſeſpéré que j'étois de la foibleſſe de Zéinis, j'en attendis les ſuites avec moins de douleur, dès que je me fus perſuadé que, quelque choſe qui arrivât, je ne ſerois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuſe que fût pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés, & que chaque ſoupir qu'ils pouſſoient paroiſſoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entrepriſes de Phéléas, & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils ſentoient leur bonheur, je priois ardemment Brama de ne point permettre qu'elle ſe diſſipât. Inutiles vœux ! j'étois trop criminel pour que deux ames innocentes, & dignes de leur félicité, me fuſſent ſacrifiées.

Phéléas, après avoir langui quelques inſtants ſur le ſein de Zéinis, preſſé par de nouveaux deſirs, que la foibleſſe de ſon amante avoit rendu plus ardents, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuſe ivreſſe de ſon cœur. Zéinis, embarraſſée des regards de Phéléas, détourna les ſiens en ſoupirant. Quoi ! tu fuis mes regards, lui dit-il ? Ah ! tourne plutôt vers moi tes beaux

yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inſpires.

Alors il la reprit entre ſes bras. Zéinis tenta encore de ſe dérober à ſes tranſports ; mais ſoit qu'elle ne voulût pas réſiſter longtemps, ſoit que ſe faiſant illuſion à elle-même, en cédant, elle crût réſiſter, Phéléas fut bientôt regardé auſſi tendrement qu'il deſiroit de l'être.

Quoique les dernieres bontés de Zéinis l'euſſent jeté dans une tendre langueur peu différente de celle où mes tranſports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit deſiré d'elle, elle parut ſe repentir de s'être trop livrée à ſon ardeur, & chercha à ſe retirer des bras de Phéléas. Ah ! Zéinis, lui dit-il, dans ce ſonge dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux. Hélas ! répondit-elle, quel que ſoit mon amour pour vous, ſans lui, ſans le trouble qu'il a mis dans mes ſens, vous n'en auriez pas moins obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorſque j'appris que c'étoit à moi ſeul que mon rival devoit ſon bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez ſans m'offenſer vouloir la pouſſer plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendreſſe ; mais.... Ah, Zéinis ! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il étoit vrai que tu m'aimaſſes, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins

tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité tu t'abandonnerois à tous mes transports, & tu ne croirois pas encore faire assez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, si une ame étoit mortelle, viens, acheve de me rendre heureux.

Ah, Phéléas! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéinis, songes-tu que tu me perds? Hélas! tu m'avois juré tant de respect, Phéléas! Est-ce ainsi qu'on respecte ce qu'on aime?

Les pleurs de Zéinis, ses prieres, ses ordres, ses menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle & lui ne laissât jouir déjà que de trop de charmes, & que ses transports l'eussent remise comme elle étoit pendant le sommeil de Zéinis; moins satisfait des beautés qu'elle offroit à sa vue, que transporté du desir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéinis défendoit encore foiblement, & se précipitant sur les charmes que sa témérité offroit à ses regards, il l'accabla de caresses si vives & si pressantes, qu'il ne lui resta plus que la force de soupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéinis. L'une refusoit tout à l'amant, l'autre ne lui laissoit presque plus rien à desirer. Elle n'osoit porter ses regards sur Phé-

léas, & lui rendoit avec une tendresse extrême tous les transports qu'elle lui inspiroit. Elle défendoit une chose pour en permettre une plus essentielle : elle vouloit, & ne vouloit plus ; cachoit une de ses beautés pour en découvrir une autre ; elle repoussoit avec horreur, & se rapprochoit avec plaisir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour, & lui étoit un instant après sacrifié, mais avec des réserves & des précautions qui, tout vaincu qu'il avoit paru, le faisoient triompher encore. Zéinis avoit tour-à-tour honte de sa facilité & de ses répugnances ; la crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui causoient ses transports, & l'épuisement où un combat aussi long l'avoit jetée, la forcerent enfin à se rendre. Livrée elle-même à tous les desirs qu'elle inspiroit, ne supportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritoient sans la satisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient, & ne lui donnoient point.

En ce moment, outré du spectacle qui s'offrit à mes yeux, & commençant à craindre à de certaines idées de Phéléas qui me prouvoient son peu d'expérience, qu'il ne chassât mon ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit, elle se plaisoit à demeurer, je voulus sortir pour quelques instants du Sopha de Zéinis, & éluder les décrets de Brama. Ce fut en vain ; cette même puissance qui m'y avoit exilé, s'opposa à mes efforts, & me contraignit d'at-

tendre dans le désespoir, la décision de ma destinée.

Phéléas.... O souvenir affreux ! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon ame ! Phéléas enivré d'amour, & maître, par les tendres complaisances de Zéinis, de tous les charmes que j'adorois, se prépara à achever son bonheur : Zéinis se prêta voluptueusement aux transports de Phéléas ; & si les nouveaux obstacles qui s'opposoient encore à sa félicité, la retarderent, ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéinis verserent des larmes, sa bouche voulut former quelques plaintes, & dans cet instant sa tendresse seule ne lui fit point pousser des soupirs. Phéléas, auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï ; Zéinis, de qui Phéléas se plaignoit, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin un cri plus perçant qu'elle poussa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance, & mon ame pleine de son amour & de sa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama, & de nouvelles chaînes.

Quoi ! c'est là tout, demanda le sultan, ou vous avez été Sopha bien peu de temps ? ou vous avez vu bien peu de chose pendant que vous l'étiez. Ce seroit vouloir ennuyer votre majesté, que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour dans les Sophas, répondit Amanzéi ; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choses que j'ai

vues, que celles qui pouvoient l'amuſer. Quand les choſes que vous avez racontées, dit la ſultane, ſeroient plus brillantes que celles que vous avez ſupprimées, je crois (puiſqu'il eſt impoſſible d'en faire la comparaiſon) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené ſur la ſcene que quelques caracteres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement reſſerré un ſujet qui de lui-même eſt ſi étendu. J'ai tort, ſans doute, Madame, répondit Amanzéi ; ſi tous les caracteres ſont agréables, ou marqués au même coin ; ſi j'ai pu les traiter tous, ſans tomber dans l'inconvénient d'expoſer à vos yeux des traits communs, ou rebattus, & ſi j'ai pu m'étendre beaucoup ſur une matiere qui devoit, quelque variété que j'euſſe miſe dans les caracteres, devenir ennuyeuſe par la répétition continuelle & inévitable du fond.

En effet, dit le ſultan, je crois que ſi l'on vouloit peſer tout cela, il pourroit bien avoir raiſon ; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en eſt. Ah, ma grand-mere ! continua-t-il en ſoupirant, ce n'étoit pas ainſi que vous contiez.

Fin du Sópha & du Tome IV.



